



HAL
open science

Des animaux “ médiateurs ” qui rapprochent les hommes : l’exemple des “ activités assistées par les animaux ”

Marine Audier

► To cite this version:

Marine Audier. Des animaux “ médiateurs ” qui rapprochent les hommes : l’exemple des “ activités assistées par les animaux ” . Anthropologie sociale et ethnologie. 2017. dumas-01592095

HAL Id: dumas-01592095

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01592095>

Submitted on 22 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aix Marseille Université, UFR ALLSH,
Département d'Anthropologie
Master 2 d'Anthropologie,
Spécialité Anthropologie sociale et culturelle

Des animaux « médiateurs » qui rapprochent les hommes :
l'exemple des « activités assistées par les animaux »



Marine Audier
Sous la direction de Frédéric Saumade
2017

Aix Marseille Université, UFR ALLSH,
Département d'Anthropologie
Master 2 d'Anthropologie,
Spécialité Anthropologie sociale et culturelle

Des animaux « médiateurs » qui rapprochent les hommes :
l'exemple des « activités assistées par les animaux »



Marine Audier
Sous la direction de Frédéric Saumade
2017

Remerciements

Je tiens à remercier toute l'équipe éducative (et non éducative) ainsi que les jeunes de la Bergerie de Faucon, la présidente et les salariées de l'association AMEA pour leur accueil et pour avoir rendu cette étude possible.

Je remercie également Frédéric Saumade pour sa participation dans l'élaboration de ce mémoire.

Illustration de couverture extraite de la page wikipedia intitulée « Test de Rorschach » :

Test de Rorschach. (2017, mai 30). *Wikipédia, l'encyclopédie libre*. Page consultée le 07:43, juin 10, 2017

à partir de http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Test_de_Rorschach&oldid=137797321.

A la manière du « test de Rorschach », les animaux présentés aux bénéficiaires de « activités assistées par les animaux » peuvent évoquer un univers symbolique pourvoyeur « d'efficacité sociale » par le moyen des projections.

Table des matières

Introduction.....	p 5
I. Description des associations : fonctionnement, acteurs sociaux et animaux présents...p 6	
1) Deux structures associatives : entrer en relation grâce à l'animal.....p 6	
2) Description des « activités assistées par l’animal » : l'espace et le temps.....p 12	
3) « Mécanismes » et dynamiques de construction « d'animaux médiateurs »p 17	
II. Émergence des pratiques et enjeux des « activités assistées par les animaux ».....p 24	
1) Une tendance urbaine ?.....p 24	
2) « Mécanismes » de légitimation des pratiques.....p 30	
3) Choix des animaux : création de catégories « hybrides »..... p 39	
4) Réconcilier « philanthropie » et « animalisme » p 48	
III. L'interaction « thérapeutique » ou « pédagogique »: bénéfices sociaux des relations anthropozoologiquesp 54	
1) « L'animal contrainte »p 54	
2) « L'animal miroir»p 61	
3) Les animaux indicateurs de rupture socialep 70	
4) Les animaux évocateurs d'une symbolique intégrativep 74	
Conclusionp 82	

Introduction

Cette étude propose d'aborder la question du développement de nouveaux modes de relations anthropozoologiques à travers l'étude des modalités « thérapeutiques » de cette relation. Avec le développement des pratiques de soin par le contact animalier, ou des « activités assistées par l'animal », nous pourrions observer quels sont les techniques et représentations qui ont permis l'inclusion des animaux dans les processus de soin. Le domaine du soin ou de l'accompagnement ouvre à la relation homme-animal dans les sociétés contemporaines de nouvelles perspectives. La question de la présence des animaux permet d'aborder des questions relatives à l'accompagnement des personnes en situation de dépendance et/ou de handicap mais aussi des questions en lien avec les représentations de l'animalité et de l'humanité. L'évolution du contexte socio-culturel entraîne de nouvelles manières de chercher et de produire du sens qui se traduisent par l'inclusion ou l'exclusion des êtres vivants dans la sphère du social. Le statut des animaux est ainsi repensé en fonction des besoins sociaux et dans le but de répondre à une demande sociale relative à des besoins implicites. L'inclusion et « l'efficacité » des animaux dans le champ du soin et du « thérapeutique » renvoie à un état de la société bien précis et semble ainsi être symptomatique d'une rupture relationnelle. Dans un contexte hyper productiviste où « l'ontologie naturaliste » décrite par Philippe Descola détermine les représentations de l'environnement et des animaux, les sociétés occidentales ne cessent de recomposer leur cosmologie afin de construire du sens en « hybridant » les représentations issues de l'idéologie dominante. L'adoption du terme d'« activités assistées par l'animal » (ou AAA, terme générique utilisé par les protagonistes des « activités de médiation animales » regroupant ainsi toutes les formes d'activités en lien avec les animaux) est un choix d'ordre méthodologique qui permet d'inclure toutes les activités entraînant une forme « d'efficacité » sociale que nous allons développer tout au long de ce texte.

Dans cette étude, nous allons étudier les « mécanismes de l'efficacité » du soin par le contact animalier ou des « activités assistées par les animaux », les origines de ces pratiques ainsi que ses conséquences sociales. Nous mettrons également en évidence les enjeux sous-jacents, implicites et inconscients, de ces pratiques et nous verrons à quels faits sociaux elles sont rattachées. Nous mettrons en lumière le fait que parler des animaux pour les hommes révèle aussi un discours sur l'humanité et sur sa place dans la biosphère. Nous étudierons ces questions dans le but de répondre à la problématique suivante : comment s'organise sur les plans technique et sociologique la pratique méta-médicale de la zoothérapie et sur quels critères les espèces animales sont-elles choisies ou exclues en tenant compte des nécessités relatives au traitement des différentes affections ? En quoi peut-on dire que la pratique à visée thérapeutique autour de l'animal médiateur

est une pratique qui s'étend au-delà du cadre de la zoothérapie ? En quoi peut-on dire que cette nouvelle forme de requalification des animaux révèle une problématique sociale relative à la notion de « bien-être » et aux relations interpersonnelles ?

I. Description des associations : fonctionnement, acteurs sociaux et animaux présents

Dans ce chapitre, nous allons faire une analyse descriptive des deux associations et de leur fonctionnement dans le but de dégager les différents axes qui permettent la construction symbolique des « animaux médiateurs ». Nous verrons par la suite comment ces animaux sont inclus dans le processus de soin ou de réinsertion et comment ils permettent de créer une dynamique « thérapeutique ».

1) Deux structures associatives : entrer en relation grâce à l'animal

Cette étude a été réalisée sur deux terrains afin de mettre en évidence les différences et les similitudes entre des pratiques thérapeutiques « d'accompagnement par un médiateur animal » de personnes affectées, pour une raison ou une autre, par un processus de marginalisation sociale. Ces deux terrains s'organisent autour de la pratique de la « zoothérapie », d'une part, et de la « zoopédagogie », d'autre part. Autant de termes issus du vocabulaire spécialisé des acteurs dirigeant les structures associatives concernées et de leurs employés. Pour la première structure, l'association AMEA (Association de Médiation et d'Éveil par les Animaux) située sur la commune d'Aubagne dans les Bouches-du-Rhône, les activités dites de zoothérapie ou « d'intervention par médiation animale » peuvent se dérouler à la ferme de l'association, « sur site », mais aussi par des visites à des patients hébergés à l'année dans des maisons de retraites ou EHPAD (Établissements hébergent des personnes âgées dépendantes). Les bénéficiaires des séances peuvent être aussi des enfants, adolescents ou adultes en situation de handicap physique et/ou mental qui vivent en IME (Institut médico-éducatif), en EEAP, (Établissement pour enfants et adolescents polyhandicapés) en foyer de vie, en MAS (Maison d'accueil spécialisé) ou en ITEP (Institut thérapeutique éducatif et pédagogique). Les étudiants d'une école de commerce font également partie des bénéficiaires de séances de zoothérapie afin de « détendre » les étudiants avant les examens. Ils peuvent en bénéficier entre une fois par semaine et une fois par mois ou de manière ponctuelle en fonction de la demande des structures.

L'association AMEA possède une cinquantaine d'animaux différents dont la moitié sont des cochons d'Inde et des lapins qui se trouvent sur le terrain loué à l'association et qui sert de lieu

d'accueil lors des séances « sur site ». Il y a également des chevaux, deux boucs et une chèvre, des poneys, des poules, deux cochons, quatorze chiens, un oiseau exotique de la race des « inséparables », seize tortues et des chats. La plupart de ces animaux sont des animaux dits de « sauvetage » (récupérés à la suite de maltraitements ou d'abandon). L'association (loi de 1901) fonctionne en autofinancement et perçoit parfois quelques dons de particuliers. Elle comprend une présidente, un trésorier et deux salariés, un à temps plein et un à mi-temps. Elle propose des prestations de zoothérapie et fonctionne également en sous-traitance avec une personne qui a sa propre entreprise de « médiation animale ». Le paiement des prestations de zoothérapie par les différentes structures bénéficiaires constitue le principal actif permettant de payer les salariés, la sous-traitante, et à subvenir aux besoins de l'association (nourriture et soin des animaux, loyer du terrain, vétérinaire etc.). La présidente propose également des formations « intervenant en zoothérapie » dont certains bénéficiaires peuvent être envoyés par « Pôle emploi » dans le cadre d'une reconversion professionnelle.

Sur le plan spatial, les animaux sont placés dans différents enclos ou cages pour les lapins et les cochons d'Inde. Le nombre d'animaux par cage varie en fonction des espèces et des sexes. Par exemple, il peut y avoir dix cochons d'Inde femelles dans une cage et un lapin mâle seul dans une autre. Les parcs pour les chevaux et les poneys sont tous équipés d'abreuvoirs, d'abris en bois et d'une clôture électrifiée. La taille des parcs varie en fonction du nombre d'animaux qui y logent. Certaines espèces d'animaux, tels les cochons, les poules ou les boucs, vivent ensemble dans un même enclos. Un chalet en bois central abrite le bureau administratif, autour duquel se répartissent les différents enclos. Le site bénéficie de boxes pour chevaux où est rangé le matériel nécessaire aux différentes activités (nappes, caisses de transport etc.) et ils abritent également la nourriture des différents animaux. L'entretien des animaux (nourrissage) est fait deux fois par jour et l'entretien des parcs des chevaux (nettoyage) se fait une fois par jour, le matin, par un salarié de l'association.



Chalet "bureau"



Boxes pour chevaux servant à ranger le matériel



Enclos des poules, cochon et boucs

Notre deuxième terrain d'étude, relatif à une autre association, la Bergerie de Faucon, est situé aux abords de la commune de Rougon dans les Alpes de Haute Provence, dont les statuts sont également régis par la loi de 1901 et qui est reconnue « de bienfaisance ». Ce statut particulier permet, tout comme la « reconnaissance d'utilité publique », de recevoir des legs et des dons exonérés de taxe (« droit de mutation »). La Bergerie de Faucon comprend deux pôles d'activité, deux sites, qui sont basés à deux endroits différents en France. Le site où j'ai effectué mon enquête est une ferme qui accueille sept « jeunes », exclusivement des garçons, âgés entre 14 et 18 ans, généralement déscolarisés, qui se trouvaient en situation de rupture sociale et/ou familiale. Leur séjour, dont la durée varie entre une et quatre années vise à les réadapter à la vie en société, à reconstruire un lien familial et les amener progressivement vers une re-scolarisation. L'association se charge d'élaborer et définir avec eux des projets de vie. Les jeunes peuvent être placés par l'ASE (Aide sociale à l'enfance) dans le cas de situations familiales compliquées et avec leur consentement ou par la PJJ (Protection Judiciaire de la Jeunesse) dans le cas de rupture sociale importante avec « délits » commis.

Sur le plan financier, la Bergerie de Faucon fonctionne avec un « prix de journée » versé par l'ASE du département d'origine du jeune. Ce prix de journée est complété par le président de l'association qui verse lui-même ce complément financier. L'association reçoit également des dons (du vivant des donateurs) et legs (sur testament des donateurs), en espèces ou en nature (automobiles, bien immobiliers etc.), ainsi que le bénéfice d'assurances-vie souscrites par des particuliers. L'accompagnement des jeunes vers la réinsertion passe par le partage des tâches

inhérentes à la vie en communauté (tâches ménagères, confection des repas etc.) ainsi que par le travail autour des animaux (entretien, zoopédagogie). La Bergerie héberge environ cent cinquante animaux de 26 espèces différentes, parmi lesquels des poules, des paons, des sangliers, des oies, des canards, un buffle, des chiens, des chats, des chèvres, des lapins, des pigeons, des daims, des lamas, des alpagas, des ânes, des poneys, des moutons, un cheval, un zébu, des wallabies, un cochon d'inde ainsi que des truites dans un bassin. L'animal est un support pédagogique au travail éducatif et participe ainsi à l'accompagnement des jeunes vers leur réinsertion et leur autonomie, dans la mesure où il est censé favoriser l'apprentissage des règles et l'acceptation des contraintes matérielles liées aux soins que les humains doivent leur prodiguer lorsqu'ils les retiennent en situation de domesticité. En outre, grâce au label « bienvenue à la ferme » obtenu en 2012, la « ferme éducative » peut recevoir des visiteurs tout au long de l'année et vendre ses produits, principalement des œufs et des agneaux vivants.

Ici aussi, la place des différentes espèces d'animaux est définie par des enclos qui entourent le bâtiment principal du personnel. Certaines espèces vivent avec d'autres espèces dans le même enclos comme les lamas, les alpagas, les zébus et les chameaux. Chaque enclos est équipé d'un abreuvoir et certains bénéficient d'un abri. L'enclos des paons et le poulailler sont intégralement fermés par du grillage (type volière) afin d'éviter l'intrusion de prédateurs. Les oies et les chiens sont en liberté sur la propriété la journée et sont ramenés à leur enclos équipé d'une niche le soir. La taille de chaque enclos est relative à l'espace que l'on estime nécessaire à chaque espèce pour garantir leur confort. Les wallabies, en raison de leur exotisme extrême qui les rend délicats à entretenir, bénéficient d'une réglementation très précise, appliquée par les services vétérinaires de la Chambre d'Agriculture des Alpes de Hautes Provence. La possession de certains animaux comme les sangliers, les daims et les wallabies nécessite l'obtention d'un certificat de capacité délivré par la Préfecture du département. Ainsi, l'espace nécessaire pour trois wallabies est un enclos grillagé de 35 mètres de longueur par 15 mètres de largeur. Au niveau des installations intérieures, « un abri en pierres cimenté à l'intérieur divisé en deux parties communicantes » de 2 mètres de largeur par 4 mètres de longueur et de 1,5 mètre de hauteur est préconisé. Pour les animaux exotiques, les services vétérinaires exigent également le respect d'une alimentation appropriée. Par exemple, les alpagas doivent être nourris de « foin en hiver, de pâturage et de foin en été » avec un complément de luzerne ou de granulés pour les femelles allaitantes. Les chameaux sont nourris de foin en hiver et de pâturage en plus en été avec un complément de granulés pour chevaux ou bœufs. La nourriture des différents animaux est située à l'abri de l'humidité et du soleil dans un hangar attenant au bâtiment principal. La bergerie bénéficie d'une sellerie, d'un « rond de longe », d'un bassin d'élevage de truite et d'un chalet et de bungalows pour l'accueil des différents stagiaires et compagnons.



Bâtiment principal : lieu de vie et bureau de l'association du site de Rougon



La Bergerie de Faucon : l'enclos des chèvres

Mon choix pour ces deux associations est d'ordre méthodologique car je souhaitais mettre en évidence les différences et les similitudes entre les pratiques en lien avec les « animaux médiateurs » dans le but d'identifier l'amplitude du cadre dans lequel peuvent s'inscrire ces pratiques. Je souhaitais également évaluer l'influence de ce cadre sur les pratiques elles-mêmes mais également sur les représentations qui y sont associées. J'ai pu constater en premier lieu que la

pratique de la zoothérapie et de « l'intervention par médiation animale » est perçue comme une profession à part entière nécessitant l'acquisition et la maîtrise de savoirs théoriques et pratiques. De ce fait, les salariés de la Bergerie de Faucon ne s'identifient pas à des zoothérapeutes et ne se présentent pas en tant que tels. Les pratiques autour de « l'animal médiateur » sont construites à partir du statut de l'organisateur et de son propre projet thérapeutique. Par exemple, si l'on souhaite faire de la zoothérapie, le cadre, les animaux et les activités seront différents du cadre de « l'intervention par médiation animale » par exemple. Ce qui sera observé par l'intervenant ne sera pas la même chose que ce qui sera observé par le zoothérapeute. L'accent sera mis sur des notions différentes et l'intention de l'intervenant n'est pas la même. Par exemple, pour le zoothérapeute, les effets des séances doivent être d'ordre physiologique autant que psychologique. Le zoothérapeute notera le suivi de chaque personne et relèvera leur évolution en fonction d'une grille d'objectifs préétablie en amont. L'objectif principal dans les deux types d'activités est que les bénéficiaires passent « un bon moment » avec les animaux. La Bergerie de Faucon fonctionne sur un modèle différent mais semble avoir pour objectif principal, dans le domaine de la zoopédagogie, de faire passer des messages aux bénéficiaires par l'intermédiaire des animaux. Les animaux sont aussi un support à la médiation et permettent d'aborder différents thèmes de la vie courante mais sont aussi efficaces par la contrainte qu'ils exercent sur les personnes.

Si l'objectif semble être le même dans les deux associations, c'est-à-dire d'accompagner vers une amélioration physique et/ou psychiques les bénéficiaires avec l'aide des animaux, les pratiques et les représentations sont différentes d'un terrain à l'autre. En effet, à l'association AMEA, l'accent est mis sur la programmation spatiale et temporelle des pratiques avec certains animaux. En effet, le temps du « soin par le contact animalier » (Michalon, 2014) fait l'objet d'un planning organisé. Les séances sur site ou sur le lieu de vie des bénéficiaires sont généralement programmées plusieurs jours, voire semaines à l'avance et sont plus ou moins régulières en fonction de la demande de la structure (demande intrinsèquement liée au budget). Le temps et l'espace du soin sont donc programmés, ce qui a peut-être pour effet d'induire chez les bénéficiaires une forme d'enthousiasme à l'idée de l'approche de la séance. A la Bergerie de Faucon, la « thérapie » se fait tout le temps du fait de la proximité géographique avec les animaux et ce, même si un temps est dédié aux activités de zoopédagogie. Les jeunes vivent quotidiennement avec les animaux et une partie de la thérapie se fait du fait même de cette proximité. Les animaux ne sont pas considérés de la même manière d'un terrain à l'autre et ce, du fait dans un premier temps, du choix des animaux présents. En effet, la Bergerie de Faucon accueille des animaux exotiques et des animaux sauvages captifs, tels les sangliers. Les sangliers ont un statut ambigu, cependant ; ils sont des captifs en cours de familiarisation car certains jeunes cherchent à les approcher afin de les rendre plus familiers, plus proches de l'homme. Nous pouvons donc voir, en menant l'étude comparative des deux structures

par l'observation participante, que le choix des animaux, l'environnement, le public bénéficiaire et les représentations des activités en lien avec les animaux influencent et déterminent ce qui fera sens et donc soin pour ces bénéficiaires. Le cadre et les dynamiques mises en place pour atteindre un état de « bien-être » et une adaptation à la vie en collectivité sont donc déterminants dans le processus de soin qui sera réadapté en fonction des demandes et de l'évolution des bénéficiaires. Mais ce processus est à double sens, c'est-à-dire que le cadre influence les pratiques et les pratiques influencent le cadre des activités. Par exemple lors des séances de zoothérapie ou de zoopédagogie, nous pouvons observer que c'est en fonction du comportement des bénéficiaires et de leurs besoins que les séances sont réajustées au niveau de la durée et des animaux choisis. D'autres éléments influencent également la durée ou la forme des séances comme le climat ou l'état des animaux. Par exemple, si un animal prévu pour une séance est malade, ou semble plus agité que d'habitude, il sera remplacé par un autre individu de même espèce, dans le but d'assurer le confort et la sécurité de l'animal mais aussi des bénéficiaires. Si ce facteur est valable pour les séances de zoothérapie de l'association AMEA, il ne l'est pas pour la Bergerie de Faucon. En effet, à la Bergerie, un animal malade ou en fin de vie sera un support à la pédagogie. Si son état éveille chez un jeune un sentiment d'empathie ou une volonté de s'occuper de lui, ce jeune pourra de temps en temps et à sa demande, aller s'en occuper, lui donner des aliments « friandises », vérifier son état et éventuellement le caresser. Un animal malade ne sera bien évidemment pas sollicité à outrance ou malmené mais induira des comportements particuliers, adaptés à la situation et fera peut-être émerger des émotions qui pourront éventuellement faire l'objet d'un travail introspectif en aval.

2) Description des « activités assistées par l'animal » : l'espace et le temps

Les activités permettant d'initier ou de favoriser le changement chez les bénéficiaires sont organisées sous forme de séances programmées. J'ai pu observer qu'une des conditions pour favoriser le changement chez les bénéficiaires était de délimiter les séances spatialement et de leur déterminer une durée sur les deux structures. L'espace du soin est alors construit et structuré. En délimitant ainsi le cadre des séances, il peut être rempli du sens souhaité. Sur l'association AMEA, lors des séances au sein des structures d'accueil des bénéficiaires, l'environnement des séances devient donc un espace où, est induit l'aspect thérapeutique souhaité. Le fait qu'il n'y ait pas d'interaction entre le bénéficiaire et l'animal est significatif du point de vue thérapeutique. En effet cela peut montrer que la personne n'a pas d'affinité particulière avec cet animal ou qu'elle n'est pas dans son état « normal ». Par exemple si une personne montre ou exprime une volonté d'aller vers un animal pendant plusieurs séances et qu'un jour elle n'y accorde pas d'attention, le personnel soignant peut interpréter cela comme de la contrariété, par exemple. Nous pouvons distinguer

différents temps lors des séances de zoothérapie qui consistent à donner une dynamique. Par exemple une séance type est rythmée par la mise en place du matériel pour accueillir les animaux qui consiste à organiser l'espace (table, chaises, nappes sur les tables), puis par la présentation des différents animaux aux bénéficiaires, et ensuite par le nourrissage ou l'entretien de certains animaux (brossage). Nous pouvons observer trois temps forts qui dynamisent les séances, l'organisation de l'espace, la présentation des animaux et le nourrissage. Ce dernier se fait vers la fin de la séance au moment où elle semble s'essouffler, ce qui est annonciateur de la fin de la séance. Chaque temps fort permet d'impulser un mouvement chez certains bénéficiaires, de créer le besoin de s'investir plus, de trouver ce qui a le plus d'effet chez chacun d'entre eux et redynamise la séance. En effet, « la présence d'un animal aide à structurer l'interaction thérapeute-patient sur le plan spatial et temporel, en orientant l'attention et favorisant tout naturellement le développement d'une attention particulière ». (Servais, 2007, p 54). L'animal occupe donc une position stratégique, malgré lui, il a un rôle structurant lors des séances en les orientant selon ses comportements. Par exemple, lorsque le nourrissage est terminé, les animaux ont tendance à être moins dynamiques, à se regrouper et à s'allonger. C'est alors le moment de dynamiser la séance par l'impulsion d'un nouveau mouvement qui passe par le brossage. Puis est annoncée la fin de la séance qui approche, ce qui permet aux bénéficiaires de se préparer à quitter les animaux. Chaque séance dure environ une heure.

Le nombre de bénéficiaires présents à chaque séance est variable d'un établissement à l'autre et d'une séance à l'autre mais se situe généralement entre dix et vingt personnes sur les lieux de vie et entre trois et dix personnes lorsque la séance se déroule sur la « ferme éducative » de l'association AMEA. Lorsque les bénéficiaires se déplacent sur le site de la ferme, le déroulé des séances dépend du climat, de l'état des animaux et des comportements des bénéficiaires. En effet, l'espace est structuré en différents « ateliers » où les bénéficiaires peuvent aller en fonction de ce qu'ils souhaitent voir ou faire avec les différents animaux. Ces ateliers sont organisés de façon à ce que les petits animaux soient à l'intérieur du chalet et que les gros ou les animaux vifs et difficilement contrôlables, chevaux, boucs, cochons et poules, restent dans leurs enclos respectifs. Les bénéficiaires pourront se déplacer entre les différents ateliers s'ils le souhaitent. Par exemple, un parcours pour les chiens pourra être mis en place et le bénéficiaire qui le souhaite pourra guider le chien sur ce parcours. En fonction du climat, les bénéficiaires qui préfèrent s'occuper de l'entretien des chevaux seront accompagnés par le salarié de l'association qui s'occupe des soins aux animaux et d'un éducateur. Le nombre de bénéficiaires présent à chaque séance est variable du fait qu'un des principes de l'association est de ne jamais forcer les personnes à être présentes lors des activités en lien avec les animaux. Si une personne est malade ou qu'elle ne souhaite pas s'y rendre, elle n'y est pas obligée même si elle est inscrite dans le processus « thérapeutique » par le « médiateur animal ». Il y a deux types de séances qui peuvent être proposées aux structures et être mises en

place, les séances à visée « thérapeutiques » et les séances de divertissement sans objectifs individuels préalablement définis. Ces dernières ne sont pas organisées de manière régulière et sont programmées en fonction de la demande de la structure. Les séances avec suivi « thérapeutique » sont programmées généralement une fois par semaine ou une fois tous les quinze jours et nécessitent un travail en collaboration avec le psychologue et l'équipe soignante (infirmière et parfois aides-soignantes) de l'établissement. En effet, une fiche nominative récapitule les objectifs à atteindre en fonction de chaque patient. Ces objectifs sont définis en amont des séances par le psychologue et le zoothérapeute. Seul un zoothérapeute peut effectuer un travail « zoothérapeutique » car il doit être lui-même détenteur d'un diplôme de psychologue ou d'un certificat de psychothérapeute. Les séances se déroulent alors selon ces trois temps forts, le zoothérapeute est alors tout particulièrement attentif aux signes dans les interactions qui vont dans le sens des objectifs à atteindre pour chaque patient. Par exemple, si une personne a des soucis de motricité, les séances peuvent être dédiées à la travailler en caressant un animal par exemple. Mais ce travail ne se fera que si la personne souhaite approcher l'animal et le caresser. L'animal peut être un élément stimulant pour effectuer ce travail car il peut susciter de l'affection chez les personnes. Le travail se fait « naturellement » car il y a un objectif à atteindre pour la personne qui est de caresser l'animal. Ce dernier apparaît dans ce cas comme un « facilitateur » du travail thérapeutique. En effet, lorsque le bénéficiaire est attiré par un animal, le travail thérapeutique a un sens immédiat qui est celui de se faire plaisir en caressant la fourrure d'un animal. L'animal, du fait de son statut d'être vivant, est évocateur de sens et fait appel à l'affect des personnes.

Selon Véronique Servais qui reprend les explications de Damaret, le contact par le toucher est un élément de communication dans des sociétés de singes qui pratiquent l'épouillage ou « grooming ». Cette forme de « toilettage social » serait destinée à apaiser le groupe lorsqu'il y a des tensions. Le « grooming » est également applicable aux humains mais il est soumis à une censure symbolique. Le fait de caresser la fourrure d'un animal serait donc une forme déplacée de « grooming » qui peut se faire sur les animaux car la censure ne s'y applique pas. Le fait de toucher le poil doux d'un animal aurait ce même effet apaisant. En effet, « Pouvoir toucher la fourrure d'un animal permet donc la satisfaction de ce besoin. Beaucoup de personnes, à la vue d'un animal à fourrure, éprouvent le vif désir de le toucher – ce qui est d'ailleurs l'une des principales sources d'accident dans les zoos ». (Servais, 2007, p 48). Cette forme d'épouillage « fortement réprimée » chez les sociétés humaines réapparaîtrait sous la forme d'un besoin difficilement contrôlable, quasi instinctif de caresser un animal à fourrure. A titre d'exemple, il arrive qu'un enfant caressant un chien, sans l'autorisation de son maître, se fasse mordre. Aussi, une des premières choses qui se passent lors des séances de zoothérapie est que les bénéficiaires veuillent toucher les animaux et notamment caresser ceux à fourrure. Outre le fait que cela puisse s'apparenter à du « grooming »

déplacé, cela montre aussi un besoin irrépressible de contact physique. Comme nous l'avons vu, le contact par le toucher est une des formes de communication, elle est même primordiale entre la mère et son nouveau-né. L'expérience de Spitz, qui a inventé le terme « d'hospitalisme », a montré que les enfants qui étaient privés de contact avec un adulte se renfermaient sur eux-mêmes et pouvaient développer une pathologie. Cette expérience met en évidence l'importance du toucher dans les relations familiales humaines, qui permet de faire passer, entre autres, des messages affectueux. La relation à l'animal peut aussi permettre éventuellement par le contact de développer de l'affection par l'intermédiaire de la projection. Par exemple le chien ou le chat adoptent des comportements que l'on pourrait interpréter comme un plaisir à se faire caresser. Avec le lapin, le bouc, le sanglier ou le cochon d'Inde, comme il n'y a pas de réaction interprétable de la même façon, le fait de caresser ces animaux apportera un plaisir personnel, le plaisir de caresser certaines textures de poils, la plus douce semblant être la plus satisfaisante à toucher. Nous verrons plus tard comment le toucher devient thérapeutique dans le cadre de la zoothérapie et quels sont les mécanismes qui permettent de faire soin par l'intermédiaire des animaux. Nous détaillerons ces mécanismes physiques et psychiques du soin par le contact animalier et nous verrons que les différentes textures de poils des animaux sont un des éléments qui peuvent induire un effet « thérapeutique » chez les bénéficiaires.

A la Bergerie de Faucon les séances sont programmées une demi-journée par semaine, le lundi après-midi généralement, excepté pendant les vacances scolaires où tous les jeunes sont présents et où les séances peuvent être à leur demande. En immersion totale au sein de la structure nous pouvons alors observer qu'elles prennent une forme plus volontariste car elles ne sont pas imposées. Elles sont hors cadre de la répétition du lundi après-midi et révèlent ainsi peut-être plus d'engouement de la part des jeunes volontaires pour ces activités. Les activités dites « zoopédagogiques » à la Bergerie de Faucon consistent à créer un contact avec des animaux choisis par les jeunes et/ou par les intervenants qui sont le ou les compagnons présents à ce moment-là. Les séances sont différentes en fonction des intervenants qui les guident mais aussi en fonction des jeunes. Par exemple, nous retrouvons le point commun avec l'association AMEA de vouloir créer une interaction avec le ou les animaux choisis. Ce qui change ensuite c'est la manière dont ces interactions se font, le cadre, et la visée de cette interaction qui est plus perçue comme pédagogique que comme « thérapeutique », bien que cette dernière notion soit sous-jacente en fonction des intervenants. C'est une activité à visée pédagogique, d'où le terme employé d'activités de « zoopédagogie » car les bénéficiaires sont des jeunes en construction identitaire, avec lesquels l'apprentissage de certaines règles et la connaissance de leur propre identité en développement est importante. Les séances sont cadrées au niveau spatial et temporel, elles durent deux heures, en moyenne. La durée est variable et dépend du climat, de l'activité effectuée avec les animaux, du

comportement de ces derniers et des besoins des jeunes. Par exemple, une activité de zoopédagogie au niveau individuel, c'est-à-dire que le travail se fait avec un jeune sur une de ses problématiques, pourra durer le temps de toiletter un chien, puis, s'il reste du temps, une autre activité avec un autre animal sera proposée. Les séances peuvent aussi être collectives et concerner plusieurs jeunes en travaillant sur une qualité à développer. Par exemple, pour attraper les lamas, il faut être en groupe et se synchroniser pour pouvoir les approcher. Il n'y a pas d'activité « type » avec un déroulé identique, à la Bergerie de Faucon, comme nous avons pu le constater avec l'association AMEA. S'il pleut, l'après-midi reste programmée autour du thème de l'animal, il sera éventuellement proposé de regarder un film sur l'animal ou de faire un travail de recherche sur un animal choisi par le jeune par exemple. Les activités peuvent être structurées de telle sorte qu'un temps soit consacré à l'approche passive d'une espèce animale, comme les daims par exemple, dans un but de sensibilisation des animaux à la présence de l'homme et, dans un second temps, une autre espèce sera sollicitée, toujours dans la démarche d'exercer une action sur les animaux. Pour A.G Haudricourt, cette action, qu'il nomme « action *directe positive* » se manifeste par le contact répété avec les animaux, doublé d'une attention particulière, ce qui a pour effet de façonner les animaux et de les garder à proximité. Il explique aussi que ces interactions entre les hommes et les animaux domestiqués, permet, dans un échange qui semble parfois être de bons procédés comme c'est le cas du troupeau de buffles se défendant du tigre et l'empêchant ainsi « d'enlever son 'gardien' », de créer une série d'interactions élargie au règne végétal dans un but de production. En effet, « Cette opposition de comportement n'est pas absolument liée à la distinction : plantes cultivées-animal domestique. Nos céréales n'ont pas les mêmes exigences que l'igname. Ce sont des plantes des steppes ne craignant pas la dent des herbivores ; on sait que l'écimage — passage rapide d'un troupeau broutant les extrémités des céréales en herbe — peut être utilement pratiqué. Ces plantes n'ont pas besoin de la même « amitié respectueuse » que les tubercules tropicaux. La préparation du terrain peut être minime pour les céréales. Au début de l'agriculture, le piétinement du troupeau sur la surface naturelle du sol suffisait pour enterrer les graines semées à la volée. Après une récolte brutale, par arrachage ou sciage, c'est de nouveau le piétinement animal qui sert à dépiquer et sépare les graines de la paille, toutes opérations permises par la dureté des graines. » (Haudricourt, 1962, p 42) Un autre exemple d'activité à la Bergerie de Faucon où l'on peut noter la manifestation de cette « action *directe positive* » est l'approche d'ânes craintifs qui se trouvent dans un enclos assez vaste et où nous pouvons voir que la séance est structurée en plusieurs temps distincts. Le premier temps consistera à essayer de les approcher pour pouvoir leur passer un licol. Le second temps sera destiné à une activité de soin à l'animal puis une promenade au licol. Le quatrième et dernier temps sera consacré à la remise des animaux dans leur enclos.

De plus, comme nous l'avons vu, le terme de zoothérapie est exclu du vocabulaire des

éducateurs car il renvoie à la pratique « zoothérapeutique » incluant l'acquisition et la maîtrise de connaissances spécifiques, et constituant ainsi un savoir particulier du soin par le contact animalier, dans les représentations des éducateurs. Les termes spécifiques employés par les différents intervenants pour qualifier leur pratique sont donc révélateurs de leurs représentations des différentes formes de pratiques possibles et des catégories d'animaux. Nous verrons en quoi ces représentations sont justifiées par la volonté de cloisonnement des pratiques, des savoirs, les modalités de légitimation et de professionnalisation des pratiques de zoothérapie. Nous allons maintenant aborder la question des différents animaux présents sur les différentes structures et nous verrons comment se construisent les représentations associées à ces animaux et de quelle manière ces représentations les façonnent. Autrement dit, comment un animal devient-il un animal « médiateur », support au travail social ?

3) « Mécanismes » et dynamiques de construction « d'animaux médiateurs »

Les animaux qui serviront de support à la médiation sont des animaux qui sont socialement construits dans le but de favoriser l'aspect thérapeutique des séances. Plusieurs critères sont pris en compte pour que les séances se déroulent en toute sécurité et de façon à favoriser les interactions.

A première vue, les deux principes qui structurent les activités de soin par le contact animalier, mis en évidence par Michalon (2014), qui sont le principe d'attachement à l'animal considéré comme « vivant personne » et le principe de bienveillance sont visibles lors des séances que j'ai pu observer. Le principe de bienveillance envers les animaux est plus marqué sur l'association AMEA car il est verbalisé et énoncé comme un des principes fondateurs de la pratique. Les intervenants ne font pas « travailler » deux fois les mêmes animaux dans la même journée de façon à ce qu'ils ne soient pas sollicités à outrance. Comme le dit Michalon « Ces pratiques témoignent en effet d'une tout autre manière de concilier santé humaine et vie animale. Ses promoteurs et ses praticiens défendent tout à la fois la préservation de la vie animale (on ne tue pas un animal pour soigner un humain), de son intégrité corporelle (on ne prélève pas des parties du corps de l'animal) et, globalement, de son état de santé mentale et physique (on ne blesse ni ne tourmente l'animal) ». (Michalon, 2014, p. 30). Une attention particulière est portée durant chaque séance à ce que les animaux ne soient pas manipulés de manière brusque et trop répétitive afin d'assurer leur « bien-être ». Le « principe d'attachement » à des animaux « vivants personnes » est également très visible. Ce dernier concept vient de Jérôme Michalon qui explique comment l'évolution des représentations des différentes catégories d'animaux a entraînée l'apparition d'animaux anthropomorphisés. L'animal est alors perçu comme « individualité et être irremplaçable ». (Michalon, 2014, p. 31). Dans le cas de la zoothérapie, les différents animaux sont

bien perçus par les bénéficiaires réceptifs aux interactions, comme des êtres particuliers avec lesquels une relation d'ordre émotionnel peut se créer. Et ce, même si lors de la séance des lapins sont présentés à des personnes âgées qui en possédaient du temps où ils en élevaient pour les consommer. La différence de relation vient donc du cadre et des catégories d'animaux présentés aux bénéficiaires.

Nous voyons donc que ce sont les représentations sociales d'un animal qui font de lui un animal « médiateur ». L'animal médiateur semble avoir un véritable statut social dans ces associations : il crée du lien et du sens aux relations interhumaines et semble même créer des relations entre humains et entre bénéficiaires et animaux. L'animal est donc, dans ce cas, créateur de lien et de sens social. Ce constat semble, à première vue, rejoindre celui de F. Sigaut qui explique que l'animal « familier » ou « familiarisé » a un véritable statut social qui détermine des comportements au sein des sociétés. Sigaut met aussi l'accent sur la dissociation entre « utilité » de l'animal et « familiarisation ». Par exemple, « C'est, plus ordinairement, la crise de larmes que fait l'enfant lorsqu'on doit abattre son mouton ou manger son lapin favori — genre de crises fréquent dans des sociétés comme celles de Nouvelle-Guinée, où les porcelets sont allaités par les femmes. Tout cela, encore une fois, n'est pas qu'anecdote, mais montre au contraire combien familiarisation et utilisation peuvent être dissociées. Le cas extrême est peut-être celui de l'Amazonie, où l'animal familier a un véritable statut social qui exclut explicitement qu'on le consomme ». (Sigaut, 1988, p 62). Dans le cas des pratiques de soin par le contact animalier, sur ces deux structures, nous pouvons observer que l'animal a un statut « utile » (support au travail social) et « familier », et/ou peut être retenu en captivité (animaux de compagnie, animaux de rente requalifiés et/ou animaux captifs familiarisés). Nous détaillerons plus tard les différentes catégories d'animaux présents pour les pratiques sur les deux structures et nous verrons quelles sont les représentations qui y sont associées. Mais nous pouvons d'ores et déjà observer que les deux statuts attribués aux animaux médiateurs s'entremêlent, se croisent ou se séparent dans les représentations en fonction des bénéficiaires, des intervenants et du contexte géographique et social des structures. Les animaux présents pour la zoothérapie sur l'association AMEA ne sont pas consommés par les différents intervenants, ils semblent avoir, au-delà de leur statut d'animaux domestiques, une importance affective qui les exclut de la possibilité de les abattre et de les consommer. Ils ne semblent pas non plus être des « outils de travail » mais de véritables protagonistes du travail social. Le domestique affectivement proche ne peut plus être considéré comme utilisable au même titre qu'un objet mais rentre dans une dimension anthropomorphe. Et c'est sur ce point que nous rejoignons le point de vue de François Sigaut sur la dissociation « animal familier-animal utile ». Mais qu'est ce qui fait qu'un animal domestique ou un animal « captif familiarisé » devient un animal médiateur potentiellement « utilisable » pour effectuer un travail

social ? Et quels mécanismes font que ces mêmes animaux ne deviennent jamais des animaux médiateurs ou puissent sortir de la sphère des « IAT » (« interactions à but thérapeutique ». (Michalon, 2014)) ?

Dans les dynamiques de construction symbolique des animaux médiateurs, nous pouvons observer trois règles fondatrices communes aux deux structures : la proximité géographique homme-animal, la nomination des animaux et l'intention de créer une interaction à visée « thérapeutique » ou pédagogique. Ces trois paramètres permettront de solliciter la dimension affective et émotionnelle chez les intervenants et les bénéficiaires et nous verrons plus tard en quoi ces dimensions sont essentielles dans les IAT. Dans les deux cas, on cherche à rapprocher l'homme de l'animal, soit en vivant dans un contexte où il est présent, soit en l'amenant aux bénéficiaires. L'intention est donc de créer cette proximité physique initiatrice d'un potentiel changement. Toutes les activités de soin par le contact animalier se font avec des animaux domestiques (de rente ou de compagnie) ou captifs familiarisés comme c'est le cas des sangliers de la Bergerie de Faucon qui proviennent souvent de familles ou de chasseurs qui ont récupéré des marcassins. Sur les deux structures, on observe une volonté de « travailler », de « modeler » les animaux pour en faire des animaux médiateurs. Autrement dit, il est nécessaire de faire un travail avec ces animaux pour qu'ils puissent entrer dans la sphère du soin. Ce travail commence par la nomination des différents animaux. En effet, l'attribution du nom anthropomorphise l'animal ce qui a pour effet de le rapprocher de l'homme ou du moins de le rapprocher des animaux de compagnie. Cette démarche peut rendre les animaux sauvages sujets aux mêmes projections que les animaux de compagnie, comme les projections affectueuses par exemple. Cette attribution du nom est d'autant plus significative qu'elle sépare la catégorie des animaux qui seront abattus et consommés de ceux auxquels on peut s'attacher car ils ne seront pas abattus, ou du moins tant qu'ils ne représentent pas un danger. Cela a été le cas d'un sanglier mâle adulte nommé « Parfum » qui commençait à devenir dangereux car il avait tendance à vouloir mordre (et mordait parfois) les personnes qui venaient l'entretenir. Certains jeunes qui s'y étaient attachés ne voulaient pas qu'il soit abattu, tandis qu'un autre a pris conscience que, même s'il y était attaché, cela devenait trop dangereux de le garder. Ce processus de détachement et de responsabilisation, mais aussi le fait d'aborder le thème de la mort rentre dans le cadre du « thérapeutique » chez les jeunes mais nous y reviendrons plus tard. Tous les animaux médiateurs ont donc un nom qui leur est généralement attribué par les différents bénéficiaires ou par les anciens propriétaires de ces animaux. L'attribution de ce nom, après le maintien en captivité, est le premier pas constructif de l'animal médiateur.

En second plan apparaît la nécessité de « dresser » l'animal spécialement pour ces activités spécifiques. Cela prend deux formes différentes d'une structure à l'autre. A l'association AMEA, tous les animaux ont été, peu de temps après leur naissance, caressés et manipulés de manière

régulière par les différents intervenants de manière à les « habituer ». Ce procédé permet donc de pouvoir travailler avec des animaux « habitués » à être en contact physique avec l'homme. Cette technique permet deux bénéfices principaux : le fait que l'animal habitué vienne plus spontanément vers l'homme, ce qui est propice aux séances et le fait que, comme ils ont l'habitude, ils risquent moins d'avoir des réactions craintives, et de devenir une potentielle source d'insécurité pour les différents bénéficiaires (risque de griffure ou de morsure). De ce fait, les animaux offrent plus facilement la représentation du « bien-être animal », ce qui contribue à rassurer les intervenants. Le fait de modeler les animaux pour les rendre aptes à participer aux séances contribue à changer les représentations des animaux : « Plutôt que de parler de changement, le terme de requalification spécifie un peu plus de quels changements il s'agit : ce sont à la fois les relations et les représentations des relations qui changent. » (Michalon, 2014, p 23). Des noms sont ensuite attribués généralement par les bénéficiaires aux différents animaux. A la Bergerie de Faucon, les animaux sont également nommés ce qui semble être la première étape d'un (parfois long) processus d'appivoisement. En effet, les animaux présents sur cette association sont des animaux qui proviennent souvent d'élevage, comme c'est le cas des daims, des lamas et alpagas, des chameaux, des wallabies, des chèvres, des zébus, des bufflons ou des lapins, les moutons mais également de particuliers qui possèdent quelques animaux et qui souhaitent les vendre ou s'en séparer comme c'est le cas des chevaux ou des sangliers. La plupart des gros animaux sont donc des animaux exotiques qui sont habitués à la présence de l'homme sauf pour les daims qui restent très craintifs. Les sangliers sont, dans la plupart des cas ramenés par des chasseurs ou par des particuliers qui les donnent car ils ne peuvent plus s'en occuper. Ce sont donc des animaux « sauvages » maintenus en captivité, ce qui leur confère un statut particulier. De plus, on observe que ces animaux sont consommés par les différents acteurs sociaux de la structure. Nous pouvons donc observer une double requalification du sanglier qui, à la base animal sauvage « gibier » devient, à la fois animal « médiateur » et animal de consommation. Les animaux « médiateurs » sont donc des animaux socialement construits, qui, dans la symbolique, ont un effet sur les hommes de par leur nature « animale » que l'on souhaite approcher et apprivoiser et éventuellement « dresser », soit par la volonté de les rapprocher de l'homme en les habituant à sa présence. Ce processus de rapprochement est donc rendu possible par le maintien en captivité des différents animaux et par leur nomination. Ces deux mécanismes sont des étapes du processus de construction de la « thérapie » par le « médiateur » animal. Autrement dit, toutes ces étapes sont nécessaires pour créer le soin, les séances de zoothérapie en institutions où l'on peut voir les différents animaux isolés de leur contexte n'est donc que la « partie émergée de l'iceberg ». Tout animal n'est donc pas un animal « médiateur » par nature, il rentre dans un processus dynamisé par l'intention de créer du sens et du soin en mettant en avant la sécurité humaine et animale. Les différents animaux sortent de ce

processus quand ils deviennent dangereux pour l'homme, trop malades pour être manipulés, notamment à l'association AMEA, ou certains n'y entrent jamais comme c'est le cas de certains marcassins qui seront destinés à être consommés à la Bergerie de Faucon. Ces marcassins ne sont donc jamais nommés par les bénéficiaires afin d'éviter un éventuel rapprochement affectif. Autrement dit, on garde ses distances avec ces animaux-là. Par exemple, lors d'une visite de la ferme de la Bergerie de Faucon guidée par un jeune, lorsque nous sommes arrivés aux sangliers, il m'a présenté tous les sangliers en précisant leur nom, sauf pour trois marcassins. Il m'a expliqué que ceux-là n'avaient pas de nom car ils allaient être tués et consommés. Parfois, et comme nous l'avons vu plus haut, des sangliers nommés et gardés en guise de reproducteur et/ou pour la médiation, sont finalement abattus car ils devenaient dangereux. C'est dans ce cas que la double requalification est visible dans une chronologie, elle transforme alors l'animal sauvage en « captif familiarisé », puis en animal support à la médiation et, comme pour achever un cycle, en animal consommé. Le statut du sanglier comme animal gibier dans la chasse a toujours été révélateur de représentations particulières à son égard, d'une part du fait de sa proximité avec le cochon, version sauvage de l'animal domestiqué (Vincent, 1987), soit de par la couleur de sa chair qui le classe dans la catégorie du « gibier noir. » (Hell, 1988). De plus, le profil « sauvage » du sanglier est très recherché par les chasseurs car, comme l'explique B. Hell, « Quant au sanglier, dernier gibier noir parcourant les forêts de la France de l'Est depuis la disparition de l'ours puis du loup, il manifeste aux yeux des chasseurs la sauvagerie extrême et se voit nettement distingué des animaux rouges que sont le cerf et le chevreuil. » (Hell, 1988, § 32, non paginé). Nous pouvons donc constater qu'il y a une hiérarchisation des différents gibiers et donc de la « venaison », qui sont classés par degré de « sauvagerie ». Le sanglier, de par l'ambivalence de son statut à la Bergerie de Faucon, semble être l'animal qui nécessite le plus d'investissement dans sa construction symbolique « d'animal médiateur » car il peut être régulièrement requalifié en fonction de l'évolution de son comportement. Les daims sont aussi consommés, certains mâles sont abattus lorsqu'ils se battent pendant la période du « rut ». Dans ce cas, la consommation des animaux peut être liée à la gestion du nombre d'animaux sur le site. Ces différentes requalifications nécessitent également de la part des différents acteurs sociaux, une adaptation psychique à l'évolution de son statut entraînant ainsi une transformation de la relation antropozoologique. Il est également intéressant de voir que la thérapie avec les sangliers peut prendre la forme d'une volonté de « dresser » l'animal. Il est peut-être plus valorisant pour soi-même, car plus difficile, de « dresser », d'apprivoiser un animal représentant « la sauvagerie extrême » qu'un chiot, animal de compagnie par excellence, venu d'un élevage. Mais nous reviendrons sur ce point plus tard dans l'analyse du soin par le médiateur animal et des différentes catégories d'animaux.

Le statut attribué aux animaux a toujours déterminé leur place au sein des sociétés humaines

et détermine le comportement que l'on adopte envers eux. C'est ainsi qu'ils seront classés selon des catégories qui détermineront leur place privilégiée ou non auprès de l'homme. Ces catégories opposées dans les représentations induisent la possibilité d'une relation affective avec l'homme comme c'est le cas des animaux de compagnie par exemple. Le caractère dualiste des catégories d'animaux, notamment sauvage/domestique, de rente/de compagnie, montre bien la nécessité de cloisonner dans des catégories opposées les objets ou, en l'occurrence les êtres, pour pouvoir construire les attitudes, les comportements et les représentations qui y sont associées. Par exemple, comme le montre JP Digard (1999), dans les sociétés occidentales, les animaux de rente sont « ostracisés » et les animaux de compagnie sont « survalorisés ». Ces deux tendances opposées sont en lien avec les catégories animales déterminées par l'histoire et la transformation des sociétés et révèlent le besoin de scinder les représentations en oppositions binaires pour pouvoir donner du sens à la réalité. Ce qui fera sens, dans le cas de la zoothérapie est le fait qu'il y ait l'intention de créer des interactions avec des « êtres singuliers », des « êtres irremplaçables », en opposition avec ces êtres remplaçables que sont les animaux de rente destinés à la consommation. Les animaux de rente, dans les pratiques d'élevage intensif contemporaines, sont parqués en grand nombre et représentent une masse plus ou moins uniforme et homogène avec laquelle il semble très difficile d'entretenir des liens d'ordre affectif, comme en témoignent les aménagements de l'élevage dit « hors sol ». En effet, « Ces contrastes résultent de la présence, dans la société occidentale moderne, de trois types principaux de rapports aux animaux, qu'il convient de distinguer soigneusement : 1. des relations effectives d'élevage et d'utilisation d'« animaux de rente » ou, plus largement, d'« animaux d'utilité », relations qui sont généralement le fait de professionnels (agriculteurs, éleveurs, dresseurs, utilisateurs divers, etc.); 2. des relations effectives, à dominante affective, avec des « animaux de compagnie », relations qui sont le plus souvent le fait d'amateurs ; 3. des relations fictives, imaginées et conçues comme un idéal à atteindre par divers courants de la mouvance « animalitaire ». (Digard, 2009, p 97-98). Avec les IAT, nous sommes dans le registre de l'animal avec lequel il y a une volonté de créer des « relations effectives, à dominante affective ». Nous sommes donc dans la dynamique de créer des animaux singuliers en opposition avec la catégorie des animaux uniquement destinés à l'exploitation et à la consommation. Lorsque ces catégories sont établies, il est possible de créer le type de relation qui y est associé. C'est ainsi que nous pouvons observer l'apparition des boucs ou des coqs « médiateurs » dans les pratiques.

La volonté de singulariser les animaux, de les rendre particuliers aux yeux des bénéficiaires entre donc dans le processus de constructions d'animaux symboliquement différents des catégories naturalistes connues. Mais c'est également la volonté des différents intervenants de singulariser ces animaux ce qui a pour effet de les rendre spéciaux. On fait « comme si » c'était des animaux différents, et ce « comme si est un producteur d'identité » pour ces animaux qui entraînent alors

dans une autre catégorie. Par exemple, et comme le montre l'expérience de Robert Rosenthal dans les années 60, décrite par Vinciane Despret, avec des étudiants en psychologie faisant un test avec des rats de laboratoire : « Retour à nos rats, avec le 'comme si performatif' de l'affectivité et de l'intérêt, on comprend un peu mieux ce qui est arrivé à ce couple d'étudiants qui ont témoigné de cet étonnant décours de leur expérience qui montre, de manière exemplaire comment attentes et affectivité se sont étrangement agencées : ' Notre rat était, déclare l'un d'eux dans l'interview, selon moi, extrêmement stupide. Ceci s'avéra particulièrement évident dans les essais de discrimination.' » (Despret, 2009, p 390). Le rat dont parlent les étudiants en psychologie avait été présenté comme un rat médiocre, qui n'avait pas réalisé de prouesses particulières lors d'autres essais, il était donc perçu comme « stupide » aux yeux des étudiants et a donc répondu au test de la manière dont on l'avait considéré. Ce rat était pourtant un rat issu d'un élevage acheté pour l'occasion, il n'était donc ni bon, ni mauvais car il n'avait jamais effectué de test. Cette étude nous montre donc combien l'intention est importante dans le processus de construction des animaux médiateurs et montre aussi comment cette intention agit sur ces animaux et comment elle leur fait faire des choses. Pour résumer, l'intention est une dynamique de « faire être » ou de faire devenir les animaux ce que l'on veut qu'ils soient, comme c'est tout particulièrement le cas des animaux de l'association AMEA, qui sont inclus dans une dynamique constructiviste de « bien-être ». En effet, nous avons l'impression, lors des séances, que ces animaux répondent aux attentes des intervenants, en se laissant caresser, en allant parfois vers les bénéficiaires. L'animal impulse un mouvement, insufflent une dynamique, ils sont perçus comme des êtres spéciaux, ils font donc des choses spéciales, qu'un animal de rente sorti d'un élevage juste pour faire une séance ne ferait probablement pas. La requalification d'animaux qui devient par conséquent « efficace » dans le processus de soin dépend donc du caractère « créatif » de l'être humain, qui réinventent les modes de relation et induisent ainsi de nouvelles manières d'exister pour les animaux. En effet, « Comme l'a bien montré Vinciane Despret [2002a], si le regard sur les animaux évolue, les animaux font de même ; d'une part, parce qu'ils ont la capacité de changer, de surprendre, et de ne pas être ce que l'on attend d'eux ; et d'autre part, parce que les humains dépensent beaucoup d'énergie à les faire évoluer en leur proposant d'autres formes d'existence ». (Michalon, 2014, p 23). Mais comment un animal domestique, domestiqué ou familiarisé peut-il devenir évocateur du passé, animal intermédiaire, initiateur d'une dynamique thérapeutique et comment ce processus « thérapeutique » s'inscrit dans le champ des possibles du soin occidental ?

II. Émergence des pratiques et enjeux des « activités assistées par les animaux »

L'évolution du contexte économique et social a ainsi façonné les représentations qui ont permis la construction des « animaux médiateurs ». Différents paramètres vont par la suite permettre le développement des « activités assistées par les animaux », structuré par une dynamique sociétale. Aussi, l'inclusion des animaux dans le processus « thérapeutique » qui, au départ, est issue d'une idéologie marginaliste, semble pouvoir gagner toute la société. Nous allons voir que les IAT révèlent des enjeux conscients ou inconscients pour les intervenants, les processus qui sont à l'origine de ces pratiques et par quels mécanismes elles sont légitimées.

1) Une tendance urbaine ?

L'émergence du soin par le contact animalier aurait pour origine trois expériences significatives qui sont celles de Boris Levinson, des Corsons et de David Lee. Ces trois psychologues et psychiatres ont mis en évidence, par leurs expériences et publications, certains effets de la présence d'un animal après d'un patient et ont suscité l'intérêt pour ces pratiques et ont donc contribué à l'émergence des pratiques de soin par le médiateur animal. La première expérience, celle de Boris Levinson était involontaire. En effet, ce psychologue américain a, à ses dépens, mis en relation son chien nommé Jingles, et un de ses jeunes patients. Les parents étaient arrivés en avance par rapport à l'heure du rendez-vous et l'enfant se retrouva en contact avec le chien, ce qui eut pour effet de provoquer une réaction inattendue chez le jeune garçon qui se laissa faire lorsque le chien s'avança vers lui et lui lécha le visage. A la suite de cette expérience, Levinson la renouvela volontairement en gardant son chien lors des séances suivantes. Le patient, qui était assez effacé, développa une relation avec le chien, puis, plus tard avec le thérapeute. C'est à la suite de ces événements que Levinson publia en 1962 un article intitulé *The dog as 'co-therapist'* qui résume et explique ces faits. Cette interaction aurait mis en lumière une nouvelle forme de relation et a induit de nouveaux comportements chez le jeune patient. Ce qui a eu pour conséquences de susciter l'intérêt d'autres psychiatres pour cette nouvelle forme de thérapie, jusque-là impensée et même impensable en Occident. Levinson est présenté comme le père fondateur des activités assistées par l'animal au congrès de *L'American Psychological Association* qui s'est tenu en 1961 à New York. Plus tard, en 1975, deux psychiatres, Samuel et Elisabeth Corson, publient à leur tour un article intitulé *Pet-facilitated psychotherapy in a hospital setting*. Cet article aborde la question du rôle de l'animal dans le processus psycho-thérapeutique après de patients présentant des troubles d'ordre psychique et séjournant en hôpital psychiatrique et s'inscrit dans la continuité de la

publication de Levinson. Il a pour effet d'inclure cette technique dans un processus de légitimation car les résultats des différentes études effectuées sont concluants. En effet, les Corson vont montrer comment la présence d'un animal agit de manière positive sur l'attitude des patients qui ont acceptés de faire l'expérience (responsabilisation, amélioration de l'estime de soi et multiplication des interactions avec les autres patients, le personnel soignant et les différents thérapeutes). Mais l'étude de cette nouvelle potentielle forme de thérapie révèle des enjeux : la généralisation du procédé et prouver son efficacité. L'efficacité est donc une notion socialement construite, relative au contexte dans lequel elle existe et elle est aussi régie par des enjeux politiques. Les Corson souhaitaient montrer son efficacité par rapport aux autres formes de thérapies maintenues pour les patients, la « PFP » (Pet-Facilitated Psychotherapy) (Michalon, 2014, p 47) étant additionnée aux autres pratiques thérapeutiques, pour pouvoir en faire une pratique généralisable. C'est en 1984 que David Lee publie les résultats d'une étude menée dans un centre de détention avec des patients (accusés de crimes) présentant des pathologies psychiatriques, en situation de dépression ou en rupture communicative. Ces résultats sont conditionnés sous la forme d'un programme, le *Pet Program*, qui sera vu comme « l'archétype du bon programme » (Michalon, 2014, p 47). Cette étude commence avec le constat que certains patients s'étaient volontairement occupé d'un oiseau blessé qu'ils avaient dissimulé dans un débarra. C'est donc avec étonnement que le personnel soignant s'est rendu compte de l'intérêt des patients pour l'animal. L'étude se poursuit donc avec l'expérience de la mise en contact répétée de petits animaux avec les patients volontaires. En effet, ces derniers possédaient une cage avec un rongeur ou un oiseau dans leur cellule dont ils devaient s'occuper quotidiennement. Les résultats de cette étude ont montré l'intérêt des patients pour cette « présence non jugeante donc et quasi permanente : les animaux étaient aux cotés des patients en continu, même en l'absence des soignants. » (Michalon, 2014, p 47). Ce qui eut pour effet de diminuer le nombre de tentative de suicide, de médication et « d'incidents violents » chez les possesseurs d'animaux. Cette étude a eu d'autres effets positifs comme une revalorisation de l'estime de soi en se sentant utile pour s'occuper des animaux et un besoin de s'occuper de soi (« amélioration de l'hygiène personnelle ») ainsi qu'au sein de l'équipe soignant qui témoigna d'une certaine cohésion sociale.

Ces trois expériences ont été significatives dans l'histoire des « interactions avec l'animal à but thérapeutique » ou IAT (Michalon, 2014) car elles sont perçues comme initiatrices d'un mouvement de requalification de l'animal et d'une volonté de reconcevoir le soin dans des pratiques d'accompagnement qui semblaient s'essouffler ou se trouver dans une impasse avec certains patients. Cette nouvelle façon d'accompagner par le médiateur animal semble donner un nouveau souffle à l'accompagnement thérapeutique en le redynamisant par de nouveaux moyens de créer la relation ou même de faire soin. Aujourd'hui encore, c'est l'expérience de Levinson qui est vu comme

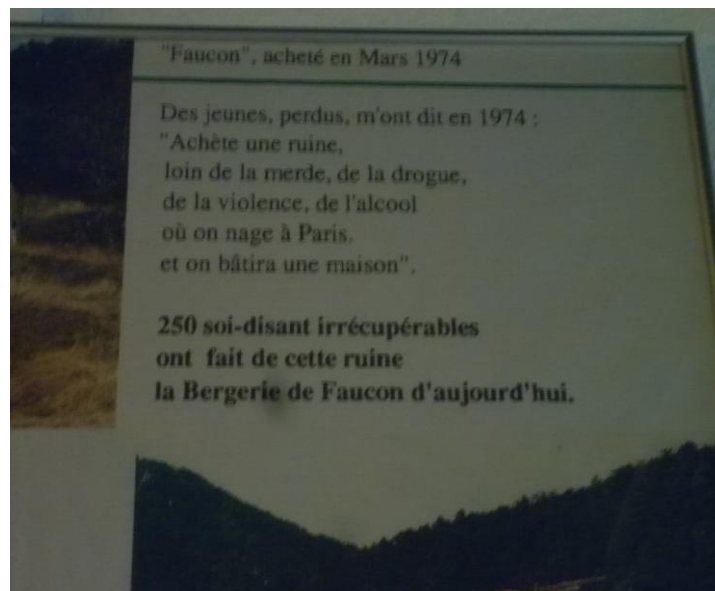
initiatrixe de ce mouvement car elle est reprise par beaucoup d'organismes de formation en zoothérapie. Nous pouvons également voir que ces expériences sont reprises afin d'être instrumentalisées dans le but de légitimer d'autres pratiques et points de vu comme c'est le cas de cette article de la « revue vétérinaire canadienne » de 1984 où l'on peut lire que ces trois travaux sont repris et expliqués dans le but de revaloriser l'image des vétérinaire en requalifiant la relation homme-animal aux travers de nouveaux concepts et de nouvelles manière de la concevoir. En effet, selon certains vétérinaires de l'époque, l'animal peut aider l'homme d'une nouvelle façon, preuve en est de ces trois expériences et publications. Les vétérinaires ne sont alors plus seulement des professionnels de la santé animale, ils soignent des animaux « médiateurs ». Un nouvel aspect de l'animalité semble avoir vu le jour. Et, de ce fait, « On a besoin de nous dans les équipes de recherche interdisciplinaire, pour étudier les rapports entre humains et animaux. » (L.K Bustad et L. Hines, 1984, p 369). Ces nouvelles méthodes élargissent donc le champ des possibles de la relations homme-animal et révèlent des enjeux à différents niveaux, notamment pour les professionnels du soin, de l'accompagnement mais également aux niveaux des professions de la santé animale qui voient alors la possibilité de revaloriser leur profession par la valorisation de leurs connaissances de le champ des études interdisciplinaires inhérentes aux nouvelles recherches sur « l'animal médiateur ». Mais aussi, « les vétérinaires qui comprennent qu'un lien solide entre les hommes et les animaux de compagnie peut améliorer la condition mentale et physique des gens, contribueront à développer des programmes adéquats et efficaces d'animaux de compagnie, destines aux individus qui s'ennuient ou aux handicapés, ainsi qu'aux personnes œuvrant dans les systèmes scolaires communautaires ou à celles qui vivent dans des hospices, des maisons de santé ou de convalescence, des prisons et d'autres institutions » (L.K Bustad et L. Hines, 1984, p 369). Il sera également nécessaire pour leur profession d'acquérir de connaissances dans de nouveaux domaines. Par exemple, «A titre de professionnels, nous devons non seulement mettre à jour nos connaissances et notre compétence, mais aussi acquérir de nouvelles connaissances dans les domaines du comportement animal et humain, ainsi que dans ceux de la psychologie et de la sociologie. » (L.K Bustad et L. Hines, 1984, p 369). Autrement dit, certaines professions se retrouvent interconnectées par ce nouveau lien, les « animaux médiateurs », entre professionnels du soin et bénéficiaires et deviennent alors également « médiateurs » entre professions et professionnels.

De plus, selon Thomas (1980), et comme nous l'avons vu lors d'une précédente étude au sujet des origines et du développement du végétarisme en Occident, les sensibilités envers les animaux ont évolué de telle sorte qu'elles ont entraîné, à *partir* du début du XIXe siècle l'apparition de mouvements destinés à la protection des animaux, lesquels sont alors vus comme des êtres sensibles. Ces mouvements contestataires de l'exploitation des animaux de rente peuvent prendre la

forme, entre autre, de courants alimentaires basés sur une alimentation non carnée (végétalisme, végétarisme, véganisme) ou de constitution d'associations de défense et de protection des animaux (SPA : société protectrice des animaux, entre autres). Ces courants alimentaires rendent effective une première volonté de nivellement de la hiérarchie des animaux de rente par rapport animaux de compagnie. Nous avons vu que ces différents mouvements viennent principalement des citoyens qui, de plus en plus coupé de la nature, souhaitent s'en rapprocher en manifestant des revendications qui peuvent passer par l'adoption d'un mode de vie alternatif ou le militantisme. Il s'opère ainsi une requalification du statut des animaux qui deviennent alors des « victimes silencieuses » du système que l'on doit protéger. La notion de volonté de se rapprocher de la nature est essentielle pour comprendre l'émergence des requalifications animales qui est également à l'origine de la volonté de s'en rapprocher dans d'autres domaines comme celui du soin et de la santé. Nous voyons alors émerger une remise en question de la médecine allopathique classique vers une médecine plus douce et « naturelle » (naturopathie, acupuncture etc.). Le champ du soin est alors remanié par ces nouvelles demandes sociales et la « zoothérapie » devient, de ce fait, un moyen de répondre aux besoins de requalification des animaux et d'aller vers des méthodes de soins plus « naturelles ». La zoothérapie vient compléter le processus de soin classique et peut en devenir une étape. Il peut également s'agir d'un ultime recours, après avoir essayé plusieurs techniques, la zoothérapie peut fonctionner là l'ergothérapie ou la psychothérapie n'ont pas fonctionné. Cette pratique s'inscrit donc dans un mouvement plus général qu'est la considération du vivant dans toutes ses dimensions. Elle entre dans la catégorie du « Green care », qui regroupe des activités en lien avec la notion d'environnement et met en avant l'idée que ce dernier ainsi que tous ce qui y est relié de manière directe ou indirecte (animaux sauvage ou domestiques, nature non anthropisée, agriculture, horticulture etc.) est procureur de bien être, est thérapeutique. Autrement dit, se rapprocher de la nature et du « naturel » mais aussi le faire pousser, croître et se développer ferait du bien. A titre d'exemple, « Green care is an inclusive term for many complex interventions, such as social and therapeutic horticulture, animal-assisted therapy, care farming, green exercise, ecotherapy, wilderness therapy, e.g (Haubenhofner et al., 2010). Although there is much diversity under the umbrella of Green care, the term is grounded on the positive relationship between exposure of nature and human health (Sempik et al., 2010) ». (Bente Berget and Camilla Ihlebæk, non daté, p 123). De ce fait, l'accent est mis sur l'aspect positif de la nature, qui devient une nature génératrice de « bien-être » à condition d'être « en lien » avec. Les pratiques de soin par « l'animal médiateur » sont donc incluses dans un processus de reconsidération beaucoup plus large de l'environnement et des animaux. Elles révèlent également un engouement pour la prise en compte du vivant de façon bienveillante et sont même issues de cet engouement. On a besoin de se rapprocher de la nature dans les villes où ce qui est naturel n'est pas ou peu présent. Ces pratiques sont évocatrices d'une

« idéologie du refus » d'une anthropisation massive, où l'homme s'impose en être supérieur et où l'anthropisation est perçue comme une manifestation de sa supériorité.

Les « IAT » s'inscrivent dans un processus plus vaste et sont régies par des principes éthiques relativement proches de celles qui sous-tendent les partisans d'une « deep ecology » (Sfez.), une forme d'écologie où l'on souhaite résonner de manière « biocentrique » et non plus anthropocentrique. En effet, dans les « activités assistées par les animaux », on requalifie l'animal de manière à ce qu'il ait un pouvoir sur les humain, l'animal devient un sujet et non plus un objet, il devient un acteur du travail social, ce qui a pour effet de l'exclure d'autres catégories, notamment de celle de l'animal de rente et rend ainsi sa consommation difficile voire impossible. On résonne donc aussi du point de vue de la nature, on en prend soin, on est « bienveillant » envers les animaux car ce sont des animaux en bonne santé qui peuvent faire soin (dans les pratiques de zoothérapies). Il est également difficile de concevoir des pratiques où la bienveillance est prônée envers les humains, on souhaite produire soin, en prenant comme support des animaux maltraités et mal en point. L'intention de bienveillance est donc générale. Comme nous l'avons vu, on veille au bien-être animal, on pense donc à la place de l'animal à ce qui lui procure du bien-être, mais peut-on alors parler de « zoocentrisme » dans les pratiques, ou sont-elles incluses dans une mouvance « biocentrique » qui octroie le respect à tous les êtres vivants ? Nous pouvons voir qu'à l'association AMEA, l'animal est perçu comme acteur social qui a une réelle importance pour les intervenants, on ne met jamais les animaux en danger au profit du soin humain, l'animal est donc digne du respect humain, tout comme à la Bergerie de Faucon, mise à part que leur statut social est différent. Ces pratiques semblent révéler une idéologie plus générale qui englobe le besoin de respect des animaux qui se manifeste par une considération particulière du vivant. En effet, pourquoi faire du soin avec des animaux si l'on éprouve une profonde aversion envers eux et un mépris de l'environnement ? Même si ces pratiques se retrouvent dans un milieu rural ou périurbain, l'idéologie sous-jacente semble venir d'un besoin de revalorisation de l'environnement et des animaux qui semble être vu comme bénéfique pour l'homme. Ces deux formes de pratiques sur ces deux terrains sont donc incluses dans une idéologie beaucoup plus vaste qui englobe vision de l'environnement, des hommes et des animaux et fait référence, par opposition, aux méfaits de la ville. En effet, le cadre rural choisi par le père Guy Gilbert en 1974 pour créer la Bergerie de Faucon est évoqué comme une nécessité, le besoin pour les jeunes de l'époque de se couper de toutes formes de tentations générées par la vie en milieu urbain.



Encadré figurant dans l'entrée de la Bergerie de Faucon

Ces pratiques révèlent aussi une idéologie relative à la requalification des animaux qui a émané des citoyens, et ont été créées et mises en valeur par des professionnels exerçant en milieu urbain et qui se manifestent dans un cadre rural ou périurbain. Elles témoignent aussi d'une volonté de rapprocher l'homme des animaux et/ou de l'éloigner de la ville afin de favoriser son bien-être et même de le créer. Dans les séances de zoothérapie, on amène l'animal à l'homme lorsque celui-ci a des difficultés à se déplacer. Par cela, on cherche souvent à évoquer quelque chose chez des personnes souvent en rupture totale avec l'environnement. Les animaux chez les personnes âgées peuvent parfois susciter de la nostalgie car ils rappellent un temps où le bénéficiaire concerné vivait à la campagne et avait des animaux. Le besoin de se rapprocher du vivant est donc bien présent, en opposition au cadre gris, goudronné et excessivement anthropisé de la ville. Nous pouvons donc voir de manière inconsciente une requalification du vivant dans un but de revalorisation de la biodiversité, comme en témoignent l'exotisme des animaux de la Bergerie de Faucon, par exemple, ainsi que la manière dont ils sont « exposés » au public. En effet, le site est organisé de manière à ce que les animaux soient mis en valeur (grands espaces, enclos fonctionnels et aménagés de manière esthétique avec des abris en pierre etc.).



Enclos des daims avec abris en pierres et abreuvoir

La valorisation des animaux peut entrer dans un processus de mise en valeur du bien-être des animaux avec des enclos et des cages adaptés à leurs besoins, ils sont régulièrement entretenus et des soins leurs sont prodigués en cas de nécessité. Pas d'animaux amaigris ou négligés donc sur ces deux sites, ce qui confirme la nécessité de montrer sa bienveillance envers eux, comme une marque de bonne pratique. Bienveillance envers des animaux particuliers donc, car quoi de plus délicat que de produire du soin ? Mais pour produire du soin, il est nécessaire de prouver que l'on est capable d'en faire pour pouvoir être reconnu et, de ce fait, s'immiscer dans le champ très contrôlé du soin et de la santé. Donc pour que les activités assistées par les animaux puissent entrer dans le champ du soin, il était nécessaire pour elles qu'elles prouvent leur efficacité, au-delà des trois expériences que nous avons évoquées, mais également qu'elles entrent dans un processus de légitimation que nous allons à présent détailler.

2) « Mécanismes » de légitimation des pratiques

Afin de pouvoir s'inscrire dans le champ du médical, cette nouvelle technique de soin par le contact animalier doit passer par une série d'études scientifiques destinées à lui conférer une légitimité, surtout si elle devient une profession à part entière. Les recherches sur les « IAT » ont montré que l'animal a pu avoir un effet positif sur l'homme, mais nous allons voir comment elles ont contribué à la construction de l'animal médiateur. En effet, outre le fait que nous avons pu constater que les pratiques autour de « l'animal médiateur » ont permis la construction identitaire de ce dernier, le faisant ainsi entrer dans une nouvelle catégorie d'animaux, l'histoire des « IAT » montrent comment l'animal est passé du statut d' « animal contingent » à « animal social » (Michalon, 2010).

C'est ainsi que commence un long processus qui consiste, avant de produire une profession légitime, à construire un animal légitime. En effet et comme nous l'avons vu, les premiers constats sur les effets positifs du contact avec l'animal ont été fait grâce à des situations accidentelles, comme c'est le cas pour la présence imprévue de Jingles, le chien de Levinson et pour l'oiseau blessé trouvé par les patients du *Lima State Hospital*. C'est ainsi qu'apparaît « l'animal contingent », animal sans aucune « valeur thérapeutique » démontrable. Mais quelque chose d'inattendue avait vu le jour et l'on souhaite reproduire ces expériences pour en comprendre les « mécanismes » mais aussi et surtout pour pouvoir généraliser la pratique. C'est ainsi que, pour satisfaire les institutions et les financeurs de projets, les études scientifiques ont cherché à démontrer comment l'animal pouvait produire du soin. Ce qui eut pour effet de rigidifier le contexte des études et d'en orienter ainsi les conclusions. En effet,

« On ne savait rien de la réalité des effets constatés, de leur caractère positif, et encore moins des mécanismes qui les produiraient. En somme, il y a eu là un appel à un « durcissement » de la recherche sur les I.A.T. à travers la mise en place de méthodologies expérimentales et l'utilisation systématique de la statistique comme outil d'administration de la preuve. Derrière cet appel à la scientification, on lit une volonté de développer des pratiques encadrées, professionnelles, pouvant rendre compte de leur efficacité auprès des institutions de soin et, plus largement, auprès des financeurs publics et privés. Pour mener à bien cet agenda, l'animal contingent ne suffit plus. Il fallut mettre en scène un animal contrôlable ». (Michalon, 2010, p 82).

Autrement dit, les volontés scientifiques ont contribué à la construction de l' « animal contrôlable », que l'on manipule à sa guise et que l'on implante dans un contexte afin d'en observer ses effets. Cette manière de faire s'apparente aux études cliniques pour tester l'efficacité et la dangerosité d'un médicament, en mettant de côté toute la dimension symbolique et représentative de l'animal. Et comme l'on trouve forcément ce que l'on veut chercher en orientant inconsciemment ou consciemment les recherches, les études sur l'animal contrôlable ont produit des résultats sur l'efficacité des « IAT » mais pas sur les mécanismes de l'efficacité.

C'est au début des années 2000, que Beck et Katcher vont émettre l'hypothèse que la dimension affective et les représentations de l'animal peuvent entrer en compte dans le processus de soin. L'animal entre ainsi dans un processus social, il est inclus dans les relations affectives où il peut jouer un rôle actif dans cette relation. « L'animal social » voit le jour par la même occasion. C'est un animal nouveau capable de construire et d'induire une relation, de susciter des émotions et, de ce fait de ré-impulser un mouvement thérapeutique qui pouvait stagner avec les autres formes de thérapie. Comme l'explique Michalon,

« Pour certains chercheurs, plutôt issus des sciences sociales, l'impasse est d'ordre méthodologique : les méthodologies expérimentales et/ou quantitatives ont montré leurs limites. Ils proposent dès lors, toujours dans le but de comprendre les mécanismes de l'I.A.T., d'observer comment se construit ce « sens singulier » en direct, à travers des situations ordinaires de co-présence interspécifique. Franklin et al. insistent sur une approche inspirée de l'éthologie et de

l'ethnométhodologie – plus qualitative donc – pour documenter ce qui se joue entre l'humain et l'animal quand ils partagent leur quotidien et construisent une relation 'qui fait sens' pour eux deux ». (Michalon, 2010, p 83).

Nous pouvons donc constater que les volontés scientifiques ont orienté les recherches et les résultats et ont donc contribué à construire cet animal présent dans les séances de zoothérapie, l'animal social. Les zoothérapeutes ne commencent donc pas à travailler avec des animaux de rente ou de compagnie, ils commencent avec les représentations préétablies socialement construites qui ont participé à l'élaboration de l'animal social. Autrement dit, les praticiens remodelent des animaux qui sont déjà perçus comme des animaux sociaux, qui appartiennent déjà à une autre catégorie d'animaux. En les remodelant, c'est à dire en les habituant à être caressés par l'homme, on « socialise » l'animal, on souhaite rendre les « animaux sociaux » encore plus sociaux. Car à la base, les praticiens achètent ou récupèrent des animaux avec l'intention que ces animaux deviennent des acteurs du travail thérapeutique. Et nous avons vu que la dimension « performative » de l'intention donnait du sens et orientait les pratiques. Comme le montre J. Michalon qui reprend les explications de Véroniques Servais, les situations thérapeutiques se créent parce que l'on souhaite intensément qu'elles existent. Véronique Servais montre que les comportements sont socialement induits par les attitudes des organisateurs d'un programme comme cela a été le cas avec des enfants présentant des troubles autistiques mis en contact avec des dauphins. Cette expérience montre que l'enthousiasme de l'équipe pour ce projet a influencé les effets positifs sur les enfants. La même expérience a été faite en prenant soin de ne pas montrer cet enthousiasme et les enfants n'ont pas progressé. Nous voyons donc que les animaux présents pour les séances sont des animaux socialement modelés et même remodelés par l'intention que l'on a de faire avec eux et qu'ils fassent avec nous. Tout ce cheminement met en lumière des animaux ayant un statut social préalablement établi et qui les différencie des autres animaux et même des animaux de compagnie déjà proches des hommes. Par exemple, un chien craintif qui a tendance à mordre ne pourra pas participer aux séances car il sera considéré comme dangereux pour les bénéficiaires. Il faut donc des animaux légitimes et reconnus comme tels pour ces séances, des animaux requalifiés dans les représentations.

La construction d'animaux légitimes pour les pratiques est donc la première étape du processus de légitimation du soin par le contact animalier. La seconde consiste à légitimer les pratiques en produisant du sens. Dans un premier temps, nous pouvons voir que la zoothérapie est une profession qui est perçue comme telle aux yeux de ceux qui n'ont pas fait une formation de zoothérapie et qui n'ont pas le titre de thérapeute. La déclinaison des terminologies pour désigner les pratiques autour de l'animal médiateur (zoothérapie, activités assistées par les animaux, intervention en médiation animale etc.) témoignent de leur complexité mais aussi des tensions au sein des différentes professions que l'émergence et le développement des pratiques ont créées. En effet, le terme « zoothérapeute » est réservé aux professionnels qui détiennent un diplôme dans le

domaine de la thérapie qui est reconnu par l'autorité médicale. La zoothérapie ne peut être pratiquée de manière isolée, elle est complémentaire aux autres formes de thérapies. De plus, la « zoothérapie » s'inscrit et se développe dans le champ du paramédical où ses principaux bénéficiaires se trouvent. En effet, « Le monopole du monde médical, et plus particulièrement biomédical, sur l'utilisation légitime du terme 'thérapie' fait partie de ces dimensions. L'histoire des pratiques de soin par le contact animalier est ainsi celle d'une quête de légitimité vis-à-vis du monde médical, une course après un label 'thérapeutique' qui n'apparaisse pas usurpé. Car il ne faut pas s'y tromper : le soin par le contact animalier n'est en rien ce qu'on pourrait appeler une 'médecine parallèle' ou une 'thérapie alternative'. Les pratiques ne tentent pas de se développer parallèlement au monde médical comme peuvent le faire les phytothérapies ou la naturopathie, qui évoluent plutôt dans les univers éco-alternatifs ». (Michalon, 2011 p 34). Les terminologies du soin par le contact animalier se déclinent aussi en fonction des catégories d'animaux qui sont concernés lors des séances. Il s'agit parfois d'inclure une seule espèce animale et le nom de l'espèce servira à définir la pratique qui lui est associée, ce qui donnera par exemple la « delphinothérapie » ou « l'équithérapie ». Le cheval, de par son histoire et l'ambivalence des représentations qui lui sont associées, obtient un statut particulier. A bien des égards, semble être l'animal le plus représentatif de l'ambiguïté de nos relations aux animaux. Les animaux qui serviront à créer des diversifications du soin par le contact animalier font partis des espèces qui ont démontré leur « qualités » en tant qu'animaux. Ce qui sera perçue comme « qualité » chez les animaux sont issus des « projections anthropomorphes » qui seront transposées sur le comportement des animaux concernés, ou l'intérêt pour certains animaux aurait une origine « mythologique ». Par exemple, « Gouabault explique que l'imaginaire du « dauphin sauveteur » (secourant et guidant les marins notamment) a des racines historiques et anthropologiques très profondes : l'idée que les dauphins auraient quelque chose à apporter aux humains qui les approchent et à l'humanité toute entière, est fortement ancrée dans de nombreuses mythologies, dont la mythologie grecque. Depuis les années 1950, un véritable « phénomène dauphin » se donne à voir dans le monde occidental, qui trouve dans la « delphinothérapie » un prolongement idéal à la figure du « dauphin sauveteur ». (Michalon, 2011, p 206). Les chiens sont omniprésents dans les « activités assistées par les animaux » ce qui semble être en lien avec le statut de chien « assistant » pour les personnes présentant un handicap, comme le montre Jérôme Michalon : « De manière préalable, il nous faut signaler que le 'circuit chien' concernant le soin par le contact animalier recoupe pour beaucoup un autre circuit qui, lui, produit des pratiques d'assistance animalière. En effet, les chiens d'assistance (chiens guide, chiens écouteurs et chiens d'assistance pour personnes handicapées moteur) et les chiens d'intervention (chiens visiteurs, chiens d'éveil, chiens résidents – inséré dans des activités et des contextes plutôt 'thérapeutiques') ont une histoire commune ». (Michalon, 2011, p 323). Le cheval détient à

également un statut particulier dans les représentations, il est à la fois un animal de consommation et un animal de loisirs et sa possession ou la possibilité d'effectuer des activités de loisirs en sa présence a été selon les époques, révélateur d'un statut social particulier (aristocratie ou composant la « cavalerie ») : « Son statut culturel privilégié qui en résulte dans la civilisation occidentale (de même que dans beaucoup d'autres civilisations), ainsi que, on le verra, une étrange faculté de déchaîner les passions », il les doit à la nature des services qu'il rend à l'homme [...] ». (Digard, 1999, p 52). L'équitation est aujourd'hui une pratique qui a tendance à se démocratiser, altérant ainsi quelque peu son statut d'animal associé à la noblesse. L'omniprésence de ces animaux dans les activités assistées par l'animal renvoi à une hiérarchisation des animaux et révèlent des représentations valorisantes à leurs égard.

Nous avons pu constater que les éducateurs de la Bergerie de Faucon évitent de qualifier de zoothérapie leurs activités car ils savent que cette pratique nécessite d'acquérir des compétences particulières qu'ils ne prétendent pas maîtriser. La présidente de l'association AMEA détient un titre de psychothérapeute, ce qui lui octroie le statut de « zoothérapeute » tandis que le salarié et la personne en sous-traitance sont des intervenants en médiation animale. Ces terminologies montrent bien la volonté de cloisonner les pratiques afin de leur donner une légitimité. En effet, si le « zoothérapeute » a un titre reconnu pour pouvoir faire de la thérapie, les autres intervenants ne peuvent pas en faire, les séances s'apparentent donc à du divertissement plus que du thérapeutique. Mais du divertissement avec toujours en arrière-plan un fond de « thérapeutique » implicite et sous-jacent, m'explique un intervenant lors d'un entretien informel. Ils essayent en effet que des choses, au-delà du récréatif et du divertissement se passent lors des séances. Ils accordent une attention particulière aux petites choses qui peuvent survenir, comme les gestes de motricité, le fait de valoriser et d'induire le sentiment d'utilité chez certains bénéficiaires par exemple. Donc même s'ils ne sont pas thérapeutes, ces intervenants ont acquis le savoir nécessaire à la détection et à l'application implicite du « thérapeutique » lors des séances et ce même si ce savoir n'est peut-être pas aussi développé que celui d'un thérapeute. Ce constat pose la question de la division des tâches et du cloisonnement des savoirs bien présent dans les sociétés occidentales. En effet, selon Michalon,

« Dans la deuxième partie, nous nous sommes intéressés à la question de la professionnalisation des pratiques de soin par le contact animalier, toujours avec la volonté d'observer comment l'animal bouleverse le monde des professionnels de santé. On a pu ainsi assister à des disputes juridictionnelles intenses entre médecins, chercheurs, infirmières, thérapeutes paramédicaux. Elles se sont concentrées autour des conditions à respecter pour pouvoir attribuer un label « thérapeutique » à ces pratiques. Là encore, on se rend compte que les lignes de front bougent difficilement : le consensus autour de la politique de 'la thérapie aux thérapeutes' (qui consiste à réserver l'utilisation du terme 'thérapie' à des professionnels du soin titulaires d'un diplôme déjà reconnu par l'autorité médicale) témoigne bien de la force d'inertie des professions établies dans le milieu médical ». (Michalon, 2011, p 256).

De ce fait, les « zoothérapeutes » effectueront les séances de zoothérapie et les intervenants réaliseront les séances plus ponctuelles, qui n'impliquent pas de suivi, sur le thème du divertissement. Ces manières de procéder témoignent donc du besoin de cloisonner les savoirs pour leur donner une légitimité et révèlent également les tensions et les enjeux qui y sont liés. En effet, si le titre de zoothérapeute est réservé aux thérapeutes, cela veut-il forcément dire que les intervenants et les éducateurs de la Bergerie de Faucon ne peuvent pas mettre en place des activités qui ont du sens pour les bénéficiaires et qui pourront aussi induire un travail « thérapeutique » ? En cloisonnant ces savoirs, on provoque implicitement le « non thérapeutique », on le crée par l'intention même de ne pas pouvoir en faire ou de croire qu'il est impossible d'en faire sans formation spécialisée. Il semble que l'acquisition de savoirs spécialisés (en psychologie par exemple) donne un autre sens à la relation à l'animal, aux pratiques mais aussi à leur efficacité sans pour autant que cela discrédite le travail fait d'une autre manière avec le « médiateur animal ». A l'inverse, les autres manières de faire soin par le médiateur animal peuvent sembler menaçantes pour les professions thérapeutiques comme le montre les différentes terminologies constamment remaniées pour décrire les différentes formes de pratiques. Mais par l'observation, il semble que ces différentes formes de pratiques cohabitent et s'enrichissent les unes des autres. Pour illustrer ce constat, l'intérêt pour les pratiques de la Bergerie de Faucon de la part de la zoothérapeute de l'association AMEA, le respect des terminologies pour désigner les pratiques de la Bergeries de Faucon (zoopédagogie) ainsi que l'accueil de stagiaires qui sont en formation de zoothérapie sur le site en témoignent. Nous sommes tout de même dans une hiérarchisation des savoirs car ceux qui ne sont pas thérapeutes ne peuvent pas affirmer faire de la « thérapie » par l'intermédiaire des animaux. Mais nous pouvons voir qu'il se produit tout de même une volonté de nivellement des savoirs où chaque forme de pratique produirait du sens, sans qu'il n'y ait de dévalorisation de différentes manières de procéder.

Chaque manière de mettre en contact l'homme et l'animal semble être adaptée pour produire du sens et peut être créateur de savoirs spécifiques qui ne seront pas utilisés de la même manière au vu des tensions qui sont présentes à un niveau plus global. En résumé, le cadre « thérapeutique » général (milieu médical, champ du soin et de la thérapie) influence la production et la mise en œuvre de savoirs ainsi que les façons de pratiquer. Le « thérapeutique » devient donc un enjeu très visible dans l'émergence et le développement du soin par le contact animalier, comme l'explique Jérôme Michalon. Ainsi, les « activités de 'care', » sont « moins visibles, moins 'grandes' et moins aptes que les activités de 'cure' à faire bouger les lignes du monde de la santé. A travers la volonté d'obtention du label 'thérapeutique', on voit que le soin par le contact animalier cherche à s'élever du côté du 'cure', alors que c'est dans les domaines du 'care' qu'il est le mieux accepté, qu'il pose le moins de problème. Cette volonté semble confirmer notre hypothèse selon laquelle les acteurs du

soin par le contact animalier cherchent à utiliser la santé humaine comme un 'bien en soi', bénéficiant alors de sa capacité à clore les controverses, à légitimer une pratique et à engager un nombre plus important de réseaux derrière la promotion de la présence animale. » (Michalon, 2011, p 271). Dans un premier temps, des études scientifiques donnent une légitimité aux pratiques qui deviennent ainsi, en se développant, l'apanage des professions reconnues par les autorités médicales qui se spécialisent dans le soin par le contact animalier. Autrement dit, une pratique qui a scientifiquement démontré son efficacité doit être pratiquée par des personnes ayant une profession qui a une efficacité scientifiquement démontrée.

La zoothérapie est donc une profession reconnue car elle est rendue légitime par le discours scientifique qui l'accompagne et résulte d'études scientifiques avec des preuves de son efficacité établies. Ces études ont également permis de faire entrer les animaux dans une nouvelle catégorie d'animaux sociaux ce qui contribue à rajouter de la légitimité. De ce fait, le zoothérapeute travaille avec un savoir spécifique et des animaux requalifiés taillés sur mesure pour valider ce savoir. L'animal devient donc ainsi une preuve du savoir. Comme nous l'avons vu, les animaux sont modelés pour répondre à des attentes spécifiques et pour éviter de mettre en danger les bénéficiaires. Les animaux répondent ainsi à des attentes particulières (ils ne sont pas potentiellement dangereux, ils ne sont pas craintifs et se laisser approcher et caresser par l'homme) de la part des intervenants ou des bénéficiaires. Le « thérapeutique » se fait avec des animaux déjà modelés ou c'est la volonté de les modeler (« dresser ») qui peut produire le sens thérapeutique comme c'est le cas à la Bergerie de Faucon. Le savoir spécifique des zoothérapeutes est donc accrédité du comportement des animaux qui s'y superpose et donne ainsi une preuve de l'efficacité. L'animal devient une preuve du savoir mais aussi de l'efficacité. Preuve du savoir car il est le produit d'un savoir spécifique (pour pouvoir produire du soin, il faut des animaux « habitués », le choix de certaines espèces d'animaux avec des textures de poils différentes pour les séances). Et preuve de l'efficacité car, par l'intervention et la mise en situation du zoothérapeute, ils participent au processus de soin.

Pour les zoothérapeutes, deux formations sont donc nécessaires pour obtenir ce statut qui semble être un gage de sûreté pour les structures médico-sociales qui les accueillent. En revanche, pour faire de la « zoopédagogie » à Faucon, il n'y a pas de formation préalablement requise. Mais nous pouvons constater que la naissance du « thérapeutique » mobilise des connaissances et des savoirs particuliers. Le « thérapeutique » se crée par la volonté même de le créer et de l'observer. « Voir le sens » sous-jacent aux pratiques nécessite un « savoir observer ». Le sens induit par le travail autour de l'animal est tout ce qui permet la remise en question et le questionnement du jeune sur sa façon d'être. Les questionnements peuvent entraîner le développement d'une qualité, donnant naissance à de nouvelles manières d'être. Par là même, il apprend à se connaître et à être

responsable de ses choix, de ses comportements et de ses actions. Les connaissances et les savoirs mobilisés lors des pratiques sont donc de l'ordre de l'observation fine et accrue de ce qu'il se passe mais également de ce qu'il semble être proche des notions de psychologie et d'éthologie animale. Comme l'explique J. Michalon,

« Nous retombons ici sur ce que nous avons évoqué plus haut, à savoir la différence entre 'signification statistique' (ou 'vérificationniste'), et 'signification relationnelle', qui trouve au travers de ces deux empreintes ses figures les plus extrêmement opposées. D'un côté, le tiers (qui n'est pas le thérapeute) décrit une valeur potentiellement thérapeutique à partir de contextes non thématiques comme thérapeutiques, et attribue une signification 'sémantiquement' thérapeutique après coup au contact animalier. De l'autre, on trouve une posture explicitement thérapeutique, dans laquelle l'expression d'un comportement a une consistance sémantique pour le thérapeute, et qui du coup se traduit par une attention accrue à ce qui 'peut faire sens' pour le patient. En termes d'intentions de recherche, de contexte à partir duquel le lien entre contact animalier et bénéfices pour l'humain veut être documenté, on comprend que les deux empreintes sont clairement dans des dimensions peu commensurables. » (Michalon, 2011, p 183-184).

Par exemple, le fait qu'un éducateur remarque que le comportement d'un jeune avec un animal peut être transposé et renvoie à son attitude avec les hommes relève peut être de ce champ de connaissances (psychologie). L'approfondissement de ce premier constat par un psychologue ou un psychothérapeute mettrait en lumière l'origine de ce comportement. Une connaissance approfondie des animaux et de leurs comportements est également nécessaire pour assurer la sécurité de chacun. Cette connaissance peut s'acquérir par l'observation mais également par la transmission orale de la part des autres compagnons et de jeunes. Par exemple, si un nouveau compagnon arrive à Faucon, il sera informé par l'équipe des attitudes à adopter avec chaque animal pour assurer sa sécurité, celle des jeunes et des animaux, mais aussi par les jeunes « qui savent », qui ont l'habitude, ce qui peut, peut être permettre de développer leur sentiment d'utilité, par exemple, à leur yeux.

Tous ces paramètres permettent alors de légitimer le praticien qui devient un protagoniste dans le champ du soin, un professionnel qui détient des savoirs spécifiques autour du soin par le contact animalier et de l'expérience dans ce domaine. Mais nous avons vu que le soin peut également se faire sans formation spécifique dans le champ de la thérapie car il existe du fait de la volonté de le créer et de « savoir l'observer ». Ce qu'il se passe avec les jeunes de la Bergerie de Faucon semble constituer une amorce au travail thérapeutique qui peut être développé avec un psychologue. Le travail avec les animaux peut dans certains cas « préparer le terrain » au psychologue en faisant émerger des problématiques qui seront interprétées par la suite lors du suivi thérapeutique. Il est donc également complémentaire à d'autres formes de thérapie, il ne les remplace pas, il est inclus dans un travail plus global. Les pratiques thérapeutiques par le contact animaliers subissent donc ce besoin de légitimation et passent alors par le processus de « scientification » (Michalon, 2014), c'est-à-dire de légitimation scientifique que nous avons vu. Nous avons vu que les IAT témoignent d'un besoin de légitimité scientifique car l'animal semblait

être un outil peu concluant pour la communauté scientifique pour faire soin. C'est ainsi que certains paramètres ont été occultés, tel que le passé des différents protagonistes, afin de comprendre les mécanismes de cette forme de soin. On recherchait comment le contact avec l'animal pouvait faire soin, en mettant de côté la dimension de l'histoire personnelle n'entraîne donc pas dans le processus de démonstration de la preuve de l'efficacité. On « désanimalisait » ainsi l'animal en le réifiant et on vidait la relation de toute sa dimension affective.

Nous pouvons donc noter l'importance du contexte d'étude dans le processus de légitimation de pratiques, qui se ressent encore aujourd'hui dans le besoin de détenir un titre de thérapeute pour pouvoir faire de la zoothérapie. « Ainsi, on comprend que l'engagement initial des thérapeutes soit minoré dans les articles fondateurs de l'I.A.T., jusqu'à disparaître complètement par la suite : la 'scientifisation' des recherches sur l'I.A.T. s'est faite selon le 'sens commun de la science', c'est-à-dire la prévalence du modèle du laboratoire et de l'expérimentation décontextualisée. En tout cas, c'est de cette façon qu'elle sera retranscrite dans la littérature ». (Michalon, 2011, p 120-121). A partir de ce constat, on comprend mieux le soin tout particulier donné à la recherche des preuves de l'efficacité. En effet, la recherche des preuves mais aussi des mécanismes de l'efficacité a mobilisé l'attention des études scientifiques. Nous pouvons donc voir que le besoin de « scientifisation » des pratiques entraîne non seulement, et comme nous l'avons vu, une légitimité mais aussi une modification des manières de faire exister les pratiques par les intervenants. Autrement dit, le contexte médical occidental influence les façons de créer et de mettre en place le soin par le contact animalier encore aujourd'hui. Le besoin de légitimité qui se manifeste à travers la recherche de preuves « scientifiques » de l'efficacité efface les « motivations des praticiens à inclure l'animal dans leur activité ». Par exemple,

« Pourtant, on se doute qu'il faut une implication personnelle importante pour faire accepter un outil aussi peu orthodoxe que l'animal. On peut penser que cette invisibilisation des intérêts personnels est une manière de se protéger contre les critiques mettant en avant une sorte d'effet « placebo » : l'idée qu'une pratique de soin fonctionne nécessairement si l'on est préalablement convaincu de son efficacité n'est pas un discours recevable dans la communauté biomédicale actuelle. Ainsi, le choix de se concentrer sur des argumentaires et des témoignages dépersonnalisés rappelle le mouvement observé à propos de la scientifisation des recherches sur les I.A.T., passant du modèle clinique au modèle expérimental, et occultant totalement dans les protocoles à la fois l'histoire personnelle des thérapeutes, expérimentateurs, bénéficiaires et animaux, et la donnée « envie ». (Michalon, 2014, p 40).

Nous allons à présent voir que le contexte médical et l'histoire des relations homme-animal en Occident déterminent aussi comment les catégories d'animaux « médiateurs » se sont constituées et comment le choix des différents animaux inclus dans le processus de soin constituent de nouvelles catégories « ontologiques » et révèle des représentations spécifiques.

3) Choix des animaux : création de catégories « hybrides »

Les animaux choisis par les intervenants pour les séances de zoothérapie et de zoopédagogie ne le sont pas par hasard. Ils révèlent des représentations particulières et répondent à des besoins précis. Ils sont aussi sélectionnés selon des critères anatomiques et des particularités physiologiques, ce qui peut avoir des répercussions sur l'efficacité du soin. Jean Pierre Digard (2009) constate une tendance à la miniaturisation des animaux de compagnie et une tendance opposée à rendre mastodontes des animaux de rente ainsi qu'une « survalorisation » des animaux de compagnie et un « ostracisme » à l'égard des animaux de rente. Il explique que cette survalorisation est une conséquence de l'indifférence à l'égard des animaux de rente destinée à être consommés et exploités et avec lesquels il est nécessaire de garder une distance affective afin de pouvoir les consommer. Ces traitements inégalitaires révéleraient un besoin de se déculpabiliser de consommer les uns en survalorisant les autres, ce qui permettrait de rétablir l'équilibre dans les façons de se représenter les animaux et les manières d'agir. En effet, et pour illustrer nos propos, « La comparaison des types 1 et 2 fait apparaître une hiérarchisation très nette entre une élite animale – les animaux de compagnie – et une plèbe animale – les animaux de rente. Les premiers sont omniprésents et survalorisés avec ostentation, tandis que les seconds apparaissent d'autant plus marginalisés, dissimulés et ignorés qu'ils sont intensément exploités. L'écart est amplifié par une tendance historique à la miniaturisation des animaux de compagnie et à la mastodontisation des animaux de rente par un phénomène de compensation bien connu, l'amour que nous prodiguons aux uns a pour fonction de nous déculpabiliser du sort que nous réservons aux autres, c'est-à-dire à ceux que nous élevons à seule fin de les tuer pour les manger. Les animaux de compagnie se trouvent en quelque sorte investis d'une fonction rédemptrice ». (Digard, 2009, p 99).

Il était donc nécessaire, pour maintenir les comportements alimentaires « omnivores » contemporains, de cloisonner les catégories animales, ce qui révèle encore une fois, le besoin de marquer en oppositions binaires les catégories afin de pouvoir leur donner du sens et de pouvoir en disposer. Les représentations qui découlent de ces catégories permettent d'organiser un monde qui tourne autour de la satisfaction des besoins humains. A l'opposition des catégories animales de rente - de compagnie viennent s'ajouter les notions d'utile et d'inutile mais aussi de « diversifiée » et d'« homogène ». En effet, les animaux de rente « mastodontisés », ostracisés et « utiles » ou utilitaristes sont opposés aux animaux de compagnie miniaturisés, survalorisés et « inutiles ». La tendance à l'augmentation par sélection du volume physique des animaux de rente serait en partie expliquée par les besoins productivistes de viande mais aussi par le besoin de se différencier. Par exemple, « Mais bien plus qu'à des impératifs économiques ou zootecniques, la « mastodontisation » des animaux de rente correspond à des stratégies identitaires s'inscrivant dans le cadre d'oppositions régionales et socioculturelles: le notable du Nivernais crée une race de chevaux noirs pour se singulariser dans une région d'élevage de bœufs blancs, des bourgeois

cultivent le goût des chevaux aux formes opulentes et aux allures relevées pour se distinguer des aristocrates amateurs de chevaux de course de galop à la silhouette élancée... ». (Digard, 1999, p 47). En revanche, les animaux de compagnie, de par leur caractère « inutile » sont paradoxalement traités avec beaucoup plus de bienveillance. A l'inutilité et à la bienveillance s'oppose l'extrême inverse, la rentabilisation de la vie animale associée à « la marginalisation, la péjoration, voire la maltraitance, dans une indifférence quasi générale, des animaux « utilitaires ». (Digard, 1999, p 39). De plus, on multiplie les espèces d'animaux « nains » (du cochon au lapin en passant par le cheval) tandis qu'on uniformise les animaux dans les élevages intensifs. Pour résumer, on survalorise donc, voire même anthropomorphise, des espèces d'animaux affectueusement plus digne d'intérêt dans le but de pouvoir psychologiquement consommer une masse uniforme et « désanimalisée ».

Dans le cadre des activités assistées par les animaux, nous pouvons constater la tendance inverse c'est-à-dire que les animaux « utilisés » pour les séances sont principalement des animaux qui sont généralement des animaux destinés à la consommation (cochons, chèvres, lapins, poules) dans l'idéologie classique. Mais ces animaux sont des animaux nains (lapins, boucs et cochons nains) ou des races sélectionnées qui sont classées dans la catégorie des « nouveaux animaux de compagnie » comme le lapin bélier par exemple. On constate alors une « hybridation » des catégories d'animaux dans le cadre des activités assistées par l'animal ou les animaux de rente sont valorisés, et pour certains miniaturisés, au même titre que les animaux de compagnie. Nous pouvons donc voir sur les deux terrains qu'il se produit une requalification du statut des animaux de rente, « sauvages » ou exotiques qui est basée sur la hiérarchisation inversé du modèle connu et observé dans les sociétés « naturalistes » contemporaines. Le système ontologique occidental défini par Philippe Descola fait une différence entre les intériorités et les extériorités humaines et animales. Il met en évidence que les Occidentaux considèrent qu'il y a une « continuité dans les extériorités » entre humains et animaux mais que l'intériorité est différente. P. Descola le définit plus précisément « par la discontinuité des intériorités entre humains et non-humains et la continuité des physicalités, autrement dit, une combinaison de particularisme moral et de gradualisme physique. » (Descola, 2013, p 85). En effet, cette différence est significative dans le système occidental car elle renvoie aux représentations des animaux et entraîne ainsi les modes de fonctionnements qui y seront associés. Autrement dit, nous différencions notre intériorité de celle des animaux pour qu'il n'y ait pas de continuité possible entre les hommes et les animaux et pour pouvoir ainsi en consommer et en exploiter certains. Nous pouvons donc noter l'importance de la notion « d'intériorité » dans les représentations occidentales car c'est elle qui permet d'établir la frontière entre humanité et animalité et détermine ainsi la possibilité de consommer les animaux de « rente ».

Une fois cette frontière établie, l'élaboration des différentes catégories d'animaux est possible. En effet, dans les représentations occidentales nous pouvons retrouver, classés en opposition binaire, les catégories d'animaux sauvages-domestiques et de rente-de loisir ou de compagnie. J.P Digard explique que l'élaboration de ces catégories révèle des « modes de relations aux animaux » et non pas des comportements animaliers. Outre le fait que les animaux de la ferme sont surreprésentés au sein de l'association AMEA ce qui révèle des enjeux relatifs au nivellement de la hiérarchie des animaux de rente – de compagnie, cette catégorie d'animaux semble avoir un aspect « pratique ». Pour des raisons de commodité, entre autres, « en institution, les chiens, les chats, les oiseaux, les rongeurs sont majoritaires, principalement en raison de leur taille : ce sont des « petits animaux » pour reprendre une terminologie vétérinaire classique, qui nécessitent de ce fait une moindre adaptation de l'espace institutionnel qui les accueille. La taille des animaux de 'plein air' est souvent plus importante : chevaux, ânes, bétail divers, ou encore dauphins. Mais, dans les fermes pédagogiques par exemple, on rencontre également des 'petits animaux' : volaille, rongeurs. Sans compter que les chiens et les chats en sont rarement absents ». (Michalon, 2011, p 322).

L'homme définit les catégories d'animaux pour pouvoir créer les relations qui y seront associées et qui en découleront. Selon Digard, la catégorie des animaux domestiques, rapprochés de l'homme pour qu'il puisse les contrôler, n'est pas un acquis comme en témoignent l'exemple du « marronnage ». Ces catégories sont en constante mouvance car elles dépendent des transformations socioculturelles du contexte au sein duquel elles émergent. Les relations interspécifiques se voient ainsi remaniées et mettent en lumière les comportements sociaux qui en découlent. C'est ainsi que Keith Thomas a pu montrer que l'observation de la domestication animale a servi de modèle aux techniques de « subordination humaine » et comment l'émergence de mouvements animalistes en Angleterre au XIXe siècle étaient un prétexte pour « donner une ligne de conduite » aux catégories sociales populaires. En effet, « La loi de 1835 contre la cruauté envers les animaux déclare son intention de réduire à la fois la souffrance des créatures muettes et la démoralisation du peuple. On peut ainsi considérer la S.P.C.A. Comme encore un mouvement bourgeois destiné à civiliser les classes inférieures. » (Thomas, 1983, p 243). Ainsi que l'explique André Georges Haudricourt, pour comprendre les relations interhumaines et expliquer les problématiques sociales et sociétales, il est nécessaire d'étudier les relations entre l'Homme et son environnement. Nous pouvons ainsi voir comment la structuration de la société s'articule avec l'organisation des relations entre humains et « non-humains ». Pour Haudricourt, « l'ethnozoologie ou l'ethnobotanique ne sont pas des disciplines annexes ou secondaires en ethnologie, mais permettent au contraire de poser des problèmes essentiels. Les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit. » (Haudricourt, 1962, p 50).

Nous pouvons également voir que les catégories animales sont constamment remaniées en fonction de l'évolution du contexte social et donnent naissance aux « hybrides » révélés par Bruno Latour au sein desquels « toute la culture et toute la nature s'y trouvent rebrassées chaque jour ». (Latour, 1991, p 9). Selon cet auteur, les catégories sont constamment remaniées dans le contexte social, ce qui a pour effet de les « hybrider ». Avant d'essayer de définir à quelle catégorie « hybride » les animaux médiateurs appartiennent, il est nécessaire d'aborder la question de la définition de « l'animalité », au-delà du fait qu'elle s'inscrit dans la rupture de continuité des « intériorités » entre homme et animal. Nous avons vu que certaines catégories d'animaux sont survalorisées voire même anthropomorphisées au point de servir de substituts à une vie de famille dans certains cas. Les exemples d'anthropomorphisation cités par J.P Digard démontrent bien cette dimension de la relation à l'animal de compagnie. En effet, comme première forme d'anthropomorphisation identifiée par Digard nous avons : « 1° Les comparaisons animal-humain. Elles ponctuent les conversations à la manière d'un leitmotiv : 'C'est plus pratique qu'un enfant. [...] Faut bien combler sa solitude, ils remplacent largement une femme' ; J'ai un chien, pourquoi je m'embarrasserai d'un homme ?'... Et surtout, cent fois entendu : 'Plus je connais les humains, et plus j'aime les animaux.' » (Digard, 1999, p 180). Ces formes de considérations envers les animaux tendent à brouiller les frontières entre humanité et animalité si bien définies dans « l'ontologie naturaliste » occidentale. Ce qui nous amène à poser la question suivante : qu'est-ce que l'animalité et sur quels critères se définit-elle ? Comme l'explique Jérôme Michalon, « la question de la différence anthropozoologique » occupe une place importante dans la pensée philosophique. Il montre que le statut de l'animal est défini en fonction de « ce que l'animal n'est pas par rapport à l'humain ». C'est donc une « zoologie négative » ou « par contraste » qui permet essentiellement de définir les qualités humaines par la recherche d'un contraste valorisant. L'animalité n'est pas considérée de manière valorisante, en opposition à une humanité décrite de manière « positive ». La définition de l'animalité sert, par opposition, à mieux définir l'humanité, « le propre de l'Homme ». Par « contraste » donc l'animalité se qualifie notamment par le fait qu'elle n'est pas dotée d'une pensée conceptualisante et d'une communication verbale et les relations anthropozoologiques ne peuvent donc pas être, de ce fait, intersubjectives.

Mais avec l'anthropomorphisation des animaux de compagnie une interprétation d'intersubjectivité est rendue possible. En effet, comme le montre Véronique Servais, la relation anthropozoologique n'a pas pu être considérée comme intersubjective car l'animal, en sociologie notamment, n'est pas considéré comme un « vrai sujet », définissant ainsi cette relation comme une relation à un objet. A partir de ce constat, les attitudes anthropomorphiques pourront être qualifiées comme telles. Si nous inversons les modèles de base, si la relation à l'animal était perçue comme intersubjective, toute forme de « maltraitance », d'instrumentalisation ou d'indifférence envers les

animaux serait perçu comme réifiante. Mais n'est-ce pas ce qui a déjà, été constaté en Occident avec la multiplication des mouvements animalistes (« l'antispécisme » de Peter Singer aux Etats unis par exemple) ? Le développement des modes d'alimentation alternatifs actuels basés sur l'altérité alimentaire comme le végétarisme, le végétalisme ou le véganisme en est le témoin. L'exemple récent du jugement et de la condamnation d'une personne travaillant dans un abattoir accusée de « maltraitance » envers les animaux vient encore renforcer cette notion. Ces manifestations ne seraient-elles pas révélatrice du « tournant animaliste » en anthropologie qui a fait l'objet d'un colloque international en 2011. Ce « tournant animaliste » vu comme « obscurantiste » par JP. Digard ne serait-il pas la conséquence du fonctionnement hyper-productiviste et de l'individualisme implicitement généré par ce mode de fonctionnement ? De plus ce tournant révélerait également une « idéologie du refus » de ce modèle, tout comme c'est le cas pour l'adoption des modes d'alimentation alternatifs excluant la chair animale. En résumé, les comportements qui semblent excessifs du point de vue de la considération de l'animal anthropomorphe sont une réponse à l'excès d'instrumentalisation du vivant, hommes, animaux et environnement (élevages intensifs « hors sol », agriculture intensive etc.) et aux conséquences écologiques tangibles qui y sont associées (gaspillage, déforestation, pollution des sols) mais également du travail à la chaîne et de la division des tâches qui font perdre le sens du travail (mouvements mécanisés et répétitifs, absence de visualisation du produit fini entre autres, gestion mécanisée d'un nombre excessif d'animaux dans le cas de l'élevage intensif etc.). Nous pouvons voir que cette division des tâches est profitable voire nécessaire au bon fonctionnement du système hyper productiviste (déresponsabilisation des « abatteurs » en divisant les gestes fatals à titre d'exemple). En revendiquant les droits des animaux et en dénonçant les excès du système, les hommes ne souhaiteraient-ils pas parler de leur propre condition ? En effet, en répondant à l'individualisme qui en découle par la compensation de la présence animale, l'homme réinvestit le quotidien de sens. Autrement dit, certains hommes compensent leur solitude par une présence qu'ils estiment « non jugeante » et avec laquelle ils produisent une relation intersubjective qu'ils interprètent comme telle. En effet, comme le montre V. Servais,

« Pourtant, bien sûr, tous les propriétaires d'animaux savent que l'animal leur *répond*, et que ce n'est pas là pure illusion de leur part. Le sociologue Clinton Sanders s'est interrogé sur la manière dont les propriétaires d'animaux « font », de leurs animaux, des personnes (Sanders, 1993). Après avoir rappelé que le statut de personne est quelque chose d'éminemment social, qui n'est absolument pas automatique, il identifie quatre conditions permettant de considérer son animal comme une personne. Le propriétaire doit pouvoir lui attribuer : – des processus de pensée (il se souvient, il déduit, il comprend, il croit...) ; – une personnalité (il a une histoire particulière, des goûts, des préférences, etc.) ; – la réciprocité (l'animal contribue à la relation autant que le maître y contribue, il joue sa partie) ; – une place dans la famille, dans le groupe ». (Servais, 2007, p 52).

L'intersubjectivité est donc rendu possible par l'identification de ce qui semble être des réponses comportementales de la part des animaux, exprimées sous une forme non verbale. La communication entre deux êtres est alors perçue comme réciproque et devient significative pour la personne. Dans ce cas, l'animal est un véritable acteur social, il exprime par sa présence et l'attention qu'on lui accorde, un besoin relationnel et a pour mission symbolique de combler un manque affectif. Nous verrons plus tard l'importance de la communication, de l'affectivité et de l'interprétation dans l'efficacité des « IAT ». Les différentes catégories d'animaux sont ainsi remaniées et « hybridées » et donnent naissance à de nouvelles catégories où les êtres qui y sont inclus peuvent osciller entre deux catégories sociologiquement déterminées. En effet, « De la même manière, un même être, une même entité, peut changer d'état selon les relations dans lesquelles il est engagé. A condition d'abandonner l'idée d'attacher une espèce à un état particulier, et de penser les animaux comme des entités singulières, ayant un devenir propre, non réductible à ses codes éthologiques ou aux lois de son écosystème. On le voit, cette approche selon les états rappelle le principe fort en sociologie pragmatique, de non attachement à des propriétés fixes, à une identité. » (Michalon, 2014, p 27). Les animaux présents lors des pratiques de soin par le contact animalier relèvent de ces catégories hybrides socialement déterminées et dépendantes de l'évolution du contexte socioculturel. Ces nouvelles catégories, comme nous l'avons vu, peuvent être des réponses à un besoin d'intégrité et révèlent des enjeux relatifs à la valorisation des savoirs et à la revendication d'une identité professionnelle.

En étant inclus dans le processus de soin les animaux se retrouvent donc dotés d'une nouvelle fonction qui est celle de « l'animal médiateur ». Ainsi, ils participent à la définition de l'humanité du fait de leur inclusion dans le processus de soin car ils sont des animaux, c'est bien l'animalité qui est recherchée. C'est en confrontant et en opposant l'humanité à l'animalité qu'il est possible de produire du soin. Mais il peut également « faire figure d'altérité » en fonction des représentations qui lui sont associées. En effet, l'animal peut être anthropomorphisé dans le processus de soin ce qui aura dans ce cas pour effet de produire du soin. Nous voyons que les animaux de la Bergerie de Faucon peuvent tous être des animaux médiateurs et nous avons vu que certains d'entre eux sont plusieurs fois requalifiés en fonction de leurs comportements mais aussi des besoins de la structure et du contexte. Ils entrent et sortent ainsi de la « catégorie hybride » d'animaux médiateurs et ont parfois un statut liminaire. Par exemple, avec les sangliers c'est dans la « liminalité » que peut s'effectuer l'aspect thérapeutique. En effet, le jeune sanglier amené par un garde forestier passera de l'état d'animal sauvage à « captif familiarisé » et c'est cette familiarisation qui peut être recherchée deviennent potentiellement des animaux médiateurs dès leur arrivée et oscillent ensuite entre plusieurs catégories. A l'association AMEA, tous les animaux présents sur le site ont été choisis pour être des animaux médiateurs et ils feront l'objet d'une attention particulière

destinée à les habituer aux contacts avec l'homme. Ils deviennent ainsi des « animaux médiateurs » et ne seront plus requalifiés par la suite hormis s'ils sont malades. Selon le schéma établi par Jérôme Michalon ci-dessous les animaux des deux associations peuvent y être placés. Ce schéma montre que « lorsque l'on ajoute à l'opposition sauvage/domestique, l'opposition vivant-matière/vivant-personne, se dessine un nouvel espace des possibles requalifications des relations humains/animaux. Au sein de cet espace polarisé, il est possible de positionner à peu près toutes les relations anthropozoologiques telles qu'elles se donnent à voir ici et maintenant. » (Michalon, 2014, p 26).

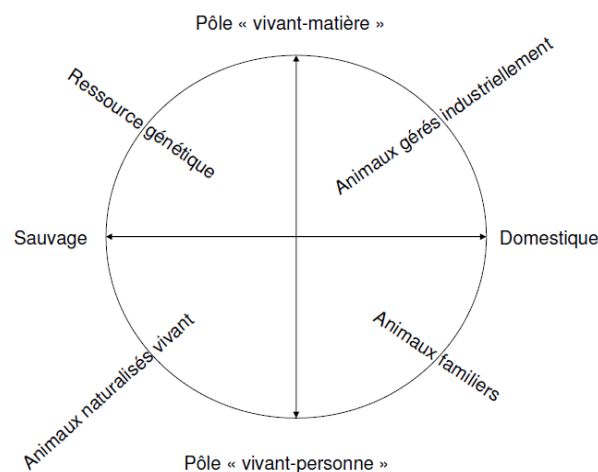


Figure 3: Espace de requalification des relations anthropozoologiques - 2. ⁸²

Schéma réalisé par Jérôme Michalon, 2014, p 26

Ainsi, pouvons-nous voir que les animaux de la Bergerie de Faucon se situent dans les représentations dans l'espace des « animaux naturalisés vivants » et oscillent, pour certains, entre « sauvage » et « domestique » en passant par toutes les autres formes de considérations intermédiaires visibles sur le schéma. En ce qui concerne les animaux de l'association AMEA, ils se situent entre le « domestique » et le « pôle vivant-personne ». Les animaux sont ainsi placés dans un espace de requalification adapté aux besoins humains ou en fonction des différentes représentations et de ce que l'on veut produire avec eux. C'est en fonction de ces requalifications que l'on peut produire du soin ; l'interaction avec l'animal prend alors le sens que l'on souhaite lui donner. Le signifiant projeté sur l'animal diffèrera en fonction de son inclusion ou de son exclusion de la sphère du soin : « Ainsi, cette grammaire de la relation se présente bien comme un rouage d'inclusion ou d'exclusion des êtres dans la communauté, selon que l'on s'en sert dans sa totalité ou qu'on se limite à une mise en relation circulaire, entre deux registres, et selon les registres que l'on mobilise ou non. » (Michalon, 2014, p 150). Les animaux sur l'association

AMEA semblent être considérés comme des « vivant-personne » (Michalon, 2014) (« être singuliers »), ce qui les place dans une forme d'interrelation incluant l'animal dans la dynamique du travail. En effet, outre le fait que les animaux y sont considérés avec bienveillance (nourris, soignés, entretenus, ils sont support à l'affection), ils ne sont pas sollicités à outrance. Par exemple, des animaux qui auront participé à une séance le matin ne seront pas repris pour la séance de l'après-midi. Il y a donc une sorte de division du travail appliquée aux animaux avec une alternance de « travail » et de repos. Par ce procédé, il s'opère donc une transposition du mode de fonctionnement humain sur l'animal avec l'alternance travail/repos.

Cette transposition ne viserait-elle pas à rapprocher encore plus l'animalité de l'humanité en vue de mieux définir leurs relations réciproques ? Dans, le cas des IAT, comme nous l'avons vu, c'est bien l'animalité qui est recherchée de la part des différents intervenants pour constituer le soin par le contact animalier. Ce qui semble être un besoin indispensable au « bien-être » humain est également vu comme nécessaire aussi pour les animaux. Il y a donc bien un aspect du « travail » de l'animal qui est visible. Comme l'explique Jocelyne Porcher, il y aurait une forme d'intersubjectivité dans le travail avec les animaux de rente. Elle montre comment la dimension intuitive semble être présente aussi chez les animaux en donnant l'exemple de la vache qui évitera de froisser l'éleveur s'il est « mal luné » en l'évitant le plus possible. Elle met aussi en lumière que le travail des éleveurs est un travail « coopératif » qui révèle une intelligence animale et montre aussi l'importance de la dimension affective qui semble être interspécifique, réciproque et « co-construite ». Ce constat implique que le travail avec les animaux se fait aussi grâce à « la coopération » des animaux et à la présence de l'affect, le tout formant un ensemble qui a du sens pour l'éleveur. Cet ensemble forme un « vivre ensemble » cohérent qui participe à la modification de l'identité par l'intermédiaire du travail. En effet, « Le travail est central dans la construction de l'identité et dans la construction des rapports sociaux. Le versant positif de cette centralité passe par une dynamique de la reconnaissance. J'ai constaté combien en élevage, le travail pouvait construire ou déconstruire hommes et animaux, combien il pouvait rendre sensible ou insensible. On ne peut que constater actuellement comment les attaques du libéralisme contre cette centralité du travail déstructurent le lien social et nos identités. » (Porcher, 2015, p 32). Ce qui crée du sens dans le travail est donc cette « coparticipation » où l'interaction devient possible et se trouve aussi dans « la liberté d'agir ». J. Porcher explique aussi que « l'intelligence au travail » réside dans le champ où cette « liberté d'agir » est possible. Elle prend l'exemple des vaches laitières qui, au sein d'une exploitation robotisée, arrivent parfois à bloquer la machine et « manifestent » de ce fait son refus de se faire traire.

En ce qui concerne les « IAT », la volonté de travailler différemment avec les animaux, d'une manière autre que sous la forme d'élevage, d'exploitation, d'études scientifiques,

zoothechniques ou du soin pour les animaux est visible. Cette nouvelle manière de rapprocher l'Homme de l'animal ne serait-elle pas initiée par un besoin de mieux connaître « le propre de l'homme » par l'interaction avec l'animal et ne trouverait-elle pas son origine dans ces « interstices de liberté d'agir » décrite par J. Porcher ? Le sens du soin n'opérerait-il pas un nouveau tournant dans l'absence de « procédures », conférant ainsi au travail cette « intelligence » ? Autrement dit, il s'agirait donc peut-être pour l'homme de se réapproprier le sens du travail et du soin à travers cette « absence de procédures », cette absence de cadre connu où peut se manifester une nouvelle forme d'expression d'un besoin pour l'homme, en l'occurrence le besoin de sens dans le soin et le travail en ce qui concerne les IAT. Ainsi, cette nouvelle forme d'expression du sens se matérialiserait à travers la mise en place d'une nouvelle façon de travailler en y incluant les animaux qui seront, de ce fait requalifiés. Ainsi, comme l'écrit J. Porcher, « Je considère ~ c'est un postulat de recherches quelque peu animiste sans doute - que la société humaine n'est pas une société mixte ou hybride qui inclurait des animaux domestiques mais que la société est humaine avec et même par les animaux domestiques. Historiquement, l'Homme de l'anthropologie, avec un grand H, est un homme ». (Porcher, 2015, p 29).

Les animaux domestiques, inclus dans le fonctionnement de la société ne sont pas seulement utiles (au sens d'utilitaristes) ; ils contribuent à définir et à redéfinir celle-ci. Les relations qui sont construites à partir des différents statuts attribués aux animaux se redéfinissent également, entraînant avec cette redéfinition la transformation de leur statut et des représentations qui en découlent. Ainsi, les animaux présents dans les pratiques de soin par le contact animalier semblent être inclus dans un « processus coopératif » où, comme nous l'avons vu, ils semblent répondre à certaines attentes des intervenants. Tout comme l'homme est modelé par culture dans laquelle il vit, les animaux sont modelés par l'homme dans les « IAT », mais aussi dans les relations entre les éleveurs et leurs animaux. En requalifiant ainsi les animaux, nous pouvons voir que les modes de relations sont aussi modifiés, procédant de ce fait à un empiétement sur la sphère des modes de relations « animistes ». L'ontologie naturaliste occidentale se voit ainsi hybridée, de ce naturalisme « classique » naît la relation intersubjective entre hommes et animaux. Car, comme nous le verrons plus tard, une partie de « l'efficacité » du soin par le contact animalier est basée sur cette intersubjectivité. Nous voyons donc, sur les deux terrains, les animaux sont requalifiés dans le but de produire du soin et que, de ce fait, il s'opère un nivellement de la hiérarchisation des catégories d'animaux de rente et de compagnie. Nous pouvons voir que les animaux médiateurs de l'association AMEA sont majoritairement des animaux de rente ou des NAC, qui seront tout aussi médiateurs que les chiens qui sont présents. Cela peut montrer une volonté de valoriser les animaux de rente, tout comme la présence d'animaux exotiques ou sauvages captifs peut montrer la valorisation de ces animaux dans un but de mettre en évidence les différences entre les catégories qui les séparent.

Le champ du travail permet donc l'inclusion de nouveaux paramètres qui lui donnent sens, il rythme les vies et requalifie les êtres. Inclure les animaux dans ce champ d'une nouvelle manière permet une nouvelle fois d'unifier les différentes sphères de la vie sociale occidentale en tenant compte des nouvelles représentations qui sont associées aux animaux, ce qui répond ainsi à un besoin lié à « la mutation des sensibilités » envers ces derniers. Ceci permettrait de concilier les contraintes qui sont liées au travail avec ce besoin de donner du sens. Le contact avec les animaux peut être une motivation pour ceux qui l'apprécient et peut de ce fait devenir décisif dans l'adoption d'un poste de travail proposé, comme cela a été le cas pour un compagnon de la Bergerie de Faucon par exemple. Outre le fait qu'il peut créer le soin par sa présence, l'animal donne aussi du sens aux intervenants qui créent ces interactions. « Car c'est bien à cela que la question du travail nous conduit du point de vue du politique : nous et les animaux domestiques ne faisons qu'un pour le capitalisme industriel et financier, tout comme le rustre et ses bêtes ne faisaient qu'un pour le bourgeois du XIXe siècle. Nous ne sortirons pas les animaux domestiques de leurs conditions de bêtes de somme sans nous sortir nous-mêmes de la nôtre. Il ne s'agit pas de tomber du podium, il s'agit de faire une place à ceux qui ont permis que nous y montions. Il nous semblera être moins grand, mais pourtant, à mon sens, nous aurons grandi • » (Porcher 2015, p 34). En effet, la zoothérapie ne révélerait-elle pas une volonté de s'émanciper en créant du sens et en incluant des êtres qu'il semblait improbable d'inclure dans un « processus thérapeutique »? Cette « liberté d'agir », perçue comme un espace de possibles et révélés par la « procédure » mécanisée sujette à la rentabilité, ne serait-elle pas une nouvelle manifestation d'une « idéologie du refus » incarnée dans un processus de reconnaissance et de légitimation ? Par ce procédé visant à valoriser les savoirs et les compétences issues des « IAT », il peut aussi s'exprimer une volonté de valorisation et de reconnaissance des animaux en tant qu'êtres singuliers produisant des effets « bénéfiques » sur les humains. Nous allons voir à présent que les pratiques de soin par le contact animalier sont le théâtre d'enjeux répondant à une problématique sociale actuelle et sont une des réponses possibles à des besoins implicites d'unification des sphères du vivant pour donner ou redonner du sens.

4) Réconcilier « philanthropie » et « animalisme »

Les mouvements de défense des animaux sont largement controversés car, comme le montre J.P Digard (1999, 2009), la volonté de défendre des êtres sans paroles comme les animaux peut aller de pair avec une certaine forme de misanthropie. En effet, les témoignages de personnes qui préfèrent la compagnie des animaux à celle des hommes dans les cas où l'animal sert de substitut à un enfant ou à une vie de couple peuvent révéler une forme de rejet des hommes. Mais, au-delà de ce constat, nous pouvons voir que cet attrait des animaux de compagnie au point de devenir des

substituts révèle une réelle problématique sociale dont la réponse se trouve dans la compagnie animale. Le rapport à l'animal dans ce cas sert à pallier au manque de relationnel qui passe, dans certains cas, par la compagnie animale, vue comme beaucoup moins contraignante. Les activités assistées par les animaux seraient peut-être en lien avec cette perception de la relation simplifiée, « non jugeante » avec certains animaux. Cette façon de considérer l'animal est une manière de répondre au besoin de sociabilité dans des sociétés individualistes. Plusieurs facteurs sont à l'origine de la préférence pour la compagnie animale. Le premier facteur, comme nous l'avons vu, est que le fonctionnement des sociétés capitalistes concurrentielles pousse inconsciemment au repli sur soi et à l'individualisme. Le second est que, les relations entre humains sont soumises au fonctionnement psychologique qui les structure. Par exemple, les relations humaines en Occident sont soumises au jugement et à la comparaison. Un des enjeux visibles de ces pratiques est donc de pouvoir réconcilier bienveillance envers les hommes mais aussi envers les animaux. Par l'unification d'une pratique professionnelle alliant « bien-être animal » et humain, les intervenants souhaitent peut-être unifier ces deux champs dans le but d'être en congruence avec le respect de la vie dans toutes ses dimensions. Nous pouvons constater que ces pratiques rapprochent les êtres humains des animaux mais également de la nature. Comme la zoothérapie est engagée dans un processus de légitimation et de reconnaissance, les animaux qui y participent sont également soumis à ce processus de reconnaissance. En effet, les « activités assistées par l'animal » impliquent des animaux soignés et considérés avec « bienveillance », tout comme c'est le cas dans les pratiques d'élevage non intensives. Comme l'explique J.P Digard à propos du BEA (Bien Être Animal) qui est une notion incluse dans les programmes de recherche de l'INRA (Institut national de la recherche agronomique), « si le BEA correspond à un bon état de santé des animaux, cette notion n'est pas nouvelle : les éleveurs parlent depuis déjà fort longtemps d'animaux 'en état' et aucun d'eux (à l'exception de quelques professionnels incompetents comme il en existe partout, ou en très grande détresse économique et/ou psychologique) ne serait assez inconséquent pour mettre sur le marché des animaux pas « en état » qu'il risque de mal ou de ne pas pouvoir vendre ! » (Digard, 2013, p 102) Nous pouvons donc constater que la notion de « bien-être » est prise en compte dans le domaine de l'élevage et s'entend ainsi aux catégories animales uniquement domestiques. Sur les deux associations, cette notion de bienveillance est très visible et renvoie à cette considération de l'animal sous l'aspect de son confort. En réalité cette notion évoque une projection anthropomorphe de ce que pourrait être le « bien-être animal » d'un point de vue humain et renvoie donc à une notion de bienveillance envers les animaux que nous développerons plus tard.

La bienveillance envers les animaux, outre le fait que, comme pour les éleveurs les animaux « pas en état » ne pourront pas produire d'efficacité (sauf dans les cas de l'attention envers un animal malade), est une condition nécessaire au bon déroulement des séances. Dans certains cas

(mouvements « animalitaires »), on idéalise les animaux et on accable les hommes en généralisant tous les hommes de cette injustice commise. Mais dans le cas du soin par le contact animalier, qu'est-ce qui est en jeu, puisque l'on souhaite aider les hommes par l'intermédiaire d'animaux « bien traités » ? Nous pouvons voir, dans cet exemple extrait de la revue vétérinaire Canadienne de 1984, un enjeu de reconnaissance du côté « humaniste » des professionnels des animaux qui est de passer par l'animal pour reconnaître le côté humain des différents professionnels concernés. Aussi, « Mais si les professionnels de la santé compétents, tels que les vétérinaires, ne prennent pas l'initiative de développer des programmes adéquats et à long terme en ce qui concerne les animaux de compagnie, dans leurs propres localités, tous, y compris les animaux, en souffriront. La façon dont nous répondrons, en tant qu'individus professionnels, constituera un reflet important de notre compassion et de notre humanité. » (L.K. Bustad et L. Hines, 1984, p 370). Par cet exemple, nous pouvons voir que les sphères de l'animalité et de l'humanité semblent être rassemblées de telle sorte que les conséquences d'une non prise en compte d'un aspect de l'animalité pourrait porter préjudice aux professionnels tout comme aux animaux. Nous pouvons donc voir que, dans les représentations, l'humanisme peut être révélé par la considération des animaux. Si les animaux peuvent révéler ce qu'il y a de « bon » chez l'homme, en passant par la manifestation de la bienveillance et du fait que considérer les animaux autrement peut permettre d'aider les hommes, n'est-ce pas un moyen de contribuer à la définition du « propre de l'Homme » ? Si l'homme peut manifester et observer sa capacité à être bienveillant par l'intermédiaire de l'animal, n'apprend-il pas ainsi à se connaître et, de ce fait, à définir son individualité ? Car, comme nous l'avons vu, le fait de prendre soin et d'être « bienveillant » envers l'animal est un des principes fondamentaux des pratiques sur les deux terrains.

La notion du « *care* » ou prendre soin est donc bien présente et sera un des mécanismes de l'efficacité du soin par le contact animalier. Prendre soin de l'animal, en tant qu'animal, fera l'objet d'une attention particulière pour ceux qui le souhaitent et renverra peut être à une attention particulière envers soi-même par la suite. L'animal comme intermédiaire domestique et vulnérable, dépendant de l'Homme pour sa survie, nécessite donc ainsi une attention particulière. En cultivant la bienveillance, la bientraitance et le « *care* » envers des catégories d'animaux qui en nécessitent du fait même de leur statut, il est possible de faire naître l'idée de la bienveillance envers soi-même et envers les autres. Nous pouvons voir que :

« Conjointement à cette évolution, on note le développement d'une perception des animaux de compagnie comme contribuant à la santé humaine et l'émergence de pratiques actualisant cette perception (en l'occurrence, le soin par le contact animalier). Rock et al. pointent alors un double mouvement intéressant: « Healthy companion animals have recently come to be viewed explicitly as potential sources of human health. » Des animaux sains pour des humains sains, en somme. Ce qui rejoint notre souci de documenter les connexions qui existent entre « soin à l'humain » et « soin à l'animal » : plus les animaux sont « objets de soin », plus ils sont perçus et actualisés comme pourvoyeurs de

soin ». Michalon, 2011, p 41).

Prendre soin de l'animal donc, dans le but d'en communiquer à l'humain. L'animal apparaît alors comme un intermédiaire révélateur d'une capacité, ce qui rejoint alors l'idée qu'il est possible de se tourner vers l'animalité pour se définir dans sa propre individualité, dans le « je peux prendre soin » et mettre ainsi en lumière une qualité socialement valorisée. Il s'opère aussi une forme de réappropriation de la bienveillance envers soi-même qui est manifestée, dans un premier temps, envers l'animal. On passe aussi par l'animalité pour révéler un côté humaniste, puisque l'animal peut aider l'homme, ce qui donne une importance aux animaux qui se voient alors revalorisés, il semblerait cohérent d'accompagner ce mouvement vers son développement, comme c'est le cas des vétérinaires de la revue canadienne de 1984.

Cette idée qui met en évidence l'importance de l'aspect « sain » des animaux ne serait-elle pas héritière d'une idéologie du XIXe siècle qui décrivait, dans un texte publié en 1895, une version de la « zoothérapie » où les animaux en bonne santé prennent les maux des hommes, par une forme de communication du mal d'un être à l'autre, ce qui a souvent pour conséquence d'entraîner la mort de l'animal. Dans cette publication, Gabriel Viaud qui était « vétérinaire en second au 7^e Hussards », après avoir fait une brève apologie de ce qui est appelé dans l'idéologie contemporaine le « green care » que nous avons vu plus haut, multiplie les exemples observés ou décrits de transplantation du mal de l'homme à l'animal par le moyen d'un contact physique avec ce dernier. En effet, parmi cette énumération d'exemples nous avons : « Une garde-malade de Lausanne raconte qu'elle a guéri dernièrement une dame qui souffrait d'une douleur rhumatismale au genou, pendant deux ou trois jours. Dès la première séance, l'animal donna des signes de malaise et chercha à s'échapper. Il fut encore plus difficile de le maintenir sur le genou malade, pendant les deux suivantes ; impossible de le retrouver dans la maison. Il était allé mourir dans une cour, du mal dont il avait délivré cette dame. » (Viaud, 1895, p 12). Nous pouvons aussi noter que ce modèle de soin est transposable sur les enfants, qui auraient la même fonction curative : « Il en est de même des influences réciproques des enfants et des vieillards couchant dans le même lit. Le vieillard se vitalise ; l'enfant s'affaiblit toujours, et meurt quelquefois. » (Viaud, 1895, p 10). La définition de cette pratique curative par les animaux, qu'il nomme « zoothérapie » est expliquée par l'effet magnétisant : « Le corps sain ou fort communique de la vitalité au corps malade ou faible, et celui-ci rayonne des principes morbides sur le corps en santé. S'il s'agit de deux êtres humains, c'est du magnétisme proprement dit ou physico-moral. S'il s'agit d'un homme et d'un animal, c'est du magnétisme zoologique, de la *zoothérapie*. » (Viaud, 1895, p 9). Le fait que le « principe de bienveillance » envers les animaux pour les deux structures soit aussi présent, outre le fait que les sensibilités envers les animaux ont évoluées, serait peut-être en parti issu de cette version de « l'animal-magnétiseur » datant du XIXème siècle, par le moyen d'un héritage inconscient.

Il est donc possible de prendre soin de l'animal dans le but de prendre soin de l'homme ce qui peut révéler une volonté de concilier les deux aspects, aider les hommes par l'intermédiaire d'animaux sains et soignés, donc bien traités. Mais si, avec l'émergence et le développement du soin par le contact animalier, valorisation animale (toutes catégories confondues) et misanthropie – au sens où l'entend Digard – n'avaient plus de raison de se côtoyer ? Si le fait d'unifier les sphères du « bien-être » animal et humain était un moyen de résoudre le dilemme constitué par la nécessité de l'utilité des animaux domestiques sans pour autant qu'ils disparaissent. JP Digard explique que si les animaux ne sont plus utiles pour l'homme, ils sont voués à disparaître du champ de la domestication et donc de la proximité humaine. Les animaux de l'association AMEA ne sont pas consommés et la présidente de l'association m'a expliqué qu'elle ne consommait plus de viande, ce qui semble être un moyen de manifester une forme de congruence entre pratiques et représentations.

Cette façon de faire permet de résoudre un paradoxe, significatif au XIXe siècle, qui concernait les néo urbains en Angleterre devenus sensibles à la cause animale mais dont la consommation de viande augmentait au rythme de la formidable croissance économique de l'époque. Ce paradoxe a été mis en évidence par l'historien Keith Thomas qui a révélé l'importance du fonctionnement sociétal (centralisation du travail et urbanisation) dans l'évolution des représentations des animaux. Donner une nouvelle valeur aux animaux domestiques permettrait de contribuer à les exclure de la consommation comme c'est le cas à l'association AMEA. Cette nouvelle dimension pourrait également permettre d'apaiser les tensions, décrites par JP Digard, entre mouvements « animalitaires » et le gouvernement, en conférant à l'animal une spécificité qui concilierait bienveillance et bon traitement sans que l'effet recherché conduise à l'abattage de l'animal. De ce fait, il est possible de maintenir les animaux à proximité des hommes sans forcément les abattre. Le champ du soin par le contact animalier devient ainsi un compromis confortable entre proximité animale et humaine. Les qualifications dans le champ de l'aide aux personnes par une formation en psychologie ou psychothérapie et en zoothérapie montrent ce besoin de concilier et de réconcilier les notions d'animalisme (ou de considération bienveillante des animaux) et philanthropie.

Parler des animaux pour parler de l'homme est l'un des mécanismes de l'efficacité des pratiques de soin par le contact animalier comme nous le verrons plus tard, mais cela peut être également, comme nous l'avons vu, un moyen de mieux définir l'homme et identifier ses comportements et ses besoins qui peuvent être exprimés par l'intermédiaire des animaux. Sergio Dalla Bernardina explique que l'attrait ou l'adoption de certains comportements vis-à-vis des animaux comme leur défense par exemple peut révéler des besoins d'exposer sa supériorité vis-à-vis d'autrui. Il prend l'exemple des mouvements animalistes qui, par transposition sur la cause animale, sert à exposer une forme de domination sur « les plus faibles ». A chaque acte qui repousse

les limites du non éthique (nous verrons que l'animal entre aussi aujourd'hui dans le champ de l'éthique) trouve donc une compensation rédemptrice qui permet de rétablir l'équilibre, comme c'est le cas aussi avec la survalorisation des animaux de compagnie pour se déculpabiliser de consommer les animaux de rente que nous avons vu plus haut. Il explique aussi, que comme il est trop visible de mettre en scène ces attitudes visant l'expression d'une domination avec les hommes aujourd'hui, la même situation est transposée sur les animaux. Parler à la place de ceux qui ne le peuvent pas devient donc un enjeu d'expression de pouvoir selon Dalla Bernardina.

Mais parler des animaux ou à leur place révèle également un important malaise social et sert également à la définition et à l'affirmation de l'identité et de l'individualité humaine. Rejeter le traitement de masse et la réification des animaux peut donc, si l'on suit le raisonnement de Dalla Bernardina, exprimer aussi le rejet du traitement uniforme des ouvriers et des catégories populaires en général par transposition stratégique et silencieuse sur les catégories animales. Autrement dit, « Le travail des truies peut paraître une proposition hasardeuse, pourtant le discours des travailleurs des porcheries, notamment des femmes, renvoie bien à une représentation des truies comme collègues engagées comme eux-mêmes dans une course à la production. Ainsi que s'interrogeait un patron de porcheries, l'entreprise est une PME si l'on ne considère que les humains, mais si l'on prenait en compte les truies ? » (Porcher, 2015, p 33). De plus, par le mécanisme d'anthropomorphisation et de considération de la souffrance animale, les animaux se rapprochent des hommes, on étend ainsi le champ de l'éthique aux catégories animales. C'est ainsi que les militants animalistes en arrivent à parler de refus de l'exploitation animale et du besoin de respect et de reconnaissance de l'individualité de manière générale qui peuvent s'exprimer pour tous les êtres vivants (d'où la notion et le développement de « l'écologie profonde » que nous avons vu plus haut). Car en effet, être humaniste, prendre en compte le « bien-être » animal et être partisan d'une écologie profonde n'est pas antinomique, cela semble même faire écho à un besoin d'unification des différentes sphères du vivant, un besoin d'intégrité et de justice. Réconcilier tous les aspects de la sphère du vivant permettrait symboliquement de rétablir l'équilibre entre injustice sociale perçue comme telle et la destruction de l'environnement à des fins capitalistes, dont les hommes et les animaux subissent également les conséquences. Ainsi, comme l'écrivait Jocelyne Porcher en 2015, « Poursuivre, sur le terrain du travail, l'entreprise de déconstruction derridienne des « propres de l'homme » n'est pas à mon sens collaborer à un animalisme anti-humaniste qui viserait à donner aux animaux d'une main ce que l'on enlèverait aux êtres humains de l'autre- et les animalistes du reste ne sont pas forcément antihumanistes. Au contraire, il s'agit de leur redonner et de nous redonner ce que le capitalisme, le scientisme et la virilité nous ont ôté, à savoir la composante généreuse mais néanmoins intéressée, intelligente et sentimentale de nos liens. Mon intention est d'une part, et de façon tout à fait concrète, de comprendre quelle place occupent les animaux dans le travail, d'autre

part de transformer le travail avec les animaux dans un axe émancipateur. » (Porcher, 2015, p 30). En résumé, et comme nous l'avons vu, à chaque acte repoussant les limites du non éthique, il existe une réponse à visée compensatoire ayant pour but de rétablir l'équilibre. Le système conceptualisant basé sur les oppositions binaires servent donc à créer et à définir les identités individuelles et les catégories mais servent aussi, en s'opposant, à créer et à maintenir l'équilibre, comme si, du paradoxe naissait cet équilibre. Nous allons maintenant analyser par quels mécanismes, cette nouvelle forme de « travail » avec les animaux peut produire du soin pour les bénéficiaires et fait « preuve » de son efficacité, l'incluant ainsi dans un processus de soin « scientifiquement » reconnu.

III. L'interaction « thérapeutique » ou « pédagogique » : bénéfices sociaux des relations anthropozoologiques

Dans la zoothérapie, les différentes formes de bénéfices de la présence des animaux pour les patients (ou « plus-value animale » selon J. Michalon, 2014) passent par des représentations spécifiques. A la lumière de l'ethnographie, il appert que ce qui fait sens pour les bénéficiaires et les intervenants diffère d'un terrain à l'autre mais aussi en fonction des individus concernés. Nous verrons que ces bénéfices peuvent être de l'ordre du physique ou du psychique ; ils forment un ensemble cohérent dans l'univers des pratiques de soin par le contact animalier. Nous aborderons la question de la dépendance de la production de ces bénéfices avec les volontés et les besoins contextuels sociétaux. Nous verrons donc, bien au-delà des preuves scientifiquement observables de l'efficacité de la médiation animale, que la requalification des animaux met en lumière des besoins implicites comme la recherche de « relations simplifiées » et révèle des questions relatives à la notion de « bien-être ». Nous allons voir que, sur les deux terrains d'étude, l'animal ne fait pas soin ou sens de la même manière. Nous verrons également que le soin par le contact animalier modifie les êtres humains mais aussi les animaux et de quelle façon les différentes représentations et modes d'efficacité s'articulent entre eux.

1) « L'animal contrainte »

Dans le cadre du « soin par le contact animalier », les animaux servent principalement d'intermédiaires, de « médiateurs » entre les intervenants et les bénéficiaires. L'objectif principal est donc de produire du soin pour l'homme, par l'animal et envers l'homme. C'est-à-dire que, dans l'idéologie classique, le soin ne peut se traduire que par l'accessibilité à l'humanité, et, dans ce cas,

elle passerait par l'animalité. Il s'agit donc d'acquiescer un état de « bien-être » socialement reconnu et valorisé, un état socialement défini. Comme nous le développerons plus bas, ce procédé s'apparente au phénomène de « l'imposition du corps légitime » décrit par Elsa Décriaud qui montre « l'imposition » du modèle de bien être à adopter pour les bénéficiaires du RSA, l'objectif du « bien-être » et de la réinsertion permettrait alors de relier les hommes entre eux et de les remettre ainsi sur le chemin de l'ordre social. Le fait que cet objectif puisse être atteint par l'intermédiaire des animaux peut révéler une forme de rupture sociale dans lequel se trouvent les sociétés occidentales. Rejoindre la sphère des valeurs sociales humaines ne peut plus passer par la sphère de l'humanité dans certains cas et passe plus facilement par la sphère de l'animalité. Les animaux deviennent alors un révélateur de cette rupture et un support à la réparer. Les mécanismes de cette efficacité de la réconciliation de l'humanité avec l'humanité par l'intermédiaire de l'animalité peuvent prendre plusieurs formes, dont l'action sera variable d'un terrain à l'autre.

Les animaux peuvent revêtir différents statuts qui leurs permettent d'agir sur les protagonistes qui les gère. Les premières formes de bénéfices, ou de « signes » d'efficacité, visibles se présente sous la forme de ce que J. Michalon appelle « l'*influence anthropocentrée indirecte* » qui sont les effets bénéfiques « indirects » liés à la possession d'animaux, comme le fait de devoir sortir ou promener un chien par exemple. C'est donc au niveau organisationnel que cette contrainte se ressent et ce sont les différentes activités qui gravitent autour de l'entretien des animaux (être présent pour les nourrir, nettoyer et entretenir les enclos etc.) qui serviront à l'apprentissage des règles nécessaires à une future vie professionnelle, mais aussi dans le cadre de la scolarité ou en vue d'une re-scolarisation. Cet « animal contrainte » permet également aux jeunes de se responsabiliser en participant à la gestion des animaux et en répondant à leurs besoins vitaux. C'est du fait de sa présence que l'animal a un effet sur les jeunes qui sont obligés de s'occuper des différents animaux. Le nourrissage se fait deux fois par jour, le matin à 8h30 en semaine et à 9h le week-end et en fin d'après-midi à 16h30. Pour certains jeunes, le fait de se lever plus tôt ou de participer au nourrissage des bêtes les matins du week-end semble avoir du sens car certains y participent sans émettre de contestation. En effet, « faire les bêtes » n'est pas obligatoire le week-end pour les jeunes, mais s'ils se lèvent avant 9 heures, ils doivent aider les éducateurs au nourrissage. Mais nous pouvons voir que c'est de la contrainte que peut naître le bénéfice, comme l'autre versant de cet aspect contraignant. En effet, le fait d'expérimenter cette difficulté liée à l'assouvissement des besoins vitaux des animaux permet également de donner du sens aux « chantiers », ces ateliers de restauration ou de fabrication de matériel pour les animaux. Ces chantiers sont organisés lorsque qu'il y a du matériel à réparer, comme restaurer la clôture d'un enclos ou les abreuvoirs des animaux par exemple. Il s'agit en réalité de pousser les jeunes à s'investir dans la gestion des animaux et à se responsabiliser. La contrainte est donc perçue comme

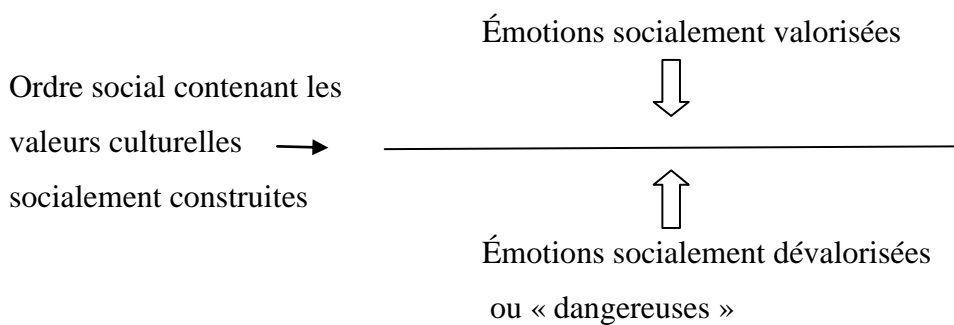
positive dans le processus de responsabilisation des jeunes, ce qui les prépare à la vie active et autonome.

En effet, Jérôme Michalon met en évidence le fait que, « l'animal comme contrainte non négociable », permet de fixer des règles qui sont, en quelque sorte, dictées par les animaux et non pas par les éducateurs, ce qui a pour effet de les rendre plus acceptables pour les jeunes. Dans ce cas, l'animal sert d'intermédiaire au travail de responsabilisation des jeunes. De manière indirecte, le travail lié au soin des animaux fait naître une partie du travail « thérapeutique » des jeunes. Le soin des animaux et les contraintes liées au maintien ou à l'amélioration de leur confort sont donc mieux acceptées si elles sont expliquées sous cette forme, ce ne sont donc pas les éducateurs qui « obligent » les jeunes à respecter ces règles, ce sont les animaux qui, par leur seule présence en captivité sur le site, obligent à leur entretien régulier, à heure fixe et par tous les temps. Le « principe de bienveillance » envers les animaux est donc moteur de cette forme de « thérapeutique », en prenant soin des animaux, il est possible d'acquérir le sens des responsabilités qu'exigent la scolarité et, plus tard, la vie en famille et active. Le fait que le soin des animaux se fasse malgré les intempéries permet, selon la chef de service de la Bergerie de Faucon de pouvoir « vivre les saisons » et de se réadapter aux contraintes climatiques, ce qui a pour effet d'accentuer le processus de responsabilisation. « Vivre les saisons » et s'en rendre compte renvoie à une forme d'incorporation et d'incarnation du temps et des contraintes climatiques, au sens d'en ressentir par l'intermédiaire du corps les effets. Vivre les contraintes permet aussi et surtout de « vivre » dans le sens d'expérimenter, de se détacher quelques instants du mental et pouvoir ainsi avoir accès à une autre forme d'expérimentation de la réalité, cette fois axée sur l'aspect des contraintes matérielles et climatiques. Ces contraintes peuvent alors devenir une porte d'accès à la connaissance de soi et d'autrui par l'intermédiaire de la fabrication d'émotions spécifiques qui en découleront. En effet, outre le fait que les émotions sont socialement construites comme l'explique Vinciane Despret dans son ouvrage d'ethnopsychologie sur la construction des émotions, vivre des émotions orientées par un autre aspect de la matérialité (la contrainte) permet, entre autre, d'avoir accès au social et d'y construire sa personnalité dans les limites de ce qui est socialement produit et considéré comme correct.

Nous pouvons donc voir que, « La version faible du constructivisme de la psychologie sociale et de l'anthropologie, en cherchant dans les modèles de la sociologie sa source d'inspiration, pouvait définir son objet, l'émotion, en le considérant à la fois dans la prolongation de sa tradition – l'émotion est un 'fait' biologique et culturel qui nous permet d'évaluer le monde – et à la fois comme ce qui autorise l'articulation au collectif : l'émotion est un mode d'intériorisation de l'ordre social, elle est non seulement ce qui fonde, mais aussi ce qui pourrait le compromettre, mais dont le social assure la gestion et l'inhibition. » (Despret, 1999 p 229). L'expérimentation de la contrainte

apparaît donc comme un moyen, sous forme d'injonction, d'accéder à un mode de vie socialement construit et perçu comme correct qu'est la scolarisation puis la vie active, par l'intermédiaire de la création, de la gestion et du contrôle des émotions. Si nous prenons la contrainte comme objet d'étude permettant d'aborder la question de la construction du processus de responsabilisation, elle devient alors créatrice d'un champ émotionnel qui dirige le sujet vers le « socialement correct ». Vinciane Despret montre également comment le contexte social influence les acteurs sociaux du point de vue de la production d'émotion, ce qui a pour effet de créer une forme de « contrôle social ». Elle reprend l'exemple du psychologue Américain Richard Lazarus qui montra, lors d'une expérience, comment les émotions des sujets après le visionnage d'une vidéo pouvait être manipulées et construites en « modifiant le contenu des bandes sonores qui accompagnent la projection : elles se définissent donc de manière claire, univoque et comparables, comme les effets de causes contrôlées. » (Despret, 1999, p 217). La fabrication des émotions est donc socialement construite, orientée et contrôlée, ce qui permet aux acteurs sociaux de pouvoir s'orienter dans un certains choix de vie. A la bergerie de Faucon, les émotions liées aux contraintes seront donc socialement construites par le contexte et viseront à une responsabilisation par l'intermédiaire de cette contrainte. Il semblera donc important pour les jeunes de se soumettre à ces contraintes qu'imposent les animaux et de créer ainsi l'équilibre émotionnel qu'engendre la production d'émotions antinomiques. Par exemple, « D'une part, dès lors, le social encourage certaines formes émotionnelles qui assurent le maintien de l'ordre, l'adhésion aux valeurs et leur prolongement. Ce sont, disent les anthropologues, les émotions qui seront, dans une culture donnée, les émotions 'hypercognitisées'. Ainsi, l'indignation, le dégoût ou la colère vertueuse seront des émotions valorisées dans la mesure où elles participent du maintien des valeurs et des structures ; de même la fierté ou la honte peuvent participer de ce maintien ; ou encore, dans certaines cultures, seront encouragés la jalousie et l'amour puisqu'ils peuvent contribuer à la stabilité des liens conjugaux ». (Despret, 1999, p 230). La production d'émotions liées aux contraintes, comme la colère par exemple, sera contrebalancée avec le sentiment de satisfaction (entre autres) que peut éventuellement procurer l'accomplissement des différentes tâches nécessaires à l'entretien des animaux et produira ainsi cet équilibre qui dirigera le jeune vers des pratiques et des façons d'être « socialement admises », ce qui favorisera son insertion dans la scolarité et la vie active. Mais cet équilibre émotionnel ne peut exister sans l'acceptation et le dépassement de ce qui est perçu comme étant une contrainte. Le fait de susciter les émotions ambivalentes favoriserait donc le maintien de l'ordre social ainsi que l'apprentissage et l'incorporation des valeurs socio-culturelles. Ce procédé passant par la production d'émotions ambivalentes permet, à l'image du corps qui s'autorégule, de produire une forme d'homéostasie du corps social. En ce qui concerne la « zoopédagogie », le fait de favoriser ce même processus produirait implicitement le même effet, c'est-à-dire et dans le

premier temps, l'acceptation et l'incorporation des valeurs et les attentes de l'ensemble du personnel éducatif de la structure d'accueil. Par exemple, que la possession et l'entretien des animaux soit une « contrainte non négociable » pourrait produire de la colère, mais, une fois cette contrainte acceptée, cette colère se transformerait en satisfaction liée à la valorisation de cette acceptation par l'équipe éducative, ce qui permettrait, à long terme, d'accepter les valeurs commune de la structure (comme la responsabilisation par exemple) ce qui maintient l'ordre et la cohésion sociale de la structure. Si l'acceptation de ces contraintes, ainsi que des règles de vie, ne se fait pas dans le long terme, il y a rupture sociale qui peut aller jusqu'à la réorientation du jeune concerné vers une autre structure d'accueil.



Selon l'article d'Elsa Décriaud, qui décrit l'orientation des personnes percevant le « revenu minimum d'insertion » (aujourd'hui RSA) vers des « ateliers santé » destinés à les détendre en vue d'une meilleure réinsertion dans la vie professionnelle, la contrainte est perçue comme étant destinée à maintenir « l'ordre social » et le poids du « contrôle social » se fait pleinement ressentir. La participation à ces ateliers s'inscrit dans le cadre « d'un programme d'insertion par la santé ». Ces personnes sont choisies par l'assistante sociale à partir de sa propre interprétation du degré de « l'état de fragilité » des personnes à travers l'expression d'émotions. Il s'agit dans ces ateliers de guider les personnes vers un état de « bien-être », ou de « mieux être » afin qu'elle puisse reprendre le contrôle de leur vie sociale et (surtout) professionnelle. « Se détendre par la contrainte » semble donc être bénéfique pour l'ordre social et vise ainsi à ce qu'elle nomme « l'imposition du corps légitime » c'est-à-dire le modèle de base pour l'exercice des activités d'un citoyen ordinaire. Les personnes adoptant un mode de vie « déviant » seront réorientées par le moyen de la contrainte, ils sont obligés de « se détendre » au cours de ces ateliers s'ils veulent continuer à percevoir ce faible revenu de base. « Les pensées tristes qui peuvent survenir au cours de la relaxation seraient finalement bénéfiques pour leur 'guérison' : 'ces émotions négatives doivent sortir pour pouvoir les dépasser. Une fois surmonté c'est fini, on peut retrouver un état de bien-être dans la vie quotidienne

et avoir assez de forces pour ne pas éprouver de telles émotions négatives' conclut l'infirmière. » (Elsa Décriaud, 2008, § 61, non paginé). Dans le cas des personnes concernées par ces ateliers et des jeunes de la Bergerie de Faucon, il s'agit de vivre, d'incorporer la contrainte (de faire un exercice de relaxation : « le terme d'exercice résonne déjà comme une contrainte » (Décriaud, 2008, §56, non paginé) ou de nourrir les animaux par tous les temps) pour faire émerger une forme de « mieux être » visant à intégrer les différents protagonistes dans un processus de « normalisation des conduites ». En mettant les personnes face à ces contraintes, il sera donc possible de faire naître d'autres comportements socialement valorisés. Dans les deux cas, il y a une injonction de « faire » et l'acceptation de cette injonction pourra conduire à cet équilibre émotionnel décrit plus haut. Dans le cas où la personne ne parvient pas à réaliser ces exercices cela contribuera, au contraire, à « renforcer le sentiment d'échec », comme c'est le cas de certaines personnes incluses dans le programme « d'insertion par la santé ». Bien que cet exemple de personnes percevant le RSA (Revenu de solidarité active, anciennement RMI) ne soit pas transposable aux jeunes de la Bergerie de Faucon, il démontre tout de même ce procédé qui vise, dans un premier temps à la contrainte, une injonction à prendre soin de soi d'une certaine manière et, dans un second temps à l'autocontrainte pour pouvoir accéder à un « mieux être », voire à un « bien-être » et pouvoir ainsi s'insérer ou se réinsérer dans la société. Le « bien-être » ne serait-il accessible que d'une certaine manière, par un chemin dictée par la société ? Dans le cas des bénéficiaires du RSA, « Cette libération du corps s'insère dans le processus d'autocontrainte décrit par Élias (1973, 1975). Sous couvert de liberté, d'incitation à retrouver un corps « naturel », s'exerce un contrôle social qui vise à diriger les conduites individuelles. En aucun cas, il ne s'agit de remettre en question l'ordre social. « La volonté de renverser l'ordre établi n'apparaît pas ou peu : l'être au monde aliéné et maladif de l'homme n'exige pas la transformation radicale de l'organisation du monde » (Décriaud, 2008, § 57, non paginé).

Pour les jeunes de la Bergerie de Faucon, le « bien-être » passerait également par l'acceptation de la contrainte, vécu de manière physique (se lever tôt, nourrir les animaux même s'il pleut et qu'il fait (très) froid, être obligé de rester à la Bergerie pour nourrir les animaux à heures fixes et ne pas pouvoir participer à une sortie avec les autres, devoir nourrir des animaux envers lesquels une peur peut être ressentie, « faire le fumier » une fois par semaine ou encore faire un « chantier » etc.) ce qui contribue à la rendre plus tangible et donc à la renforcer, dans le but de trouver cet équilibre émotionnel normatif et socialement construit et dicté. La contrainte devient ainsi pourvoyeuse d'émotions antinomiques qui peuvent ainsi s'ajuster et s'équilibrer, maintenant ainsi l'ordre social établi et permettant l'adhésion au système de valeurs de la société. Tout comme « Ces préoccupations sanitaires masquent la dimension morale de ce programme qui, en agissant sur les corps, cherche à atteindre les esprits. » dans le cas des bénéficiaires du RSA, à Rougon, on

passé aussi par l'incorporation des contraintes, qui se ressentent physiquement, pour « atteindre les esprits ». (Déciaud, 2008, § 64, non paginé). Nous pouvons voir que certains jeunes, quand ils se lèvent assez tôt le week-end viennent aider à l'entretien des animaux, ce qui montre qu'ils sont passés du stade de la contrainte subie et acceptée à l'autocontrainte. En semaine, les jeunes qui ne sont pas scolarisés et qui bénéficient des cours par le CNED (Centre national d'enseignement à distance) doivent se lever à une heure spécifique pour pouvoir participer à l'entretien des animaux avec l'équipe éducative. Le fait de ne pas respecter cette injonction entraîne une punition (sous la forme de « services : entretien de la cuisine et de la vaisselle), ainsi qu'une baisse du montant de l'argent de poche du jeune concerné par cette transgression. Ce non-respect des règles entraîne également des conséquences relationnelles entre le jeune et l'équipe éducative (sentiment d'injustice, frustration, colère par exemple) qui vont se faire ressentir sur l'ensemble de l'équipe et des jeunes. Par ce procédé punitif, l'accent est mis sur l'importance d'intégrer les règles de structuration de la vie en collectivité (puis en société) qui est un des objectifs principal pour les jeunes.

Une autre version de l'animal qui peut être perçu comme contraignante est que certains animaux, en fonction du passé des bénéficiaires, peuvent impressionner voire même être déclencheurs d'une phobie. Lors d'une séance de zoothérapie sur le site de l'association AMEA, un jeune garçon présentant une déficience auditive semblait exprimer une forte peur à la vue du chien. La zoothérapeute exprimait son progrès par rapport aux dernières séances et l'encourageait à venir s'asseoir à la table avec les autres, ce qui impliquait de passer devant le chien. Ce qu'il fit non sans peine. Il a alors été félicité et encouragé par la zoothérapeute et les membres de l'équipe éducative qui l'accompagnait. Le dépassement de ce jeune garçon face à cette situation qui semblait terrifiante et insurmontable a donc été valorisé, ce qui lui a valu une certaine reconnaissance sociale qui lui fit esquisser des sourires. Le fait de surmonter une peur et de montrer des signes d'amélioration face à cette peur peut être un objectif à atteindre pour le bénéficiaire concerné. Les progrès liés au rapprochement avec les chiens, dans ce cas, seront relevés et feront l'objet de l'ajustement de cet objectif. A la Bergerie de Faucon, le dépassement peut se faire par l'obligation d'aller nourrir ou être en contact avec des animaux imposant de par leur taille et au comportement intrusif comme c'est le cas des chameaux par exemple. Un exemple d'injonction de dépassement cité par un éducateur prend cette forme : « Un jeune qui semble craintif, je le mets avec les chameaux, on est obligé de s'imposer avec les chameaux ». Par ce procédé, le jeune semble devoir dépasser son sentiment de crainte pour pouvoir accéder à une nouvelle image de lui en lien avec le sentiment d'estime de soi. En somme, on travaille le fond des maux psychologiques ou des « défauts » généraux (traits de caractère socialement dévalorisés) des jeunes, par le moyen d'une mise en situation spécifique. Par exemple, un jeune qui semble être craintif, réservé ou sur le défensive de

manière générale avec très probablement une origine psychologique particulière sera mis dans une situation spécifique (dans ce cas il sera confronté aux chameaux et devra faire en sorte de s'imposer face à eux en les gardant à distance) en vue de provoquer la modification de cette attitude craintive. Si la mise en situation semble être satisfaisante pour l'éducateur, le dépassement du jeune sera alors valorisé, ce qui pourra entraîner la production d'émotions spécifiques chez ce jeune, ce qui pourra peut-être participé au cheminement vers l'équilibre émotionnel intégrateur socialement construit et valorisé que nous avons vu plus haut. L'injonction est également rendue visible par le fait que les intervenants en médiation animale proposent plusieurs fois le contact avec les animaux à une personne qui n'est pas réceptive à leur présence mais qui ne manifeste pas de refus d'assister aux séances. La participation de cette personne aux séances est requise jusqu'à ce qu'il « se passe quelque chose ». C'est comme cela, par exemple, qu'il a fallu quatre ans à une personne en situation de polyhandicap pour interagir avec un animal. Mais qu'est ce qui fait que cette injonction à se responsabiliser ou à se dépasser par l'intermédiaire des animaux est plus facilement acceptée par les jeunes si elle est implicitement dictée par les animaux ? Nous verrons plus tard, pour répondre à cette question, que les animaux peuvent être perçu comme des êtres dépourvus d'intériorité et sont donc de ce fait dans l'incapacité de juger. Nous allons voir à présent que les animaux peuvent être des supports à la transposition et comment cette forme de projection peut être efficace. Nous verrons également que la représentation de l'animal comme support à la projection est une des conditions qui favorise le fait que les contraintes soient plus facilement acceptées si elles sont liées aux animaux.

2) « L'animal miroir »

Le second type de « bénéfice » de la mise en contact des animaux avec les bénéficiaires relève de « *l'influence anthropocentrée directe* ». Cette action des animaux sur l'homme peut être expliquée comme tel : « c'est parce que les humains sont spontanément attirés par la nature (incluant les animaux) que le contact avec elle (et eux) peut devenir thérapeutique. Levinson, en 1962, partait déjà de ce principe pour justifier l'utilisation de son chien en séance. En 2003, Beck & Katcher le reprennent à leur compte en évoquant l'hypothèse de la « biophilie » comme une piste de recherche. » La biophilie est décrite comme une perceptivité évolutionniste qui consiste à expliquer cet attrait pour la nature par des raisons biologiques liées à l'adaptation de l'homme aux contraintes « naturelles » (nécessité de chasser ou de cueillir pour se nourrir) qui lui permettait de subvenir à ses besoins. En effet,

« Développée par le ‘père’ de la sociobiologie, E. O. Wilson, l’hypothèse de la ‘biophilie’ soutient l’idée que tout au long de l’évolution de l’espèce humaine, le corps humain a été modelé par la nécessité de chasser et de repérer des sources de nourriture végétale. Le cerveau humain aurait ainsi été ‘programmé’ de manière à être ‘sensible’ aux animaux et aux végétaux, et aux signaux qu’ils nous envoient. Cette explication évolutionniste permettrait de donner aux bénéfices du contact animalier une base naturelle, inscrite dans un héritage biologique qu’il suffirait de réactiver. Là encore, on remarque que c’est dans l’humain qu’est recherchée la source de l’explication des bénéfices : on le considère comme ayant une part active dans la production des effets bénéfiques concernant leur santé ». (Michalon, 2011, p 186).

Dans ce cas, les pratiques de soin par le contact animalier pourraient donc être incluses dans ce contexte qui consiste à percevoir la nature comme pourvoyeuse d’émotions positives liées à un attrait spontanée pour cette dernière qui trouverait son origine dans l’histoire de l’humanité. Mais cette explication « naturelle » de l’attrait de l’homme pour l’environnement occulte la dimension « culturelle » de cet attrait. Il semble cependant que l’attrait spontané pour les animaux et la nature relève également de la rupture parfois quasi totale avec l’environnement suite à l’urbanisation massive liée à la centralisation et à l’industrialisation des sociétés occidentales. Les personnes âgées qui vivaient à la campagne et/ou qui possédaient des animaux semblent être plus réceptives aux animaux présentés lors des séances de zoothérapie révélerait cet attrait spontané signe d’une forme de nostalgie. Dans ce cas, les animaux semblent être significatifs de cette rupture de contact avec une autre sphère du vivant. Avec ces constats nous pouvons voir que l’origine de la solution thérapeutique serait donc dans l’humain plutôt que dans les animaux. Pour élargir le cadre de la « biophilie », l’orientation des recherches a permis l’inclusion d’autres animaux que les animaux domestiques. Mais si le répertoire des mécanismes du soin par le contact animalier était enrichi d’apports zootechniques et offrant une vision de l’éthologie animale, un nouvel aspect des mécanismes du soin par le contact animalier ne se trouverait-il pas mis en lumière ? Selon J. Michalon :

« De la même manière, on remarque la place très discrète des disciplines s’intéressant à l’animal en lui-même (zoologie, zootechnie, biologie animale) et à l’animal en rapport avec son milieu (éthologie). Une faible représentation qui donne sens à une autre carence dans l’explication des mécanismes de l’I.A.T. : les explications zoocentrées. En effet, même si les disciplines citées ci-dessus sont plus facilement convoquées par les chercheurs sur l’I.A.T. en tant qu’appui théorique, les études qui adoptent ouvertement le point de vue de l’animal dans un cadre thérapeutique semblent inexistantes. Alors que la réciproque n’est pas vraie. Que ce soit pour documenter les signes ou les mécanismes, le point de vue adopté a quasiment toujours été celui de l’humain (qu’il soit patient, ou thérapeute, ou soignant, ou statisticien). Comme si, pour documenter une relation et ce qui s’y joue, on ne s’intéressait qu’à une partie de celle-ci : et surtout, comme si le mystère des mécanismes de l’I.A.T. se trouvait toujours ailleurs que dans l’animal ». (Michalon, 2011, p 188).

« Une zone d’ombre » plane sur les « IAT » donc, mais cette « zone d’ombre » semble bien déterminer l’orientation des pratiques de soin par le contact animalier et être en lien direct avec l’idéologie anthropocentrique dominante.

Dans certains cas, les animaux peuvent être support aux projections et à la transposition, ce qui leur donne une efficacité auprès des jeunes en réinsertion. L'animal sert alors de « miroir » aux bénéficiaires qui peuvent, en observant ses comportements, aborder des thèmes fondamentaux de l'existence (la mort, la naissance, la sexualité, l'hygiène etc.) avec les bénéficiaires en les transposant sur la vie animale. Ce qui apparaît alors comme un autre « mécanisme » du « soin par le contact animalier » est que les animaux deviennent des supports à la transposition ce qui permet parfois de créer le lien entre l'intervenant et le bénéficiaire. Les animaux s'inscrivent alors dans un processus visant à produire une réaction chez les bénéficiaires. Par exemple, lors d'une séance de zoothérapie, il a pu être observé que les bénéficiaires âgés allaient plus facilement vers les animaux s'ils en avaient déjà possédé auparavant. Ce type de « bénéfices » est inclus dans un « travail de réminiscence » nommé ainsi par les différents intervenants en « médiation animale » et consiste à faire remonter à la surface des émotions liées au passé des bénéficiaires. Les animaux semblent être déclencheurs d'une émotion, peut être en lien avec une forme de nostalgie. Dans ce cas, ils deviennent évocateurs du passé et sont donc, par leur présence et leur apparence, créateurs d'émotions et de relations entre les bénéficiaires et les intervenants. Ils se situent donc dans la position d'intermédiaire entre les différents protagonistes du soin. Il favorise ainsi le lien social mais d'une manière orientée vers l'animal.

Une des stratégies favorisant la production d'efficacité est basée sur le choix des animaux dans le cas des séances de zoothérapie. Une intervenante explique que les animaux sont choisis pour intégrer les séances en fonction de leur morphologie et de leurs caractéristiques physiques mais aussi en fonction de leurs comportements, comme nous l'avons vu plus haut avec les animaux « habitués » à l'homme. Après cette première sélection par les intervenants dans le choix des animaux qui participeront aux séances, les bénéficiaires en font une seconde en sélectionnant leur animal favori lorsqu'il y a un pour eux qui peut être éligible à ce statut particulier. Nous pouvons donc voir que l'ensemble des animaux peuvent être « efficaces » ou seulement l'animal favori avec lequel se tissera une relation particulière par l'intermédiaire des projections et des représentations. Ces choix se feront en fonction de l'histoire personnelle et du « bagage culturel » des bénéficiaires. Par exemple, pour une personne qui vivait à la campagne et qui élevait des lapins, la vision de l'ensemble des lapins sur la table pourra peut susciter une émotion chez cette personne. En revanche, si dans l'enfance d'un bénéficiaire, il y a eu une relation particulière avec un lapin blanc, le lapin blanc (s'il y en a un) mené par l'intervenant pour la séance aura un effet particulier sur cette personne et sera demandé à chaque séance. C'est pour cette raison que plusieurs animaux différents sont proposés aux bénéficiaires, dans le but qu'un ou qu'une espèce au moins ait un effet pour chaque bénéficiaire. Les lapins, entrant dans la catégorie des NAC, seront choisis, entre autres pour la douceur de leur pelage, les lapins béliers pour leurs oreilles tombantes, les lapins nains pour leur

petite taille, les lapins « Bleus de Vienne » pour leurs grande taille et leur « gentillesse, les cochons d'Inde avec leurs diversité de types de pelage différentes pour les différentes « textures de poils » etc. Le fait que les animaux soient évocateurs du passé fait, d'une part travailler la mémoire et, d'autre part, cette évocation est souvent accompagnée d'un contact physique avec les animaux. Ce contact se manifeste par des caresses spontanées et souvent répétitive, une attention accrue aux comportements des animaux, une volonté de participer aux séances et à ce qui est proposé pendant les séances par les intervenants et une curiosité de les caresser tous. Au-delà du fait que les objectifs ciblés par la zoothérapeute peuvent être atteints, J. Michalon explique qu'« il a clairement été établi que l'animal permettait de focaliser l'attention des patients, et que cette focalisation – quand elle n'était pas thérapeutique en soi (comme dans le cas des malades d'Alzheimer)- produisait des effets physiologiques bénéfiques (comme la réduction des signes physiologiques de l'anxiété – pression sanguine, rythme cardiaque par exemple). Le lien entre contact animalier et santé humaine semble donc avoir été établi de manière 'indiscutable.' » (Michalon, 2011, p 181). En résumé, s'il se produit une interaction avec l'animal, elle aura aussi des conséquences bénéfiques au niveau physiologique, tout dépend de ce sur quoi l'accent veut être mis. En effet, lors des études scientifiques sur les mécanismes et les bénéfices des IAT, J. Michalon a mis en lumière l'orientation des recherches qui mettait de côté soit les bénéfices physiques, soit les bénéfices psychiques. Dans le but de standardiser et de généraliser ces pratiques, l'accent était mis sur l'importance des bénéfices physiques, puis, pour étendre les pratiques au moment de la valorisation du psychique, les études ont fini par prendre en compte les bénéfices à ce niveau. Dans les deux types de bénéfices, nous pouvons voir qu'ils sont liés car ils sont en lien avec une période de valorisation de la personne et une prise en compte de son « bien-être » dans sa globalité, intégrant les deux aspects – psychique et physique: « A travers cette histoire et ce panorama de la recherche sur l'I.A.T., il a été question de suivre comment le contact animalier a été mobilisé dans différents contextes, et ce qu'il a produit lorsque des chercheurs ont décidé de le transformer en une variable ; notamment en une variable 'détachée.' Cette conception est commune au modèle pharmacologique, s'attachant à objectiver des effets physiologiques du contact animalier et à l'approche comportementaliste, s'attachant à objectiver ses effets psychologiques ; les deux usant d'une quantification relevant à la fois de la description numérique d'une situation (compter des sourires, des paroles, des mouvements etc.) et de la 'mesure' (croiser ces différents 'comptages' et identifier les liens d'influence qui existent entre eux). Ces deux modèles ont été mobilisés massivement dans les recherches sur l'I.A.T ». (Michalon, 2011, p 189).

Avec l'intégration des bénéfices liés à la « signification relationnelle » l'accent est mis sur les deux aspects relatant ainsi la prise en compte des raisons affectives. La zoothérapie actuelle se trouve donc englobée dans la prise en compte de ces deux aspects caractérisant l'homme dans les

représentations. A la Bergerie de Faucon, les lapins semblent également faire l'unanimité auprès des jeunes qui les apprécient en ce qui concerne cet équivalent du « grooming » décrit plus haut. Les personnes semblent être plus sensibles au pelage du lapin qui semble plus doux, ce qui lui donne le statut d'animal cajolable (mais avec des risques de griffures) quand il s'agit de travailler le développement de la tendresse chez certains jeunes.

Puisque nous pouvons difficilement savoir ce à quoi pensent les animaux ni même s'ils pensent, les animaux apparaissent comme des réceptacles physiques propices à tous types de transpositions et d'interprétation, comme s'ils étaient intérieurement vides et qu'il était donc possible de symboliquement les remplir d'interprétations. Les animaux anthropomorphes peuvent alors être dotés de qualités psychiques humaines, mais pour cela, il faut que le principe de différenciation des intériorités humaines et animale, typique de l'ontologie naturaliste décrite par Philippe Descola, soient encore bien actives. Autrement dit, la condition pour pouvoir symboliquement remplir des animaux d'une intériorité similaire à celle des hommes ou projeter leurs représentations est qu'ils en soient préalablement dépourvus d'intériorité ou que celle-ci ne soit pas assez socialement valorisée pour être perçue comme irremplaçable dans l'idéologie classique. Même si la projection conférant aux animaux une capacité intersubjective évoque une manière « animiste » de penser le monde, les bases des AAA restent tout de même construites à partir du modèle « naturaliste », ce qui doit se ressentir sur ces modes d'interrelation. Une des manières de produire de l'efficacité dans le soin par le contact animalier réside donc dans cette condition, dans le non processus d'individualisation des animaux : « On va volontiers parler de l'animal comme d'un objet transitionnel et/ou de transfert : le patient projette sur l'animal des qualités qui ne lui sont pas propres et qui, au final, renvoient à d'autres humains ou à lui-même. L'animal est un 'écran de projection' ou un 'miroir', qui permet au patient de se regarder lui-même et de regarder les autres d'une manière différente. Bref, on voit que ce n'est pas l'animal en tant que tel qui a des effets thérapeutiques mais ce qu'il renvoie et/ou représente pour le patient (ses parents, sa peur, son envie etc.) En cela, les études 'statistiques' et les études psychothérapeutiques se rejoignent : les explications sont à chercher 'ailleurs' que dans l'animal ». (Michalon, 2011, p 186).

Cet « écran de projection » ou ces supports à l'identification fonctionnent en parallèle avec l'affect. Lors des séances de zoothérapie, nous pouvons observer que les bénéficiaires les plus réceptifs aux animaux développaient, au fur et à mesure des séances, une forme d'attachement aux ou à l'animal favori. Les intervenants prennent souvent le soin de noter quel est cet animal pour le ramener les prochaines séances. Cet attachement impulsera plus facilement le soin car l'animal sera un élément motivant, il donnera du sens aux séances pour ces personnes. Le travail se fera alors plus facilement et pourra éventuellement initier une relation avec les intervenants et l'équipe soignante. Dans ce cas l'affection est projetée sur l'animal et semble parfois être réciproque selon les

interprétations. Ce sentiment affectif semble provoquer des expressions de satisfaction sur les visages, principalement des sourires, des bénéficiaires les plus investis dans les séances. Par la projection, l'animal devient aussi le support au développement du sentiment d'utilité qui est travaillé auprès de certains bénéficiaires lors des séances de zoothérapie. Par exemple, une personne qui présente ce besoin de se sentir utile prendra l'initiative de déplacer ou de ranger les chaises lors de l'installation, elle aidera également les intervenants à préparer les tables pour préparer la séance etc. Ce besoin sera également travaillé par le contact avec les animaux en incitant cette personne à nourrir ou à brosser les différents animaux. Par ce procédé, la valorisation de la personne est faite par l'expression de son sentiment d'utilité mais il permet également de travailler la psychomotricité ou la motricité fine par l'intermédiaire de la préhension de petit objet (comme les brosses pour cochons d'inde ou les petits morceaux d'aliments par exemple) mais aussi l'estime de soi et la confiance en soi par l'intermédiaire de la valorisation des actes de la part des intervenants. La possibilité de faire effectuer à un chien un parcours de type « agility », par exemple, dont les encouragements du bénéficiaire à faire faire au chien le parcours entreront en résonance avec ce besoin de confiance en lui et également permettront également de valoriser le sentiment « d'estime de soi ». Ce sentiment sera par la suite socialement validé par le moyen de la valorisation du bénéficiaire par l'intervenant et par les éducateurs présents. C'est donc dans cette capacité à « faire faire » que réside « l'efficacité » dans ce cas précis et pour le bénéficiaire concerné. Nous pouvons aussi constater qu'il se produit une harmonisation des aspects physiques et psychiques caractéristiques de l'humain qui fonctionnent ainsi de manière interdépendantes. L'articulation entre « corps et esprit » est donc bien prise en compte par les intervenants. La transposition du modèle psychique humain sur les animaux peut se manifester de manière très visible, comme l'explique une stagiaire en formation de moniteur éducateur. Elle témoigne de l'observation d'un jeune qui semblait en colère suite aux comportements d'une chèvre et de son chevreau qu'elle semblait « rejeter ». Le comportement de cette chèvre paraissait être inapproprié pour ce jeune, ce qui l'a émotionnellement affecté. La transposition sur les animaux du modèle classique du relationnel entre une mère et son enfant fait ainsi office d'initiateur d'émotions chez le jeune, ce qui révélera peut être une faille affective et un besoin de reconstruction de relationnel. Dans ce cas, l'anthropomorphisation des comportements animaliers fait soin dans le sens de révélateur d'une faille affective qui sera ainsi exprimée. De même, les animaux favoris des jeunes semblent être choisis par ces derniers en fonction de leurs problématiques personnelles et renvoient également à l'attraction ou au rejet de traits de caractère humain. Ces traits de caractère projetés sur le comportement des animaux contribueront à l'élection de ou des animaux préférés par le jeune, au niveau individuel. Par exemple, un jeune qui semble avoir besoin de s'imposer en collectivité trouvera le sens du contact animalier dans le fait de s'imposer face aux animaux en les « dressant »,

en les modelant comme il le souhaite (les faire avancer, les caresser quand il le souhaite ou les garder à bonne distance pour ne pas se mettre en danger par exemple). Il transpose ainsi son besoin sur les animaux et trouvera satisfaction dans la possibilité de s'imposer dans la sphère animale qui fera défaut en collectivité humaine.

Les techniques d'approche des animaux craintifs sont stratégiques dans le travail d'apprentissage des règles de vie à la Bergerie de Faucon en permettant de travailler la cohésion sociale, la patience et le calme, toujours par le moyen de la projection sur les animaux. Par exemple pour approcher les lamas et les alpagas, « il faut être calme et organisés ». Pour s'en rapprocher, il est nécessaire de se mettre en cercle autour d'eux et d'adopter un comportement calme car l'agitation semble les effrayer. Le fait de se comporter de manière calme devient une condition nécessaire pour atteindre un but précis, cette mise en situation relève donc de l'apprentissage de certaines valeurs relationnelles si elle est transposée sur la sphère humaine. Les émotions peuvent donc servir ou « trahir » les hommes face aux animaux, car un comportement inadapté conduira à une situation pouvant être ressentie comme un échec. Les hommes façonnent des animaux « médiateurs » mais ces mêmes animaux façonnent aussi les hommes en les contraignant à l'adoption de comportements particuliers, cette contrainte symbolique n'ayant pas de valeur si elle émane de la sphère sociale. L'acceptation de cette contrainte passe peut-être aussi en partie grâce à la mise en place d'un objectif à court terme (approcher et toucher un animal), le comportement à adopter devient ainsi une modalité nécessaire dans le processus d'atteinte de cet objectif, ce qui contribue à produire du sens pour les bénéficiaires. Ainsi, pour arriver à un but particulier, l'adoption de comportements particuliers adaptés à cette situation est nécessaire. Outre le fait qu'il y ait une réalité éthologique qui montre par l'observation que certains animaux sont plus craintifs lorsqu'il y a de l'agitation et des cris, ce qui fait sens pour les éducateurs réside dans la projection et la transposition sur la sphère humaine. Il est expliqué aux jeunes que, tout comme les animaux peuvent être effrayés quand on les approche en étant agité, les hommes le sont également, ce qui permet d'expliquer aux jeunes par l'intermédiaire des animaux quel est le comportement socialement correct pour pouvoir développer le relationnel et la vie sociale. Par le moyen de la transposition, les animaux permettent ainsi d'expliquer quelles sont les comportements adaptés pour arriver à un but précis situations adaptées, de mettre les jeunes face à des situations difficilement explicables quand elles touchent à la sphère humaine, comme la sexualité ou la mort ou les naissances. L'engouement pour les animaux se produit généralement à l'arrivée des jeunes sur le site puis par les différentes naissances d'animaux évocatrices de nouveauté. Par la transposition du mode de vie humain sur l'animal, les animaux permettent de verbaliser et de légitimer des règles de vie qui peuvent paraître incohérentes pour les jeunes, les animaux servant ainsi de « médiateur » entre les jeunes et les éducateurs. Ils permettent d'imposer un comportement adapté en lui donnant une légitimité :

« Regarde, c'est pareil pour les animaux, si tu arrives vers eux en criant et en t'agitant, ils n'ont pas envie de rester. » La transposition du mode de vie animal sur le mode de vie humain est également une technique d'assimilation des valeurs de la structure et des codes sociaux amenant à une attitude « socialement correcte », comme l'hygiène notamment. Afin d'inciter un jeune à prendre conscience de la nécessité de se laver régulièrement, certains éducateurs passent par l'intermédiaire d'un chien que le jeune concerné devra laver. Par ce moyen, on pousse le jeune, en prenant soin du chien à prendre soin de lui en lui faisant prendre conscience des bénéfices d'une douche régulière en montrant l'application de ces bénéfices sur le chien lavé.

Nous pouvons aussi remarquer que, outre le fait que le travail thérapeutique autour des animaux permet une meilleure communication avec les intervenants, le personnel et entre bénéficiaires, ils permettent également de développer une forme de cohésion sociale interpersonnelle car le personnel soignant présent lors des séances prend le temps d'observer les bénéficiaires et les différents animaux. Le temps des séances est en effet un moment privilégié pour développer le relationnel. Durant les séances, le personnel est disponible pour discuter, pour développer l'aspect affectif à travers la verbalisation des goûts et des émotions. Les animaux éveillent généralement la curiosité, l'attraction ou le dégoût chez les bénéficiaires et chez les soignants. L'expression de ces émotions rend possible une forme de communication à propos d'un sujet nouveau : la présence d'animaux connus et inconnus. Par le moyen de la projection, les soignants expriment ainsi certains de leurs traits psychiques et projettent aussi l'expression des goûts culturels. Le lapin, animal représenté comme « mignon, doux, au tempérament calme », à l'image des peluches que l'on peut trouver dans le commerce ou à effigie de héros de dessins animés, est majoritairement valorisé dans l'expression des représentations, ce qui n'est pas toujours le cas des cochons d'Inde aux comportements plus vifs et physiologiquement proche du rat dans les représentations du personnel accompagnateur. Les animaux plus exotiques comme les tortues ou les oiseaux exotiques ainsi les animaux qui ne sont pas souvent vu en captivité comme les colombes attirent souvent la curiosité de manière générale. Les animaux font également office d'initiateur de dialogue entre les différents éducateurs, intervenants et bénéficiaires et personnels soignants, ce qui rompt avec le rythme imposé par la structure d'accueil.

Les animaux supports à la projection mettent ainsi en évidence les traits culturellement valorisés de la société dans laquelle les différents acteurs du soin par le contact animalier sont immergés. Cette imprégnation de la culture ressort à travers l'expression de ces goûts par le moyen de la mise en contact physique ou visuel. Les animaux deviennent alors révélateurs des caractéristiques valorisés ou non de la culture d'immersion par l'intermédiaire de la symbolisation exprimée par le moyen de la projection sur « animaux miroirs ». Les animaux rendent ainsi visibles des problématiques, des représentations et révèlent une intégration des valeurs de la société. Par

exemple, nous pouvons voir qu'à la Bergerie de Faucon que les chameaux, perçus comme intrusifs et imposant suscitent l'inquiétude ou le rejet, et ce presque à l'unanimité. Ce qui permet de rendre visibles ces représentations du monde vient en partie du fait que les animaux ne jugent pas et n'ont pas accès à la verbalisation. De ce fait, les animaux semblent être passifs face aux hommes, ce qui facilite l'acceptation de la contrainte liée à leur entretien. C'est donc une « contrainte non négociable » activée par le « principe de bienveillance » (Michalon 2014), sous peine de voir la santé des animaux se dégrader. Mais l'acceptation de cette contrainte, qui facilite le travail d'apprentissage des règles et des limites, outre le fait qu'elle soit régie par ce principe de bienveillance, semble également être inhérente au concept de « l'animal miroir ». Puisque les animaux sont support aux projections ils peuvent parfois susciter l'empathie et l'identification et, par conséquent, il semble être plus facile d'accepter l'injonction non verbalisée d'un être qui suscite l'empathie, qui renvoie à une caractéristique valorisée par un processus de « projection anthropomorphe » (comme la douceur, l'innocence ou la fragilité) ou auquel on s'identifie. La contrainte semble alors plus acceptable si elle émane d'un être qui nous renvoie à ce que l'on est ou à ce que l'on recherche, un être vivant, ni objet, ni humain envers lequel les filtres et les codes sociaux ne sont pas actifs. Les animaux imposent des contraintes, mais ce ne sont pas des contraintes sociales, ce sont des contraintes qui, pour la majorité des jeunes sont inconnues (entretenir un animal). Les contraintes matérielles liées aux soins nécessaires au confort des animaux semblent plus acceptables que les contraintes sociales d'intégration, de vie en collectivité ou de conduite socialement correctes. Là encore nous pouvons observer un point de rupture qui serait lié à une pression sociale d'acceptation des valeurs de la société, la relation à l'animal dans ce contexte étant significative de cette rupture.

Mais nous allons voir que les animaux ne favorisent pas seulement le bien-être par le moyen de la projection. Comme le montre Michalon, « Nous avons vu tout d'abord que les cultures épistémiques plutôt psychothérapeutiques ont été attentives à la question du sens singulier que la relation à l'animal peut revêtir pour l'humain 'bénéficiaire', mais qu'elles ont laissé l'animal quelque peu au bord de la route. Il était en effet plus simple de considérer ce dernier comme un 'écran de projection' auquel le 'patient' pouvait attribuer des intentions, des émotions, des pensées, que comme un être actif, qui manifestait un intérêt pour la personne et/ou pour la situation. La singularité des animaux, leur histoire, leur caractère irremplaçable, leur part active, ont été obliés par cette vision de l'animal comme 'objet transitionnel' et 'objet de transfert.' [...] En l'occurrence, les animaux ont été rangés de façon implicite du côté des « choses » par les premiers thérapeutes : seuls les humains étaient des acteurs de la situation. » (Michalon, 2014, p 254-255). Les recherches sur les « IAT » ont donc orientés les résultats en fonction du contexte au sein duquel elles se développaient. Par l'observation, nous pouvons voir que les animaux médiateurs constituent un

« écran de projection » en favorisant la cohésion interpersonnelle dans un espace quasiment dépourvu de tensions. Durant les séances de zoothérapie, on cherche à éviter les tensions en les apaisant dès qu'elles apparaissent, en faisant sortir une personne qui manifeste du mécontentement ou en valorisant le dépassement. Les tensions au sein du personnel soignant (dans le cas des EHPAD) sont également atténuées du fait de la création de cet espace privilégié au sein duquel un temps particulier est accordé, rompant ainsi la cadence des journées de travail. Mais le soin se fait aussi par le contact physique car nous pouvons observer que, dans quasiment tous les cas où les bénéfices sont perçus comme tels, il se produit un contact physique avec les animaux. Nous allons à présent voir que la deuxième version de l'explication des mécanismes du soin par le contact animalier est visible dans « l'interaction thérapeutique ».

3) Les animaux indicateurs de rupture sociale

Ce qu'il ressort sur les deux associations est l'importance du lien et de l'interaction avec l'animal choisi comme support au travail thérapeutique et comme prémisses de la relation à l'autre. Dans son article sur la relation à l'animal dans le traitement des maladies psychiques, Véronique Servais (2007) montre par quels processus la relation homme-animal devient significative dans le traitement des maladies psychiques. Elle met en évidence les mécanismes qui permettent d'entrer en relation avec l'animal par l'interaction induite par les différents sens (le regard, le toucher). Ce sont ces formes d'interaction qui peuvent procurer une sensation agréable chez le bénéficiaire. Le contact avec l'animal peut alors devenir « facilitateur » de relation sociale qui devient un intermédiaire entre ce bénéficiaire et l'intervenant. A la Bergerie de Faucon, l'entretien des animaux s'accompagne très souvent d'un moment de détente où les jeunes caressent ceux qui se laissent facilement approcher comme c'est le cas des chèvres, d'un wallaby apprivoisé ou des lapins. Nous pouvons observer, par exemple, qu'après le nourrissage, les jeunes prennent un temps pour aller vers les chèvres, parfois pour leur parler mais aussi caresser les chevreaux qui attirent leur attention en sollicitant des représentations liées à la naissance et à la fragilité ou qui les renvoient à des problématiques personnelles. L'imbrication problématique personnelle - animaux favoris semble être ainsi révélée par le moyen de la préférence pour un animal plutôt qu'un autre. Par exemple un jeune explique que les animaux qu'il préfère sont des animaux de taille moyenne qui ne sont pas ou peu craintifs comme les sangliers ou les chèvres et il explique qu'ils sont ses animaux favoris car ils sont « gentils » et que le mécanisme par lequel il entre en relation avec eux est qu'il les « dresse ». Ce dressage passe souvent, entre autres, par un contact physique avec l'animal. On cherche à se rapprocher des animaux pour pouvoir notamment les toucher sans se mettre en danger comme c'est le cas du travail de patience et d'observation avec les daims qui consiste à les appâter avec de la

nourriture et de réduire la distance physique entre les animaux craintifs et les hommes, la finalité étant de pouvoir un jour les toucher. Le travail avec les animaux permet ainsi de faire remonter au conscient les problèmes psycho-sociaux des jeunes patients par l'intermédiaire de la projection mentale et de la transposition sur les animaux que nous avons vue plus haut, ici en l'occurrence leurs espèces favorites. L'animal élu est fait en effet très souvent l'objet de caresses. Le choix des animaux favoris des jeunes se fait très souvent dans la sphère des animaux physiquement et psychologiquement proches des hommes ou peu craintifs.

A l'association AMEA, le contact physique avec les animaux est favorisé et encouragé et, lorsque les personnes ne peuvent pas se mouvoir pour caresser les animaux, l'intervenant crée le contact en posant un animal sur le ventre de cette personne à la condition qu'elle ne manifeste pas de signe de rejet. Le contact physique bénéfique par l'intermédiaire du « corps de l'animal » ressort donc dans les observations et, toujours sous l'influence des différents courants de recherches qui met en avant un mécanisme d'efficacité conférant ainsi un statut ou un autre aux animaux. Autrement dit,

« La question du 'corps animal' a dès lors été au centre des études visant à éprouver les effets physiologiques de la relation à l'animal à la manière d'un médicament. Cette recherche relevant d'un modèle pharmacologique a ainsi repris l'idée de l'animal comme 'objet', comme 'chose', mais à la différence des approches psychothérapeutiques, on a considéré qu'il n'avait pas besoin des projections des patients pour être rendu actif. On a même considéré qu'il devait agir indépendamment de ces projections pour pouvoir être qualifié de 'traitement' : les représentations individuelles et collectives n'avaient pas droit de cité. L'agir de l'animal était certes reconnu, mais c'était bien en tant que 'vivant matière' qu'il devait agir, et pas en tant que 'vivant personne' ». (Michalon, 2014, p 255).

Ce contact physique ainsi valorisé permettrait d'initier une interaction avec l'animal qui serait par la suite verbalisée ou non. C'est cette interaction qui fera sens ou non et sera significative dans le processus thérapeutique. Passer un « bon moment » avec les animaux en somme d'une certaine manière.

Il y a donc une façon adaptée de produire du soin dans les séances qui est guidée par l'intervenant présent. On souhaite produire du lien et, s'il n'est pas spontané, on le crée en espérant le voir perdurer et se développer. Le premier stade de ce travail à visée thérapeutique passera donc en premier lieu par le contact visuel (présentation des animaux) puis physique (caresse spontanée ou produites). On espère alors lorsqu'elle est produite qu'elle passe du stade d'interaction « artificielle » (artificiellement créée) à spontanée ou « naturelle ». « Passer par le corps pour atteindre les esprits », dans cette optique de rassemblement des deux aspects de l'humanité permet par le principe d'harmonisation des sphères du vivant de créer un lien par l'intermédiaire du toucher, cet aspect devant de ce fait essentiel dans le processus thérapeutique. Si la mise en contact n'est pas spontanée, elle sera incitée par l'intervenant qui proposera de brosser les animaux. En évaluant les besoins de la personne, l'intervenant cherche le moyen le plus adapté à la personne pour répondre à

ce besoin ou à une problématique. Par exemple, le besoin de se sentir utile sera assouvi par le moyen du brossage. Un temps est toujours dédié au brossage des animaux notamment lors des séances en EHPAD. Cela montre peut être que les personnes âgées ont plus tendance à avoir besoin de se sentir utile car ils sont issus d'une époque où l'utilité liée au travail était très valorisée et ils arrivent à un âge où ils ont passé une grande partie de leur vie à travailler. Nous pouvons voir que le passage à la retraite peut constituer une perte de repères dans la vie d'une personne qui a passé les trois quart de sa vie à travailler : « Pour la première fois peut-être, à cause de son âge, et non à la suite d'une mauvaise performance ou d'un congédiement, l'individu perd son emploi. Connaissant la valorisation extrême du travail productif qui anime notre société, il n'est pas surprenant d'entendre dire que le travailleur retraité perd du même coup sa principale, source de valorisation sociale et commence à se croire inutile : Le passage de la vie active à la retraite constitue une rupture sans précédent. La retraite ne se réduit pas à la simple perte du rôle de travailleur, à une coupure avec le monde de la production. Dans une société où le travail est au centre du champ social de chaque individu, c'est tout le statut social et l'ensemble des fonctions sociales des sujets qui sont profondément bouleversés. » (Arcand, 1982, p 12). La valorisation du « sentiment d'utilité » est plus visible chez les bénéficiaires âgées car il renvoie à un besoin relatif à une époque particulière où certains comportements étaient valorisés auprès d'un public qui a pu connaître une certaine proximité avec l'environnement ou du moins une rupture moins importante. Les personnes âgées qui entrent en structure d'accueil entrent, par la même occasion dans la catégorie des « personnes âgées dépendantes » en lien avec la dénomination de certaines structures d'accueil comme les EHPAD (Etablissement hébergeant des personnes âgées dépendantes), et se voient ainsi contraintes de subir un processus d'homogénéisation des formes de vieillesse (différence de genre, de statut social comme facteur d'inégalité face à la « dépendance ») sous la pression du rythme imposé par la structure d'accueil et la standardisation des gestes d'accompagnement du personnel soignant. En touchant à des sentiments qui ont du sens pour ces personnes, l'intervenant en médiation animale permet, par l'intermédiaire des animaux de réduire la rupture entre leur réalité actuelle et ce qui est important pour elles. Nous pouvons donc constater que la présence et le contact avec les animaux répond à des besoins significatifs de « valorisation sociale » : « Il n'est donc pas exagéré que la plupart des auteurs insistent beaucoup sur l'importance du travail et sur les effets d'en être soudainement coupé et que certains chercheurs mènent des enquêtes de type médical pour démontrer que les gens à qui on ne permet plus de jouer un rôle dans la vie économique ou sociale de leur communauté sont des gens qui, physiquement, dépérissent rapidement. » (Arcand : Leaf 1973, 1982, p 12). Dans ce cas, caresser, nourrir et brosser un animal répond à ces besoins par l'intermédiaire du toucher, par l'incorporation d'un besoin et la réactivation d'un sentiment, et renvoie au concept du travail sur le corps pour toucher l'esprit ou « Passer par le corps pour

atteindre les esprits », décrit plus haut. Par le toucher d'un animal, on touche à une autre sphère de la conceptualisation de la personne, à savoir sa dimension psychologique.

Outre le fait, comme nous l'avons vu plus haut, que caresser la fourrure d'un animal semble être issue d'une forme dérivée « d'épouillage spécifique socialement censuré », il est décrit par Véronique Servais comme une forme de communication au même titre que le regard. En effet, « Le regard mutuel mais aussi le fait de regarder et d'être regardé sont des éléments essentiels de la communication interspèces. Le regard est forme de contact et il offre la possibilité de créer une sphère de communication intime sans trop de complications relationnelle. » (Servais, 2007, p 49). Avec les animaux, ces formes de communication non verbales semblent être facilitées du fait de l'absence de codes sociaux chez les animaux. Dans des sociétés où les relations interpersonnelles sont régies par des codes sociaux complexes, la relation avec les animaux est facilitée car elle principalement vue comme « non jugeante ». Les codes sociaux de distance et de relation « correcte », acceptable sont définis par les limites symboliques de la « bulle de proxémique » induisant ainsi l'attitude socialement correcte à adopter en société. La « proxémique » est une notion développée par l'Anthropologue Américain Edward T. Hall qui démontre l'établissement d'une distance physique entre deux êtres symboliquement générée par la dimension psychologique et qui permettrait le bon déroulement de cette interaction. Il démontre que ces distances sont différentes selon les cultures. Il explique aussi que les distances ne sont pas les mêmes en fonction de l'interlocuteur et se réduira si ce dernier fait partie de la sphère intime. Il est nécessaire de garder une juste distance entre deux êtres humains pour pouvoir avoir une conversation qui ne soit pas brouillée par l'outrage-passement de ces codes :

«Western man has conceptualized space in many ways, ranging from Bogardus' (1933, 1959) social space and Sorokin's (1943) sociocultural space to Lewin's (1948) topologies. Chapple and Coon (1942) and Hallowell (1955) treated distance technically when they described how it is measured in different cultures. Jammer (1960) has dealt with the concepts of space (including their historical underpinnings) in physics. Proxemics, the study of man's perception and use of space, pertains to none of these directly. It is much closer, instead, to the behavioral complex of activities and their derivatives known to the ethologists as territoriality. It deals primarily with out-of-awareness distance-setting, and owes much to the work of Sapir (1927) and Whorf (1956). ». (Hall, 1969, p 83).

L'univers psychologique structure donc l'espace des relations sociales, par l'intermédiaire de la symbolisation qui détermine l'agencement physique des êtres et, de ce fait, l'articulation des relations sociales. Par exemple, « Nous entendons souvent dire que l'on doit 'contrôler', 'gérer', 'maîtriser' ses émotions quand on est en présence d'autrui. Est-ce à dire que s'il y a émotion, il y a gêne ? Les émotions exprimées perturbent-elles les échanges ? » (Claude, 2010, p 108). Autrement dit, la construction des codes sociaux serait inhérente aux émotions produites.

Dans la relation à l'animal la bulle de proxémique n'existe plus et le fait de toucher et de caresser les animaux devient alors révélateur d'un manque puisqu'il est inclus dans le processus

thérapeutique, outre le fait qu'il permet de travailler la psychomotricité. Le bien-être se manifeste en premier lieu par le regard et le toucher. Dans ce cas, on passe par le corps pour favoriser le « bien être psychique » et pouvoir ainsi développer le relationnel dans la sphère de l'humanité. Les bénéficiaires se trouvent réintégrés dans la sphère de l'humanité socialement admise lorsqu'ils trouvent ou retrouvent des facultés communicatrices, que ce soit par le langage verbal ou non verbal. Le sens de l'humanité s'inscrit alors dans les différentes formes de communication qui caractérisent les hommes comme des « être sociaux ». Mais si cette forme de communication fonctionne par intermédiaire des animaux, n'est-elle pas révélatrice d'une rupture sociale revendiquant ainsi un besoin de contact et de relations « non jugeantes » ? Cette rupture est le résultat du repli sur soi lié au développement constant de l'individualisme implicitement généré par les systèmes hyper-productivistes. L'excès d'anthropomorphisation des animaux de compagnie qui servent de substitut à un enfant par exemple en est l'expression la plus frappante, mais devoir passer par l'animalité pour être réintégré dans l'humanité n'est-il pas révélateur d'un paradoxe typique des sociétés fonctionnant sur un modèle capitaliste qui pousse l'humanité à un repli sur soi toujours plus important en la cloisonnant dans des catégories qui se retrouvent prises dans une forme de lutte symbolique (et parfois concrète) sous le poids des enjeux de pouvoir.

4) Les animaux évocateurs d'une symbolique intégrative

Nous avons vu que ce qui était important pour les bénéficiaires et pour les intervenants était le lien à l'animal qui amènera (ou non) vers la relation aux hommes. Ces nouvelles manières d'aborder les maux de l'homme par l'intermédiaire de l'animal révèlent un besoin de vivre des relations simplifiées, dépourvues des interférences du jugement et de la concurrence. Peut-être pouvons-nous aller plus loin en apprenant à vivre des relations moins parasitées par le système économique et culturel dans lequel nous vivons en reconfigurant notre manière d'appréhender le monde. Une nouvelle manière d'apprendre à vivre ensemble afin d'expérimenter le lien et l'authenticité des relations sans avoir à anthropomorphiser les animaux pour y avoir accès. Au-delà des requalifications des animaux, du besoin de se rapprocher de la nature dans de nombreux domaines, l'approche thérapeutique par le médiateur animal révèle l'ampleur de la mise à mal du relationnel dans les sociétés capitalistes. Elle révèle les dégâts sur la sociabilité du simple fait que cette manière de faire soin « fonctionnent » sur certaines personnes, c'est-à-dire que l'animal fait changer le bénéficiaire dans le sens de la sociabilité et du contact attendu.

Les activités assistées par l'animal révèlent aussi une question centrale à laquelle les réponses ne sont pas clairement définies : qu'est-ce que le bien-être ? Ces activités montrent bien que le besoin d'y répondre est toujours d'actualité et qu'elles sont un moyen d'y avoir accès. Nous

pouvons voir que la question du bien-être dans le processus d'accompagnement des personnes âgées ou en situation de handicap façonne les pratiques d'accompagnement et participe au processus d'homogénéisation visible dans cas de l'accompagnement des « personnes âgées dépendantes ». Avec la notion de BEA (bien-être animal) qui apparaît dans les élevages on peut voir une conséquence de l'évolution des sensibilités envers les animaux. Ainsi,

« Si le BEA est plus ou autre chose, qu'est-ce que c'est ? Comment pourrait-on savoir en quoi consiste le bien-être animal – cf. le débat autour des notions, physiologique, de douleur et, psychologique, de souffrance – alors que les spécialistes de la santé humaine eux-mêmes ont renoncé à savoir ce qu'est le bien-être humain et ne parlent jamais que de « bientraitance » des enfants, des vieillards et des malades dans les structures d'accueil correspondantes ? Cette notion de bientraitance, qui se réfère à l'action exercée, paraît en effet infiniment préférable à celle de bien-être, qui se rapporte aux effets, difficiles à appréhender, présumés produits par l'action en question. Dans ce contexte d'incertitude, il faut une bonne dose d'inconscience, voire de cynisme, pour se préoccuper d'élaborer, par exemple en vue de labels de qualité de viandes, des critères de BEA pour le bétail européen – critères de satiété, de durée de sommeil, etc. – qui sont inconnus d'une bonne moitié de l'humanité. » (Digard, 2009, p 103).

Mais si cette notion de bientraitance était valable en 2009 en ce qui concerne l'accompagnement des personnes dans les « institutions », nous pouvons voir, comme le montre Loffeier dans son ouvrage sur l'accompagnement des personnes âgées en institution dites « totalitaires » il s'agit aujourd'hui de « produire du bien sur un mode industriel », contribuant de ce fait au processus d'homogénéisation des vieillesse. La bientraitance transformée en « bien-être » devient un enjeu commercial dans des structures de rentabilité.

Parler de bien être dans des structures d'accompagnement « en masse » intrinsèquement lié aux critères de rentabilité relève d'un paradoxe social au sein duquel les animaux entrent en scène car ils semblent pouvoir le résoudre. Par la mise en contact avec les animaux, on touche l'individuel pour pouvoir avoir accès au collectif, pour pouvoir recréer le lien social chez des personnes qui semblent s'en couper. Mais pas n'importe quel lien social, le lien social valorisé que l'on travaille par les moyens du « maintien des acquis » ou de la « rééducation », entre autres. Pour résumer, l'efficacité des activités assistées par les animaux est révélatrice d'une rupture sociale et environnementale, conséquence de l'urbanisation massive et de l'individualisme généré par le système hyper productif. Les mécanismes par lesquels cette efficacité est rendue visible sont également issus de l'évolution des représentations des animaux (principe de bienveillance envers des animaux pouvant être perçu comme « sensibles » suggérant l'empathie, notion de BEA), du fonctionnement sociétal (évoquant et valorisation du sentiment d'utilité et de l'estime de soi, représentations de la possession d'animaux comme « contraignante») mais aussi du système ontologique naturaliste au sein duquel ce type d'activité se développent (animaux support doté d'une « intériorité » autre, encore inconnue, rendant possible tous types de projections). Nous pouvons alors observer que, comme nous l'avons vu pour « l'imposition du corps légitime » décrit

par Elsa Décriaud, il peut se produire une sorte « d'imposition du modèle sociale et relationnel légitime » qui peut également passer par un travail sur le corps par l'intermédiaire des sens, notamment du toucher et du regard dans un objectif de développement du relationnel à travers ces formes de communication ainsi valorisées. Il peut s'agir en effet de passer par l'intermédiaire d'« animaux sociaux » (socialement modelés) par des personnes incluses dans le système social, dans le cas de la zoothérapie tendant vers la standardisation des pratiques, ou en court de modelage (dans le cas de la zoopédagogie) afin de réintégrer dans la sphère de l'ordre social des personnes (enfants, adolescent adultes ou âgées) perçues comme socialement en marge du système car en rupture, sans liens sociaux valorisés ou socialement interprétables. Les mécanismes de efficacité deviennent effectifs à partir du moment où la présence de l'animal fait sens pour les bénéficiaires et cette effectivité peut trouver son origine dans l'évocation du symbolique. L'univers symbolique propre à chaque être humain semble trouver son origine dans le phénomène identificatoire : « Le trait fondamental ici et dans tout symbolisme est l'identification. L'esprit archaïque, en particulier, a ainsi tendance à considérer comme équivalent deux objets quand son intérêt est concerné. Ce processus facilite le développement mental et l'adaptation en aidant l'assimilation de nouvelles expériences. La symbolisation, dans le sens de tenir pour équivalent de cette manière deux idées ou objets, est une fonction mentale universelle et nécessaire, dont on peut retrouver l'origine dans la condition primitive de l'homme. » (AR. M.Glashan, 2005, § 6, non paginé). Au même titre que « l'efficacité symbolique » décrite par Claude Lévi-Strauss dans son texte sur la cure chamanique destinée faciliter la venue au monde d'un bébé au sein de la société « Cuna » en Amérique du Sud , le shaman passe par le moyen du chant et de l'évocation du symbolique chez la future mère afin de faciliter son accouchement. Il décrit que ce qui favorise cet accouchement est la mise en scène destinée à créer une cohérence en expliquant l'origine de sa difficulté à accoucher. Par l'évocation du symbolique, créant ainsi un ensemble cohérent pour la future mère, l'accouchement difficile est expliqué et inclus dans cet ensemble, ce qui a pour conséquence de lui donner du sens et de le faciliter : « La cure consisterait donc à rendre pensable une situation donnée d'abord en termes affectifs et acceptables pour l'esprit des douleurs que le corps se refuse à tolérer. Que la mythologie du shaman ne corresponde pas à une réalité objective n'a pas d'importance : la malade y croit, et elle est membre d'une société qui y croit. Les esprits protecteurs et les esprits malfaisants, les monstres surnaturels et les animaux magiques, font partie d'un système cohérent qui fonde la conception indigène de l'univers. La malade les accepte, ou, plus exactement, elle ne les a jamais mis en doute. Ce qu'elle n'accepte, pas, ce sont des douleurs incohérentes et arbitraires, qui, elles, constituent un élément étranger à son système, mais que, par l'appel au mythe, le shaman va replacer dans un ensemble où tout se tient. » (Lévi-Strauss, 1949, p 18).

« Osons une transposition » afin de voir s'il est possible de transposer cette « efficacité symbolique » aux « IAT », sans pour autant y porter de jugements : « La cure consisterait donc à rendre pensable une situation donnée d'abord en termes affectifs et acceptables pour l'esprit » des situations et des formes de ruptures sociales que le bénéficiaire ou que le corps social « se refuse à tolérer ». Que la cosmologie du bénéficiaire ou de l'intervenant « ne corresponde pas à une réalité objective n'a pas d'importance » : le bénéficiaire y croit, et il est « membre d'une société qui y croit ». Les animaux médiateurs, « miroirs » ou « contraintes » « font partie d'un système cohérent qui fonde » la conception occidentale de l'univers. Le bénéficiaire « les accepte, ou, plus exactement », il « ne les a jamais mis en doute ». Ce que le bénéficiaire n'accepte pas est le décalage entre sa façon d'être au monde et l'ordre social préexistant qui peut lui provoquer une forme de mal être qui est étrangère « à son système » mais que, par la mise en scène et en situation avec des animaux, l'intervenant « va replacer dans un ensemble où tout se tient. » Cette mise en situation permettrait donc de recréer du sens pour des bénéficiaires qui n'en trouvent pas ou plus sous l'effet d'une inadaptation au système ou d'un changement de situation significatif de déclin dans les représentations sociales.

A la manière du chaman qui replace les éléments et les situations dans un univers cohérent par l'intermédiaire du chant, les intervenants produisent une situations évocatrice et créatrice de sens pour les bénéficiaires par l'intermédiaire des animaux : « Le shaman fournit à sa malade un langage, dans lequel peuvent s'exprimer immédiatement des états informulés, et autrement informulables. Et c'est le passage à cette expression verbale (qui permet, en même temps, de vivre sous une forme ordonnée et intelligible une expérience actuelle, mais, sans cela, anarchique et ineffable) qui provoque le déblocage du processus physiologique, c'est-à-dire la réorganisation, dans un sens favorable, de la séquence dont la malade subit le déroulement. » (Lévi-Strauss, 1949, p 19). C'est dans ce qu'évoque les animaux pour les bénéficiaires, dans l'évocation de la symbolique qu'ils incarnent que semble s'actualiser l'efficacité. Cet univers de symbolique créée éveille une émotion, un sentiment qui semble avoir une action directe sur les bénéficiaires. C'est donc dans la relation entre animaux « médiateurs » et efficacité que les bénéfices de l'interaction voient le jour. Les animaux médiateurs et tout l'univers symbolique qu'ils évoquent entraînent une efficacité, ce qui renvoie au concept de relation entre « signifiant » et « signifié » décrit dans le texte de Claude Lévi-Strauss. Ce qui semble, à première vue être une relation de cause à effet, la présence des animaux peut avoir pour effet d'être « efficace », est en réalité une relation de symboles à « chose symbolisé ». En effet, « Mais la malade, ayant compris, ne fait pas que se résigner : elle guérit. Et rien de tel ne se produit chez nos malades, quand on leur a expliqué la cause de leurs désordres en invoquant des sécrétions, des microbes ou des virus. On nous accusera peut-être de paradoxe si nous répondons que la raison en est

que les microbes existent, et que les" monstres n'existent pas. Et cependant, la relation entre microbe et maladie est extérieure à l'esprit du patient, c'est une relation de cause à effet ; tandis que la relation entre monstre et maladie est intérieure à ce même esprit, conscient ou inconscient : c'est une relation de symbole à chose symbolisée, ou, pour employer le vocabulaire des linguistes, de signifiant à signifié. Le shaman fournit à sa malade un langage, dans lequel peuvent s'exprimer immédiatement des états informulés, et autrement informulables. Et c'est le passage à cette expression verbale (qui permet, en même temps, de vivre sous une forme ordonnée et intelligible une expérience actuelle, mais, sans cela, anarchique et ineffable) qui provoque le déblocage du processus physiologique, c'est-à-dire la réorganisation, dans un sens favorable, de la séquence dont la malade subit le déroulement. » (Lévi-Strauss, 1949, p 19).

Le fait que l'évocation du symbolique produise une efficacité renvoie aux notions de conscient et d'inconscient. C. Lévi-Strauss qui, en reprenant les travaux de psychologues comme M. Desoille et Mme Sechehaye, implique la relation entre inconscient et « langage métaphorique » et de l'utilisation de la symbolique pour pouvoir atteindre l'inconscient de patients présentant des « troubles d'ordre psychopathologiques ». Les animaux peuvent évoquer des êtres fragiles, innocents, affectueux etc. ou peuvent symboliser une relation affective et ce sont ces représentations qui déclencheront ou non une forme d'efficacité en atteignant l'inconscient : « La charge symbolique de tels actes rend ceux-ci propres à constituer un langage : en vérité, le médecin dialogue avec son sujet, non par la parole, mais par des opérations concrètes, véritables rites qui traversent l'écran de la conscience sans rencontrer d'obstacle, pour apporter directement leur message à l'inconscient. Nous retrouvons donc la notion de manipulation, qui nous avait paru essentielle à l'intelligence de la cure shamanistique, mais dont nous voyons que la définition traditionnelle doit être très élargie : car c'est tantôt une manipulation des idées, et tantôt une manipulation des organes, la condition commune restant qu'elle se fasse à l'aide de symboles, c'est-à-dire d'équivalents significatifs du signifié, relevant d'un autre ordre de réalité que ce dernier. » (Lévi-Strauss, 1949, p 22).

L'intervenant présente des animaux aux bénéficiaires et, à la manière du psychologue qui peut présenter un « test de rorschach » à son patient afin de révéler son intériorité par le moyen des projections, ils révéleront l'intériorité des bénéficiaires, rendant ainsi visible la symbolique que les animaux évoquent chez eux. Les intervenants vont ensuite interpréter les effets de cette interaction et les feront entrer ou non dans la définition socialement construite de « l'efficacité ». Ces derniers semblent ainsi être plus opportuns à révéler cette symbolique, qui deviendra significative et « thérapeutique » car ils ne sont pas soumis aux codes sociaux et au phénomène de censure psychologique qui se produit dans la relation à autrui.

Pour les personnes présentant des pathologies physiques, les animaux permettent de ré-impulser le mouvement qui fera sens pour l'intervenant sous l'appellation de « travail de la psychomotricité » ou de la « motricité fine ». Mais ce travail ne peut se faire que si les animaux présentés évoquent quelque chose pour le bénéficiaire. Par ces activités, « on construit un monde et on produit des êtres » (Michalon, 2014) qui agiront de manière symbolique afin de réintégrer les bénéficiaires dans la sphère du socialement correct. L'exemple évoqué plus haut d'une personne qui ne parlait plus et qui, au contact d'un animal, au fur et à mesure séances, s'est mise à reparler, montre bien l'importance du statut intermédiaire des animaux dans les représentations. Les animaux servent à évoquer quelque chose pour pouvoir entrer ou re-entrer en relation avec l'humanité. Il s'agit en quelque sorte de réintégrer l'humain, par l'intermédiaire de l'animal, dans la sphère de l'humanité ou du moins on essaye de gommer le plus possible les signes pouvant faire entrer les bénéficiaires dans la « marginalité ». Par le moyen de séances de mise contact avec les animaux, on crée symboliquement du sens là où il n'y en a plus pour certains ce qui aura pour conséquence d'impulser un mouvement allant dans le sens du socialement valorisé. Ce n'est donc pas seulement la mise en situation qui produit une efficacité, c'est l'ensemble symbolique qui l'accompagne (évocation du passé, sentiment affectif, « projections anthropomorphes », transposition du mode de vie humain sur celui des animaux, représentations intersubjectives etc.) et qui, par le moyen de l'affect, produira ce qui est perçu comme de l'efficacité, c'est-à-dire ce qui relève dans un premier temps des comportements physiologiquement perçus comme relevant de l'humanité et qui, dans un second temps, va dans le sens du relationnel social. Le but « *in fine* » des activités assistées par les animaux est bien de faciliter la relation avec autrui qui sera de ce fait perçue comme inclusive dans l'humanité.

Il arrive cependant parfois que des bénéficiaires restent dans la situation confortable pour eux d'une relation basée sur un modèle dualiste avec leur animal favori sans forcément s'ouvrir à l'humanité. Dans ce cas, les intervenants « laissent faire », restent présents mais le plus important étant que le bénéficiaire passe un bon « moment avec les animaux ». Mais, au travers de ce « bon moment » en apparence, il se joue une multitude de « bénéfices » ou de « bienfaits » rendus invisibles par l'aspect affectif de l'interaction. Les animaux permettent d'égaliser les relations sociales en nivelant les statuts de chaque acteur social, ce qui peut mettre le bénéficiaire dans une position valorisante. Par exemple, « En effet, tout le monde se met au niveau de fonctionnement de la communication non verbale (comportement, émotion). C'est la base de l'interaction avec un animal. Ici le patient n'est pas déficient, et la relation reste significative pour chacun. » ou encore les effets d'apaisement physiologique et psychologique liés à la présence de l'animal : « un échange qui n'est pas trop saturé en éléments verbaux va comporter moins d'information à traiter et prêtera moins à la distraction et à l'hyperactivité. » (Servais, 2007, p 54). Véronique Servais décrit

plusieurs formes de bénéfices à l'interaction avec les animaux, ces bénéfices peuvent être favorables au thérapeute ou aux bénéficiaires. L'animal apparaît comme facilitateur de la relation, notamment à travers le développement de l'aspect affectif suscité par la présence des animaux qui permet de favoriser son ouverture sociale, c'est ce que V. Servais appelle la « facilitation sociale ». La présence des animaux permet pour le thérapeute de « structurer l'interaction thérapeute-patient sur le plan spatial et temporel, en orientant l'attention et favorisant tout naturellement le développement d'une attention conjointe ». (Servais, 2007, p 54). Dans ce cas, les animaux apparaissent comme une possibilité d'ouvrir un nouveau monde de possibles où intervenants et bénéficiaires peuvent puiser de nouvelles formes de sens. Ces nouvelles possibilités interviennent là où d'autres formes de « thérapies » n'ont pas ou plus d'effets et révèlent ainsi un essoufflement des thérapies connues, montant ainsi leurs limites : « La présence d'un animal va permettre de travailler à partir des relations « élémentaires » (la peur, la confiance, la réciprocité, etc.) et de construire du sens à partir de cela. Les possibilités de construction de sens, à partir des réactions de l'animal aux comportements du patient à son égard par exemple, sont infinies. Tout dépend alors des qualités du thérapeute. » (Servais, 2007, p 54). Les animaux permettent donc en quelque sorte de signifier et de produire le relationnel en mettant du sens et des mots sur des émotions produites et ressenties par le bénéficiaire et en construisant, à partir de cette verbalisation, un monde bénéfique et enveloppant qui pourra être « thérapeutique ». En résumé, en favorisant le sens du côté soit du thérapeute, soit du bénéficiaire, « la présence d'un animal permet, en favorisant la créativité du thérapeute, de construire de 'nouvelles réalités' pour le patient, par exemple des réalités où son déficit de langage n'est pas un obstacle au développement de relations gratifiantes. » (Servais, 2007, p 54).

Il s'agit donc de créer de nouvelles manières d'être au monde qui ne passeraient pas par l'intermédiaire de l'intégration des codes sociaux classiques qui régissent les relations interpersonnelles (les marques de politesse, la verbalisation, le respect de la bulle de proxémique etc.) et qui permet d'en créer de nouveau pour arriver au même objectif, les interactions sociales et la façon d'être au monde socialement reconnue et valorisée. On cherche de nouvelles manières de répondre à des problématiques sociales et sociétales créée par le fonctionnement de la société elle-même, dans le but de réintégrer des individus qui ont été mis en marge toujours par cette même société et qui ne peuvent ou que ne veulent pas passer par les codes sociaux classiques. L'animal devient alors pourvoyeur d'un nouveau système de codes sociaux qui fonctionneraient au niveau individuel et que le bénéficiaire intégrerait par le moyen du toucher et du regard et qui permettrait de créer une interaction sociale, qui permettrait de se relier au collectif.

Mais peut-on parler uniquement d'injonction implicite d'aller dans le sens du système et de l'ordre social par l'intermédiaire non verbalisée des animaux? En répondant à cette question par la positive, nous évincerions la notions de joie, ou du moins d'interprétation de la joie qui se manifeste

verbalement et corporellement par des sourires et une impression d'authenticité relationnelle qu'il est difficilement possible de mettre de côté car elle semble être relativement présente dans les séances. Nous pouvons observer des sourires à l'idée de revoir un animal favori lors d'une séance et nous pouvons nous imaginer l'impatience de la personne bénéficiaire dans l'attente de ces séances. Dans ce cas, s'enthousiasmer à cette idée et lors de cette rencontre ne relève-t-il pas de ce qui est appelé « le libre arbitre », même si le champ de ce libre arbitre est « socialement construit », l'important n'est-il pas que le « bien-être » naisse de cet « ensemble symbolique cohérent » évocateur et créateur de sens ? En d'autres termes, le bonheur d'être en joie par l'intermédiaire d'un animal qui fait sens dans un système symbolique construit ne se suffit-il pas à lui-même et ne réside-t-il pas dans les interstices d'équilibre rendus possibles par cette création d'interaction entre hommes et animaux ? L'animal devient un « objet » créateur d'émotion qui a pour conséquence d'évoquer une forme d'authenticité, elle-même en lien avec la production de sentiments en opposition binaire. C'est dans cette opposition que peut se créer cet interstice d'équilibre donnant accès à l'ordre social. Cet ordre social n'a-t-il pas besoin de se confronter aux oppositions pour pouvoir exister devant ainsi les produire et les provoquer ? Au même titre que « La louange, comme le théâtre, crée de la réalité par le biais de l'artefact ? Et cette création d'émotion, parce qu'elle est essentiellement interactive, parce qu'elle relève d'une « esthétique de la transaction », crée elle-même, en la jouant, l'émotion qui permet et qui découle de la transaction. Il ne s'agit pas de remplir l'autre d'émotion, mais de créer les conditions d'une communauté de sentiments. » (Despret, 1999, p 297), les animaux sont pourvoyeur d'une efficacité sociale. L'animal devient alors un « artefact » d'une « communauté de sentiments » qu'il permet de construire. Au contact des animaux, les hommes (bénéficiaires) semblent être libres (dans la limites des possibles socialement construits) de se réapproprier leurs propres valeurs, celles qui construisent et qui constituent leur individualité et expriment ainsi leur humanité. Les animaux font écho aux hommes, révélant leur individualité en laissant leur univers symbolique « s'en approprier et de faire vibrer les versions qui l'habitent ». (Despret, 1999, p 312). Avec le développement des activités assistées par les animaux, le matérialisme semble avoir trouvé ses limites et nécessite la création de pratiques alternatives, reconnues et légitimées, pourvoyeuses d'équilibre pour assurer son maintien. Les animaux sont ainsi inclus et perçus comme des protagonistes actifs dans le processus de création de sens. Même si ces pratiques peuvent renvoyer à « des pratiques vieilles comme le monde, ou presque » (Michalon, 2014, p 18), les conséquences qu'elles ont sur le social n'ont jamais été autant visible qu'aujourd'hui.

L'équilibre de la société dépend donc de sa capacité créative dans l'élaboration de nouvelles manières de le maintenir et dont les animaux font maintenant partie. Leur inclusion dans l'univers du soin peut ainsi, comme l'autre pendant de l'idéologie du refus de l'exploitation animale sous sa

forme intensive, de leur donner une nouvelle « utilité » qui leur permettrait d'être maintenus à proximité des hommes dans la société, sans pour autant en déstructurer l'ordre et l'ontologie naturaliste dominante. Il s'agirait peut être de mettre en lumière des relations « du juste milieu » qui s'expriment par la combinaison des représentations des différents protagonistes des séances, comme nous le montrent les exemples des activités de la Bergerie de Faucon et de l'Association AMEA. L'efficacité des « activités assistées par les animaux » se situe donc à l'intersection de l'humanité et de l'animalité, au point de rencontre de ces deux univers et rend effective les représentations liées à ces deux façons d'être au monde, observées et expérimentées du point de vue anthropocentrique. Nous achèverons cette étude sur les propos de J.P Digard, en guise de prémisses de conclusion :

« Il n'est pas simple en effet, mais d'autant plus indispensable, dans un contexte où tout s'est organisé autour de l'affrontement de deux camps figés dans leurs outrances respectives, de plaider, après François Ost, pour un « juste milieu », fondé sur la limitation de notre volonté actuelle de puissance et de jouissance en même temps que sur des revendications et l'exercice plein et entier de nos responsabilités. Le juste milieu, c'est d'abord le refus des fausses alternatives - anthropomorphiser ou naturaliser les animaux, aimer les animaux ou aimer les hommes, traiter les hommes comme des bêtes ou traiter les bêtes comme de hommes... - et le rejet des fausses évidences-aimer les animaux, c'est aimer les hommes (ou l'inverse)... - qui ne font qu'embrouiller les problèmes et éloigner les solutions. C'est aussi, et surtout, le respect des vraies différences : apprécier les hommes parce qu'ils sont des hommes et les animaux parce qu'ils sont des animaux ». (Digard, 1999, p 225).

Conclusion

Au cours de cette étude, nous avons pu aborder des questions en lien avec la transformation du contexte socioculturel et des relations interpersonnelles qui tendent à englober l'animalité dans la sphère de l'humanité. A première vue, la question du soin par le contact animalier, ou, plus généralement les « activités assistées par l'animal », renvoient à une nouvelle forme d'expression « d'idéologie de refus » qui passe par une anthropomorphisation des animaux, caractéristique des mouvements « antisécistes », et par un brouillage des frontières entre humanité et animalité. Mais nous voyons bien que pour que l'interaction des hommes et des animaux soit efficace, il est nécessaire de maintenir cette frontière bien active car c'est en effet l'animalité en elle-même qui fait sens pour les bénéficiaires des « activités assistées par les animaux. Il s'agit donc bien de créer des interactions avec des animaux et des hommes afin que ces derniers renouent avec la sociabilité humaine. Les animaux sont donc dans ce cas des supports au travail social et sont efficaces du fait de leur animalité qui permet, suscite et favorise la production des projections humaines grâce à l'absence de codes sociaux (« relations simplifiées »). « L'intériorité » des animaux peut ainsi prendre la forme qui sera signifiante pour le bénéficiaire et permet d'initier la relation à l'animal

dans un premier temps dans le but de favoriser les relations interhumaines dans un second. Le contact avec les animaux peut produire une mise en confrontation avec les frontières symboliques de l'humanité et de cette animalité bienfaisante, ainsi valorisée par la distinction de sa nature même.

Au-delà de l'efficacité à l'échelle individuelle, nous avons vu, par l'observation participante et au travers des différents entretiens formels et informels, que ces pratiques ont une vertu intégrative au collectif, par la réactualisation des codes nécessaires aux relations sociales, ce qui a pour effet de ramener au social des individus perçus comme étant « en marge » ou « désocialisés ». Les différents « mécanismes » favorisant l'efficacité renvoient aux différentes représentations des animaux qui restent incluses dans le champ des possibles délimité par ce que Philippe Descola appelle l'« ontologie naturaliste » mais qui semble en réalité être une forme de syncrétisme « ontologique ». Nous avons aussi remarqué, en effet, que certains mécanismes de l'efficacité étaient en lien avec un mode de représentations des animaux proche de l'animisme, faisant des êtres non-humains des interlocuteurs potentiels dans une relation où s'entremêlent ainsi représentations anthropomorphes et intersubjectivité. Nous pouvons voir que les catégories animales sont « rebrassées », par les moyens de la projection des représentations et de la performativité et où l'homme est toujours l'agent et l'animal est « l'objet de l'agentivité ». L'animal devient un acteur social mais il reste subordonné aux hommes, agissant selon les demandes sociales, ce qui montre que ce système complexe reste toujours, en partie, régi par les lois symboliques de « l'ontologie naturaliste ». Mais, derrière cette apparente hiérarchisation homme-animal, les tendances animistes que nous avons relevées sont indissociables de l'influence des courants « animalitaires », à travers l'impact du « principe de bienveillance » envers les animaux dont nous avons pu mesurer l'importance. Les « AAA » peuvent donc être considérées comme « intermédiaires » entre ces idéologies, comme activités liminaires évoquant une transition vers de nouvelles formes d'interactions et de cohabitation entre hommes et animaux. Ces activités intermédiaires avec des animaux « médiateurs », intermédiaires eux aussi, ne révéleraient-elles pas un besoin d'équilibre ? L'humanité ne chercherait-elle pas ainsi son point d'équilibre, dans une société tiraillée entre matérialisme et spiritualité, entre corps et esprit, entre productivité et éthique, entre représentation du juste et de l'injuste ? Nous pouvons ainsi émettre l'hypothèse que les « sanctuaires pour animaux », basés sur une conception alternant anthropocentrisme et zoocentrisme, déjà présents en Amérique du Nord feront leur apparition en Europe d'ici peu. Ces « sanctuaires » recueillent des animaux abandonnés ou issus de maltraitance en souhaitant leur « donner la parole », en les faisant passer du statut « d'objet d'agentivité » à celui « d'agent ». Ne sommes-nous pas en train d'entrer dans une aire de revendication identitaire sous-tendue par un mouvement social guidé par les concepts d'éthique et de bienveillance ? L'homme ne serait-il pas à la poursuite du « bien-être », en créant de nouvelles manières de le produire, ce qui contribue à l'élaboration de sa définition et se

manifesterait pour certains dans la congruence entre idéologie individuelle et pratiques du quotidien ?

Ce type de représentations entraînant une relation « intersubjective » est proche de celui étudié par David Dupuis sur les modes d'efficacité de l'ayahuasca, plante qui se présente sous la forme d'une liane et dont les « curanderos » (le guérisseur) se servent pour les sessions de prise d'ayahuasca et où les patients entrent dans un système de « relations d'intersubjectives avec le végétal ». Dans sa thèse intitulée « La fabrication du surnaturel ; Rencontre et relation surnaturelles dans un centre chamanique d'Amazonie péruvienne » soutenue en 2016, David Dupuis démontre l'importance de la mise en scène du thérapeutique par l'inclusion de la prise d'ayahuasca dans un processus curatif au sein duquel le patient doit prendre des plantes purgatives en amont des prises d'ayahuasca, puis doit participer à des groupes de paroles publiques après chaque prise. Ces groupes de paroles ont pour effet d'expliquer de manière concrète et tangible les expériences qui peuvent être classées dans la catégorie de l'incompréhensible ou de l' inexplicable pour les patients. Ils permettent donc d'organiser un monde où le surnaturel est légitimé et où il est mis en forme de la manière souhaitée. Il s'agit donc d'exprimer et de conscientiser les expériences vécues lors des prises mais de manière orientée dans le sens de la possession par des « entités surnaturelles ». La « cure chamanique » s'inscrit donc dans un mode de « fabrication du surnaturel » initié par le shaman par l'intermédiaire de l'ingestion de plantes psychoactives. Il s'agit donc, par l'évocation du symbolique, de verbaliser une expérience vécue et, de ce fait, de lui donner une légitimité curative. Au même titre que les pratiques de « médiation animale », les sessions d'ayahuasca, par l'intermédiaire des plantes, évoquent un univers qui sera ordonné dans un ensemble cohérent par le chaman et qui fera de ce fait sens pour les patients. Il replace ainsi le patient comme acteur de son bien-être qui soit se faire en quelque sorte « exorciser » pour retrouver un état confortable. Il se produit ainsi une forme « d'injonction du modèle social correct » par l'intermédiaire de la mise en situation du « chaman ». Nous pourrions approfondir cette étude par l'observation des modes de relations « intersubjectives » entre humain et non humain et leurs conséquences sur la sphère du vivant. Par ces observations, il serait possible de faire « un état des lieux de la question » du brouillage des frontières entre les systèmes ontologiques connus. Elles pourraient mettre en lumière l'impact des représentations intersubjectives créatrices de réalité ou « d'efficacité » appliquées à l'ensemble des êtres vivants ainsi que leur conséquence sur le social. Il serait possible d'observer comment les différentes formes de relations intersubjectives sont pourvoyeuses d'efficacité sociales et comment elles participent activement à la construction d'une réalité évocatrice de sens, ainsi que dans quelle mesure ce type de relation agit sur le collectif. Les représentations des pratiques chamaniques dans le cadre du centre Takiwasi, géré par un « guérisseur » de confession catholique semblent être une forme syncrétique de la pratique « traditionnelle » basée, à l'origine, sur

« l'ontologie animiste ». Autrement dit, comment les pratiques se construisent-elles en évaluant l'influence des systèmes ontologiques qui, comme nous l'avons vu avec l'exemple des « AAA », semblent ainsi « s'hybrider », créant ainsi une sorte d'ontologie « naturanimiste », pour employer un néologisme pouvant représenter ces pratiques ? En effet, « Les Animal Studies ne représentent pas tant une discipline qu'un agrégat de chercheurs en sciences humaines et sociales partageant la conviction que leur discipline est passée à côté d'un objet. [...] Difficile d'être honnête intellectuellement et de se dire que les sociétés dans lesquelles nous vivons sont ordonnées autour de la séparation de la nature et de la culture, alors qu'une journée dans n'importe quelle ville occidentale permet d'observer des hybridations permanentes entre éléments trop rapidement catégorisés 'culturels' ou 'naturels'. » (E. Gouabault et J. Michalon, 2010, p 5-6). Nous pourrions voir, par l'observation de ces fonctionnements, quels sont les apports et les influences des autres systèmes « ontologiques », comment ils se manifestent au niveau social et quelles sont les conséquences sociales et environnementales de la création de ces courants.

Cette étude ouvre également sur le questionnement de la place des « médiateurs » dans des sociétés. Nous pourrions de ce fait analyser comment les individus s'adaptent, modifiant ainsi leur individualité, et adaptent leur mode de vie en fonction des représentations collectives. Autrement dit, il serait intéressant d'étudier toutes les formes de médiations dans les différentes sphères de la vie sociale, ce qui permettrait de faire un état des lieux des modes de fonctionnement individuels intrinsèquement liés au système capitaliste hyper productiviste occidental. En étudiant les modes de relations appliqués aux différentes sphères du vivant, nous pourrions, par transposition, faire un état des lieux des relations interpersonnelles et des besoins individuels inclus (ou non) dans les besoins collectifs dans des sociétés générant de l'individualisme. Les collectivités de transition semblent être des lieux adaptés à l'étude des ruptures sociales et des besoins implicites. Laisser les possibilités d'expression de ces besoins permettrait ainsi de reconstruire les relations interpersonnelles là où elles se sont rompues. Par l'analyse de ce qui est significatif pour les acteurs sociaux, nous pouvons retranscrire ce qui est créateur de réalité sociale et les besoins que les personnes « en marge » expriment.

L'émergence de nouvelles manières d'interagir avec les animaux répondent à des demandes sociales ; elles les concrétisent, les matérialisent, et deviennent ainsi des repères concrets pour l'humanité. Par exemple, il peut paraître choquant ou déplacé de voir s'opérer, avec le développement des courants animalistes et « antispécistes », des analogismes entre ségrégation humaine et animale. Dans leur ouvrage *Zoopolis Une théorie politique des droits des animaux* Kymlicka et Donaldson (2011), décrivent la nécessité d'effacer les frontières entre humanité et animalité en laissant l'opportunité aux animaux de se positionner en tant qu'acteurs sociaux et composants actifs de la société, les inscrivant ainsi dans l'histoire de la citoyenneté. Will Kymlicka,

« docteur en philosophie » ayant auparavant travaillé sur le « multiculturalisme », développe ce point de vue en expliquant, dans une émission radio, que le fait de conceptualiser la hiérarchie humaine et animale semble se répercuter sur la sphère humaine en hiérarchisant aussi les individus en fonction de critères sociaux comme l'âge, le sexe, l'origine socio-culturelle etc. Le principe de hiérarchisation interhumaine serait donc plus prononcé si l'on pense la supériorité de l'homme sur l'animal. En nivelant cette hiérarchisation animale, l'auteur propose donc d'observer ces répercussions sur les relations interpersonnelles. Tout ce qui n'est pas explicitement exprimé, verbalisé ou manifesté par les hommes peut l'être par l'intermédiaire de l'étude des relations et des formes d'interactions anthropozoologiques. Si l'on peut l'exprimer ainsi, les animaux, par l'intermédiaire des hommes (ou inversement), racontent beaucoup de choses. Et c'est, dans le cas des « AAA », à travers le « principe de bienveillance » envers les animaux que les hommes semblent souhaiter continuer d'écrire leur propre histoire.

Bibliographie

- Brodie S. J et Biley F. C. 1999. « An exploration of the potential benefits of pet-facilitated therapy », *Journal of clinical nursing*, p 329-337
- Bustad LK. Et Hines L. 1984. « Our Professional Responsibilities Relative to Human-Animal Interactions », *La revue vétérinaire canadienne*, p 369-376
- Claude Isabelle. 2010. *Le cheval, Miroir de nos émotions*, Millery, Camais
- Dalla Bernardina Sergio. 1991. « Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut », *L'Homme*, p. 33-50
2006. *L'éloquence des bêtes Quand l'homme parle des animaux*, Saint-Amand-Montrond, Métailié
- Déciaud Elsa. 2008. « Se détendre par la contrainte : une injonction paradoxale Normalisation des conduites dans un programme d'insertion par la santé », *Journal des anthropologues*, non paginé
- Descola Philippe. 2013. *L'écologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*, Paris, Quae
- Desprest Vinciane. 2001. *Ces émotions qui nous fabriquent Ethopsychologie des émotions*, Paris, Le seuil
2009. « D'un dualisme bien utile », *Revue d'anthropologie des connaissances*, p. 386-405.
- Digard J.P. 1999. *Les Français et leurs animaux : ethnologie d'un phénomène de société*, Paris, Fayard
2009. *L'homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard
- 2009 « Raisons et déraisons. Des revendications animalitaires. Essai de lecture anthropologique et politique », *Pouvoirs*, p. 97-111
- Dubreuil C.M. 2009. « L'antispécisme, un mouvement de libération animale », *Ethnologie française*, p 117-122

- Gouabault Emmanuel, Michalon Jérôme. 2010. « Avant-propos », *Sociétés*, p 5-8
- Hall E.T. 1968. « Proxemics », *Chicago journals*, p. 84-108
- Haudricourt A.G. 1962. « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'homme*, p. 40-50
1986. « Note sur le statut familial des animaux. », *L'Homme*, p. 119-120
- Hell Bertrand. 1988. « Le sauvage consommé
Classification animale et ordonnance cynégétique dans la France de l'Est »,
Des hommes et des bêtes, p. 74-85
- Lévi-Strauss Claude. 1949. « L'efficacité symbolique. » *Revue de l'histoire des religions*, p 5-27
- Loffeier Iris. 2015. *Panser des jambes de bois ? La vieillesse, catégorie d'existence et de travail en maison de retraite*, Paris, Presse Universitaire de France
- McGlashan A.R. 2005. « La musique en tant que processus symbolique », *Cahiers jungiens de psychanalyse*, p. 37-52.
- Michalon Jérôme. 2010. « Les relations anthropozoologiques à l'épreuve du travail scientifique. L'exemple de l'animal dans les pratiques de soin », *Sociétés*, p. 75-87
2011. « L'animal thérapeute. » *Socio-anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier. Tome I et II*
2014. *Panser avec les animaux Sociologie du soin par le contact animalier*, Paris, Presse des Mines
- Porcher Jocelyne. 2015. « Le travail des animaux d'élevage: un partenariat invisible? » *Courrier de l'environnement de l'Inra*, p. 29-35
- Servais Véronique. 2007. « La relation homme-animal. La relation à l'animal peut-elle devenir significative, donc thérapeutique, dans le traitement des maladies psychiques ? », *Enfances & Psy*, p. 46-57

Sigaut François. 1988. « Critique de la notion de domestication. », *L'Homme*, p. 59-71

Sfez Lucien. 1995. *La santé parfaite : critique d'une nouvelle utopie*, Paris, Seuil

Thomas Keith. 1985. *Dans le jardin de la nature : la mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne*, Paris, Gallimard

Viaud Gabriel. 1895. *De la zoothérapie, ou Traitement de l'homme malade par les animaux sains*, Poitiers, Hachette livre

AUDIER Marine
Mémoire de Master 2
Aix-Marseille Université, UFR ALLSH,
Département d'Anthropologie
Spécialité Anthropologie sociale et culturelle
2017

L'inclusion des animaux dans les processus de soins semble révéler une forme d'anomie sociale au regard des normes dominantes des sociétés occidentales. Les hommes cherchent de nouvelles manières de produire du sens dans des sociétés matérialistes et hyperproductivistes de plus en plus coupées de l'environnement. La relation animale devient ainsi significative d'une rupture sociale. Les intervenants et les bénéficiaires de la zoothérapie trouvent dans la co-présence, des animaux une « efficacité » sociale, remettant ainsi en question les catégories animales classiques. Le contexte de la cure génère la rupture et les animaux permettent la rappropriation des codes relationnels et le retour des personnes désocialisées à une certaine norme collective. La légitimation des « activités assistées par l'animal » redéfinit la place des êtres vivants dans le système, mettant de ce fait en lumière des enjeux sociétaux cruciaux.

The inclusion of animals in the processes of care seems to reveal a form of social anomie in relation to Western societies' dominant rules. Men are seeking new ways to give way to the meaning of life within the materialist and hyper productive context of a global society split from the environmental necessities. The relationship with the animals has come to signify a social protest. Through the animals co-presence, the zotherapy practitioners and their beneficiaries find a social "efficiency" that challenges the classical animal categorization. The context of the cure generates the break as the animals allow the disintegrated people reconnecting with relational codes and a certain sense of a collective norm. The legitimization of "activities assisted by the animal" redefine the place of the living beings in the system, highlighting therefore some crucial societal problems.

Relations anthropozoologiques - catégories animales - interactions - ordre social -
projections

Human-animal relationships - animal categories - interactions - social order - projections